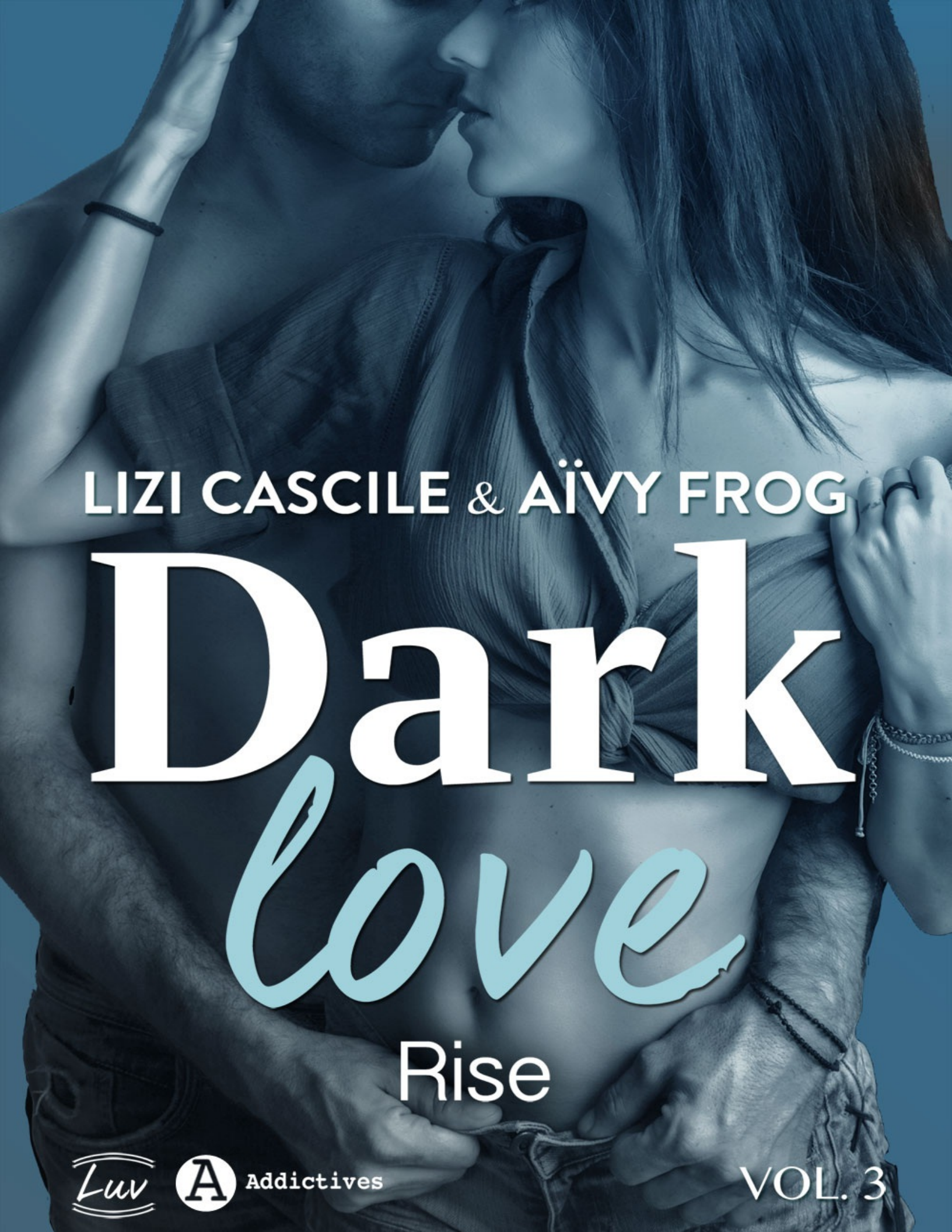

LIZI CASCILE & AÏVY FROG
Dark
love
Rise
Luv
Addictives
VOL. 3

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

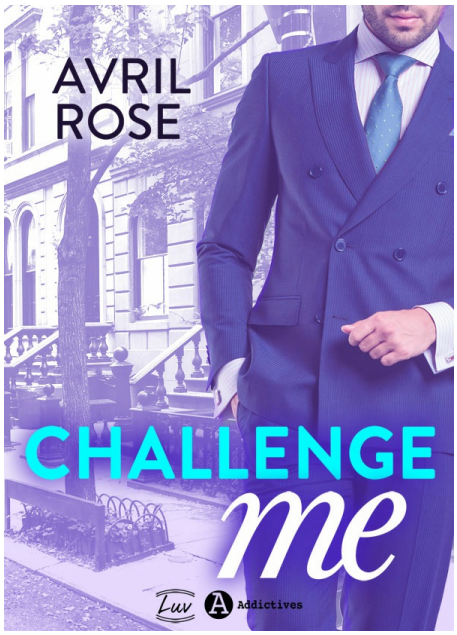
Facebook : facebook.com/editionsaddictives
Twitter : @ed_addictives
Instagram : @ed_addictives

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Challenge Me

Fraîchement divorcée, Olivia a du mal à s'en sortir. Entre sa carrière d'avocate qui ne décolle pas et l'énergie que lui demande son petit garçon de six ans, elle a perdu toute confiance en elle. Une lueur d'espoir apparaît soudain dans la vie de la jolie trentenaire : un poste se libère à New York, mais elle n'aura que quelques mois pour faire ses preuves. Serait-ce le défi qu'elle attendait pour redonner un sens à sa vie ? Quand elle rencontre Ethan Parker, son séduisant patron, toutes ses certitudes volent en éclats. Choisira-t-elle la voie de la raison ? Ou celle de la passion…



Également disponible :

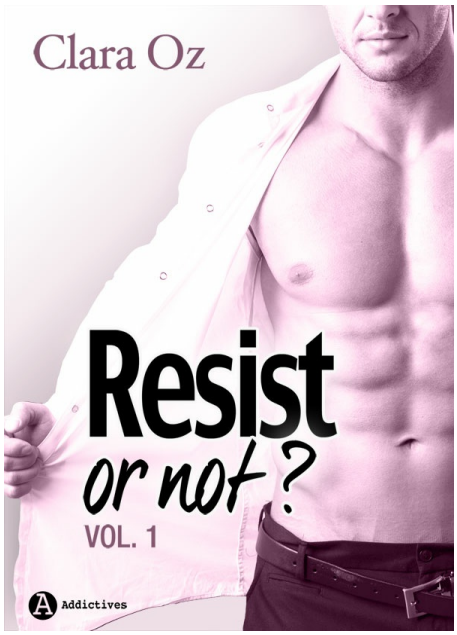
Perfect Mistake

Quand Elly se réveille après une soirée de folie à Las Vegas, c'est la panique !
Elle est dans les bras d'un mec aussi musclé que sexy mais… inconnu ! Il ne se souvient pas plus qu'elle de la soirée, mais une chose est sûre : ils sont mariés !
S'ils décident aussitôt de divorcer, les choses ne se passent pas comme prévu. Entre quiproquos, départs inopinés, disputes et fous rires, Las Vegas n'a pas fini de bouleverser leur vie !

Également disponible :

Resist… or not ?

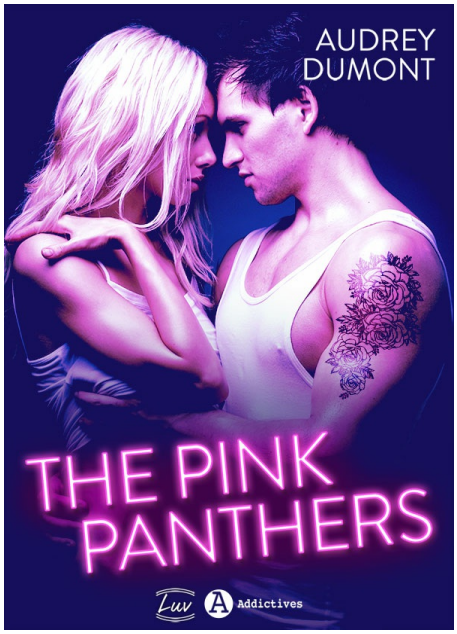
Eva est prête à conquérir New York, à remporter haut la main le concours de création d'une prestigieuse joaillerie, Eva est… en retard pour cette épreuve !
Dans une course contre la montre effrénée, elle se retrouve coincée dans un ascenseur avec un inconnu aussi mystérieux que sexy… et forcément, elle enchaîne les maladresses !
Et l'apothéose, c'est de découvrir que cet homme sorti de ses fantasmes… pourrait devenir son patron.
Leur attirance est aussi irrépressible qu'interdite, et à tout désirer, ils pourraient tout perdre !



Également disponible :

The Pink Panthers

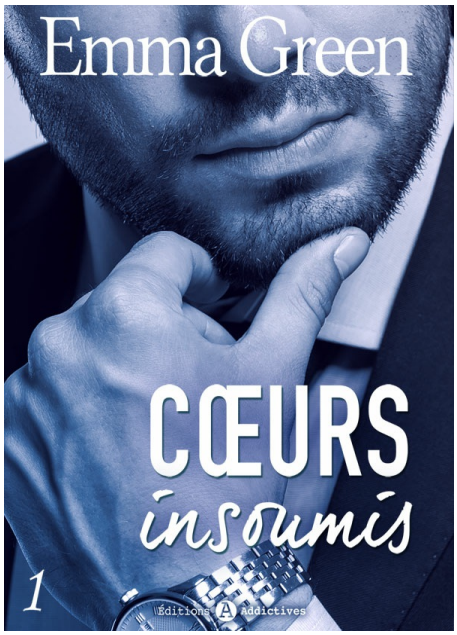
Harper est frondeuse, déterminée. Jouant de ses charmes et de sa sexualité, elle n'a peur de rien ni de personne. Elle travaille au Pink Panthers, un bar branché de Sacramento, rendu incontournable par ses barmaids. Avec elle, les règles sont claires : pas d'attachement, pas d'obligations, que du fun. Mais ça, c'était avant l'inconnu aux yeux de braise…



Également disponible :

Cœurs insoumis

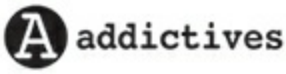
À tout juste 25 ans, Solveig décide de plaquer le peu qu'il lui reste pour parcourir les États-Unis d'est en ouest au volant de son tas de ferraille. Mais, la jeune blonde explosive va devoir partager un bout de chemin avec Dante, un spécimen aussi sombre et tourmenté qu'elle est solaire et délurée. Seul problème, le beau brun tatoué et mystérieux n'aime pas qu'on lui dicte sa conduite. En tête-à-tête pendant cinq mille kilomètres, comment ces deux âmes contraires et ces cœurs insoumis vont-ils faire route ensemble ? Et jusqu'où ce road trip les mènera-t-il ?



Lizi Cascile

DARK LOVE - 3

Rise



Partie III

« Pandemonium, au cœur de l'enfer,
Comme au cœur de la ville,
De nos vies.
Et si nous frôlions le paradis au milieu du chaos,
Au cours de notre chute,
Au cœur de l'enfer ? »

Anna Séraphin

1

Anna

Vers 19 heures, Julian sonne à la porte. Je me précipite vers l'entrée, je sais que c'est lui. Il m'a prévenu qu'il repasserait ce soir. Je m'attends à le voir avec une grande pizza ou des DVD. En le voyant, j'en ai le souffle coupé, il est tellement beau. Comme un mec qui se prépare pour un… dîner.

Merde alors !

Lorsque Julian m'a invité à son dîner familial ce matin, je ne l'ai pas pris au sérieux. Il avait passé la nuit sur le canapé, et après avoir déjeuné ensemble, il était rentré chez lui. Et le revoilà, les cheveux attachés en chignon, la barbe bien taillée, une belle chemise, un nœud papillon et sous sa veste, je distingue des bretelles. Je penche légèrement la tête en examinant son visage avec ses lunettes. Je me demande s'il les porte par nécessité ou comme accessoire de mode. J'aimerais avoir le privilège de pouvoir m'approcher, les lui retirer et les lui remettre à l'infini afin de pouvoir faire mon choix. Découvrir quel Julian je préfère, avec ou sans lunettes. Mais ma conscience est sans pitié.

Aucune chance après le vent qu'il t'a mis hier soir !

Je lui libère le passage afin de le laisser entrer à l'intérieur. Ça fait quelques minutes que je suis plantée face à lui, il doit vraiment se demander ce qu'il m'arrive à avoir des absences comme ça.

Quelle conne !

Il ne fait que quelques pas avant de s'arrêter pour me regarder. Il penche la tête à son tour, mais je doute que ça soit parce qu'il me trouve magnifique ou qu'il soit attendri. Les sourcils relevés, un air désapprobateur et un soupir fataliste m'auraient largement suffi, mais visiblement, il a également quelque chose à ajouter.

— Anna, tu ne peux pas sortir comme ça.
— Je ne comptais pas sortir Julian, je m'excuse malgré moi.
— Je t'ai pourtant prévenu que ce n'était pas une question. J'ai un dîner, tu viens. Je t'ai dit que je ne te lâchais pas ce week-end.

J'allais protester, mais il dresse son index devant moi en reprenant son argumentation, avant qu'un son puisse sortir de ma bouche.

— Ne discute pas, je ne peux pas annuler. Dans ma famille c'est comme ça tous les week-ends, ceux qui sont disponibles viennent au dîner hebdomadaire. Cette semaine, ça tombe ce soir et j'ai confirmé à ma mère hier que je serais présent.
— Mais je ne les connais pas, c'est gênant, mets-toi à ma place.

— Ne t'inquiète pas pour ça, chez nous la porte est toujours grande ouverte. Et crois-moi, une fois que tu les auras rencontrés, c'est moi qui serai gêné. Maintenant, va te changer, sinon je dirai à ma mère qu'on est en retard à cause de toi.

Je déglutis sous la menace. Il éclate de rire alors que je monte à l'étage sans perdre une seconde. Devant mon armoire, je stresse et panique totalement. Je n'ai aucune idée de comment est sa famille. Comment savoir ce que je dois porter ? Je m'arrête un instant en pensant à Iris. Le choix est évident, je dois prendre une des robes qu'elle m'a offerte. La blanche ou la bleue ? La bleue ou la blanche ?

— Et inutile de jouer la femme fatale, mets juste ce dans quoi tu te sens à l'aise tant que tu retires ce pyjama ! hurle-t-il du rez-de-chaussée.

Aucune chance avec ce mec, chérie !

Je me regarde dans le miroir en pied. J'admets que mon look d'intérieur de week-end est relativement ridicule. J'abandonne les deux robes haute couture pour revenir vers mes essentiels. De toute façon, Julian est un ami. J'aurais aimé plus, mais ça n'ira pas plus loin, il ne cesse de me le faire comprendre.

Une pensée pour Gauthier. Les rôles sont inversés. J'ai apprécié qu'il ne soit pas insistant envers moi quand je l'ai repoussé. Je me dois d'en faire autant avec Julian. Je regarde mes vêtements, ceux que j'ai choisis moi-même. Et mes yeux se posent sur la salopette que je portais lors de mon premier rendez-vous avec Gauthier. C'est une évidence !

Je descends les escaliers tandis que Julian est toujours dans l'entrée de l'appartement. Les bras croisés, adossé contre le mur, il n'a pas bougé d'un pouce depuis qu'il est arrivé. Un large sourire se dessine sur son merveilleux visage.

— Eh bien, voilà une Anna présentable, approuve-t-il.
— J'enfile mes sandales et on peut y aller, j'assure.

Je suis assez satisfaite de pouvoir sortir dans des fringues confortables. C'est un soulagement de ne pas avoir à me torturer les pieds ou m'inquiéter pour une jupe qui remonte.

Dans l'ascenseur, Timmy nous attend. Je dois bien admettre que cette semaine, il m'a manqué. Avec mon boulot, il est plus compliqué de se croiser. Je repense à Choupi, il ne l'a pas encore vu, je dois lui en parler. Je lui raconte l'adoption de ma boule de poil et j'admire ses yeux émerveillés. Je lui propose de passer quand il veut dans la semaine, même si je ne suis pas là. Il est hésitant alors j'use de ma tactique infaillible en lui assurant que ça me rendrait service que quelqu'un joue avec le chaton et Iris lui ouvrira. Il est convaincu, nous pouvons donc partir, la soirée s'annonce bien.

***

Une fois dans le hall de l'immeuble, je réalise que je connais déjà les lieux.

Immeuble familial.

Virgile.

L'ascenseur rétro.

Bordel, Anna !

Un dîner dans la famille de Julian, c'est un dîner avec la famille de Virgile, dans l'immeuble de Virgile. Et d'un coup, je percute.

— Ne me dis pas que tu es parti d'ici pour venir me chercher et me ramener à ce dîner !
— Évidemment ! Tu n'aurais pas su retrouver le chemin, t'avais l'air tellement larguée l'autre matin en partant de chez Virgile.

Il rit. Je le fixe. Je ne rêve pas. Il rit. J'hallucine. Il est en train de parler ouvertement de ma relation sexuelle sans lendemain avec son pseudo-cousin. Ce cousin qui, d'ailleurs, vit lui aussi dans cet immeuble. Et nous nous dirigeons actuellement à un repas dans leur famille.

Tout va bien.

Restons calme.

Je suis cinglée.

Je suis complètement cinglée.

Nous arrivons devant une grande porte, l'heure est venue, je ne peux plus reculer. Je suis déjà rouge de honte rien qu'à l'idée de m'imposer. Julian frappe deux petits coups avant d'entrer sans attendre l'autorisation. Ça discute, ça rit fort, ça se dispute aussi, un peu. Mais peu m'importe, je suis transportée par la magie des lieux. Je balaye rapidement mes questionnements concernant le coût d'une décoration pareille et j'admire.

Le nez en l'air, j'inspecte chaque détail. Les plafonds, les moulures, les tentures, tissus et couleurs. Je ne sais plus si je suis en ville, ni même dans un appartement. Je suis peut-être au cirque ou dans un cabaret.

— C'est magnifique, je souffle. Nous sommes à quelle époque ?
— Vingt et unième, ma douce Anna.

Le rire de Virgile m'arrache à ma contemplation. Il me prend dans ses bras pour me faire la bise. Je le réalise à peine tant je suis encore dans mon conte. Julian se charge de me présenter les personnes présentes. Déconnectée, je ne mémorise aucun des liens de parenté qu'il m'explique. Je retiens Ethan, un cousin que j'avais déjà croisé et Zola, sa sœur et amie d’Iris. Chacun repart à ses discours et occupations après m'avoir chaleureusement saluée.

— Julian, je suis désolée, mais je n'ai rien retenu.
— C'est normal. Dis-toi que les plus jeunes sont des cousins et les autres des oncles et tantes. Et la femme là-bas en noir, c'est ma mère.

J'acquiesce volontiers. Expliqué ainsi, c'est beaucoup plus simple. La maîtresse de maison nous invite à passer à table. Elle n'est pas en noir, nous ne sommes donc pas chez les parents de Julian. Je ne sais pas si je dois me sentir soulagée ou encore plus gênée de taper l'incruste. Julian me tire une chaise pour que je prenne place. Il s'installe à ma gauche tandis que Zola s'empresse de se glisser à ma droite.

— Tu me remercieras, me chuchote-t-elle.
— Ah non ! La chipie, c'était ma place, ronchonne le grand-père.
— Désolée Pépé, mais ton nom n'est pas écrit dessus, le provoque Zola.

Le petit vieux fait le tour de la table, donne un coup de canne à Virgile, puis à Ethan pour s'imposer entre eux et s'asseoir en face de moi.

— Déjà que je n'ai pas été invité à votre mariage, je voulais me mettre près de vous, m'explique le Pépé.
— On n'est pas mariés, Pépé. Ce n'est pas ma femme, corrige Julian.

Je jette un œil à Virgile et Ethan, respectivement assis face à Julian et Zola. Ils se frottent le bras. Le grand-père perd peut-être un peu la boule, mais il lui reste de la force. Je glousse en regardant la brochette devant moi. Les trois hommes sont tous habillés d'un nœud papillon. Je me tourne vers Julian pour comparer. C'est surréaliste. Je suis attablée avec trois cousins tous plus beaux les uns que les autres et aussi chics que leur grand-père.

— Eh oui ma petite, on est tous très classe dans la famille. Et ce, peu importe notre tenue, me confirme un homme.
— Papa aime énormément les costumes, ajoute Zola.
— Oh, c'est génial ! J'adorerais voir ça.
— Je pourrai t'en prêter Julian, pour jouer avec ta petite amie, propose son oncle.
— Pitié ! Il est hors de question que tu me refiles tes vieilleries. Et ce n'est pas ma petite amie.
— Mais alors c'est la femme de qui ? demande le Pépé. C'est à toi, Ethan ?
— Non Pépé, moi je suis déjà amoureux. Elle s'appelle Cassandre, elle n'a pas pu venir aujourd'hui.
— Me regardez pas comme ça, proteste Virgile, moi j'ai juste couché avec elle.

Je suis morte de honte. Je veux disparaître. Là. Maintenant.

— Alors c'est toi la fille qui a fait trembler les murs l'autre jour ? m'interroge Zola.

Un silence pesant s'installe dans toute la pièce. Ça ne parle plus, ça ne rit plus et ça ne se dispute plus. Tous les regards sont braqués vers nous. Une femme plisse les yeux et remonte ses lunettes. Je vis le moment le plus embarrassant de toute l'histoire de l'humanité.

— Vous pouvez la refaire, j'ai pris la conversation en plein milieu ? réclame l'oncle de Julian.

D'un bond, je me lève de ma chaise. C'en est trop !

— Excusez-moi, je… descends fumer une cigarette.

Tout juste retournée, les conversations agitées reprennent. Je fuis vers la porte, descends les escaliers quatre à quatre, puis me jette à l'extérieur de l'immeuble. Je prends de grandes bouffées d'air dans la rue. Je m'adosse au mur et me laisse glisser, accroupie par terre pour tenter de me calmer.

— Je ne savais pas que tu fumais.

Julian est dans l'embrasure de la porte, un sourire en coin.

— Moi non plus, j'admets.

2

Jonas

Je relève la tête du moteur dans lequel je suis plongé depuis des heures. Le soleil décline, la visibilité aussi. Mes mains passent rapidement sous le vieux jet d'eau de la remise, je me décrasse comme je peux avant de retourner à la maison où une odeur d'oignons revenus laisse présager un bon dîner.

Ma mère n'a jamais su faire autrement que de la bonne cuisine de campagne. Je verrouille la grande porte métallique avec un cadenas sans doute aussi vieux que moi et bouffé par la rouille. À peine la porte passée, je me débarrasse de mes lourdes chaussures de sécurité pour aller m'écrouler sur une chaise de la cuisine. Les journées sont interminables, surtout en été.

Avant que je n'aie le temps de bouger, on m'applique une poche de glace sur l'œil. Maman, forcément. Je la repousse gentiment, et lui fais un sourire rassurant.

— Je vais bien, c'est qu'un bleu.
— Tu as un sacré coquard, tu ne peux pas te présenter comme ça au salon ! proteste-t-elle sous les acquiescements de mon père.

Mon regard se tourne vers le plafond, elle est bien trop protectrice avec moi. Un long soupir m'échappe, je maintiens la poche en place de mauvaise grâce. J'ai horreur de passer pour un faiblard.

— Si je le rechoppe ce fils de…
— Jonas ! coupe-t-elle sèchement. Je ne t'ai pas appris à parler comme ça !
— Admets que c'est quand même un bel enfoiré, je grommelle en plantant ma fourchette dans la montagne de purée.
— Oui, mais maintenant c'est fini. Anna est en sûreté chez Iris, et nous allons tous pouvoir reprendre notre petit train-train.

Elle a raison. Le mal est derrière nous. Voilà des années que j'espérais que cette enflure tombe le masque pour faire fuir ma sœur de ses sales pattes. Le repas se passe dans un silence relatif, j'ai hérité du côté taciturne de mon père.

Une fois seul dans ma chambre aux posters défraîchis que j'ai la flemme de décrocher, je me penche sur une petite chose qui m'occupe depuis quelques soirées. Sur un marché, j'ai pu acheter quelques pierres vertes et bleues que je brise et perce pour en faire un nouveau collier. C'est un travail minutieux pour mes grandes mains calleuses. Mais ça en vaut la peine pour avoir, ne serait-ce, qu'un regard d'Iris.

À la lumière de mon antique lampe de bureau, sur des cours de terminale qui traînent là depuis une décennie, je me concentre sur mon ouvrage. Il doit être beau, car s'il ne lui plaît pas, elle n'hésitera pas à me le balancer à travers la figure.

Savoir que j'allais vivre chez elle quelques jours m'a donné une étrange confiance en moi. Je me suis senti plus fort, comme admis dans un cercle d'élite. Iris n'ouvre pas sa porte à n'importe qui, et ça, nous le savons depuis longtemps.

***

Je sirote mon cappuccino au Café du Commerce, une habitude prise il y a des années pour savourer mon jour de congé. La boisson me brûle la langue alors que mes yeux parcourent le Journal du Dimanche. Autour de moi, les ragots vont bon train. Il faut dire qu'Anna a étrangement forcé le respect en laissant tomber Yann. Ce type est loin de n'avoir que des amis. Oh ça non !

C'est un mec qui propose de payer les tracteurs en plusieurs fois tout en extirpant le maximum d'intérêts. Les agriculteurs ne l'ont pas tellement à la bonne, d'autant plus qu'ils n'ont guère le choix du fournisseur.

Je repose pour la dernière fois la tasse sur sa soucoupe et m'accorde un moment de gourmandise avec le carré de chocolat noir qui l'accompagne. La douceur fond sur ma langue alors que je m'attarde sur un article consacré au prochain salon des engins agricoles. Un sourire étire mes lèvres, pour la première fois j'ai été retenu à la sélection drastique des agents de maintenance chargés de pallier toute panne ou anomalie sur les tracteurs exposés.

Je roule le journal que je glisse sous mon bras et jette un euro sur la table en faisant signe à Gino, le vénérable patron des lieux qui a vu passer des décennies derrière son comptoir. Ce mec pourrait raconter l'histoire du village, depuis le vent de liberté qui a soufflé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, jusqu'à la technologie qui le dépasse complètement de nos jours.

L'air frais matinal est rapidement remplacé par une atmosphère lourde, alors que je passe le pas de la porte. Maman est au fourneau, Papa somnole devant la messe retransmise. Je n'ai jamais compris pourquoi il s'obstinait à vouloir la regarder alors qu'il s'endort toujours au bout de cinq minutes, pour se réveiller vers la fin en bramant un « amen » ensommeillé.

Durant le déjeuner, j'écoute distraitement ma mère évoquer pour la cent quatorze millième fois mon célibat.

— La fille du plombier te trouve à son goût et elle te fait des avances !
— Et moi je la trouve cucul la praline, je grommelle, le nez dans mon assiette.

Elle n'est pas laide, loin de là. Mais on ne peut pas dire qu'elle brille de culture ou d'esprit. Ça m'emmerde les filles qui ne comprennent pas l'humour et prennent tout au premier degré. S'il faut qu'elles tirent la gueule les rares fois où je parle, on n'est pas sortis de l'auberge !

— Mais quand même, à ton âge…

— Laisse-le Françoise, c'est fini l'époque où on se mariait à vingt ans…

— Surtout qu'il n'en a pas loin de trente ! peste-t-elle. On t'aime, tu ne nous déranges pas, mais il va falloir que tu prennes ton envol à un moment… Regarde ta sœur, elle a réussi et pourtant elle avait les pieds dans le ciment avec Yann.

Je plante mes pupilles au ciel dans un haussement d'épaules lasses.

— C'est à croire que tu es trop timide pour aller accoster cette charmante fille… Ou alors tu préférerais rencontrer un… jeune homme ?

Mon père s'étouffe à moitié, elle me fait un grand sourire et moi… J'hallucine.

— Mais non, Maman ! Arrête d'aller imaginer n'importe quoi !

J'y peux quoi si j'ai quelqu'un d'autre en tête depuis tout ce temps ? Quelqu'un pour qui je vais avoir intérêt à ouvrir une sacrée concession de tracteurs si je veux la séduire.

Je m'affale sur le canapé, une bière digestive à la main alors qu'une émission s'attarde sur les potins mondains autour du Grand Prix de Monaco. J'aime la course automobile. Du moins, j'ai toujours aimé regarder les Grands Prix avec Iris, pendant qu'Anna pestait parce qu'elle s'ennuyait à mourir.

Depuis, je continue de suivre attentivement les courses, histoire d'avoir un sujet de conversation si je venais à la revoir. Et maintenant que nous sommes à quelques jours du salon, je suis bien content de m'être donné cette peine ! Au moins je ne la désespérerai pas à parler de tracteurs… Quoiqu'un peu quand même parce que c'est plus fort que moi.

Je soupire d'aise, avant de m'étrangler avec ma boisson quand je la vois aux côtés d'un célèbre pilote. Iris apparaît à l'écran avec son éternel sourire confiant, un brin carnassier, avant qu'Hayden Drake ne lui roule une pelle légendaire à la limite de la pudeur, devant une horde de journalistes. La jalousie vient me faire serrer les dents, mais je me contiens en voyant sa bonne humeur qui paraît sincère. Monaco c'était son rêve, son caprice jamais contenté jusqu'à aujourd'hui.

Maintenant qu'elle le réalise, elle commencera peut-être à me regarder enfin. Avec les années, j'ai appris à voir au travers de ce masque qu'elle porte pour faire face au monde. J'ai appris à voir la gosse abandonnée par ses parents, puis l'ado qui se cherchait en vain dans un rôle de séductrice. Enfin, j'ai appris à regretter le départ d'une jeune femme pleine de cicatrices de la vie. Je suis celui qu'il lui faut, le seul qui lui convient et qui la connaît vraiment.

3

Anna

Je refuse d'ouvrir les yeux et d'affronter le début de journée qui m'attend. Le week-end qui vient de se dérouler a certainement été l'un des plus embarrassants de toute mon existence. Et le pire c'est que je ne cesse de me le remémorer depuis que mon esprit s'est éveillé ce matin. D'un coup brusque, je tire sur la couette moelleuse de mon lit pour me couvrir jusqu'à la tête, mais rien n'y fait. Les images sont toujours là et défilent avec une lenteur insolente, sans aucun doute pour me provoquer.

C'est certainement l'occasion pour moi de prendre de bonnes résolutions. Tout d'abord, je ne dois plus dépendre d'Iris. Socialement et émotionnellement parlant, j'entends. Ça m'évitera d'être au fond du trou dès qu'elle m'abandonne pour vivre sa vie, je me suis bien trop raccrochée à elle depuis ma fuite de Gravillons-sur-Rivière. J'avais besoin d'elle et elle a répondu plus que présente. Jamais je ne pourrai sumamffisamment l'en remercier, mais elle doit reprendre sa vie. Elle a l'air de s'épanouir avec son pilote et ma présence ne doit en aucun cas l'en empêcher. Malgré moi, une pensée pour Vincent Chevalier s'impose. Je dois bien avouer qu'il m'a déçue. Cependant, bien que je sois en colère contre lui, quelque chose me dit qu'il a fait la plus grosse erreur de sa vie.

Gauthier, ton père n'est qu'un crétin fini !

Un souffle de culpabilité m'envahit. Le pauvre Gauthier n'imagine même pas ce qui se passe juste sous ses yeux. Ce n'est finalement, peut-être pas plus mal que la relation entre Iris et Vincent s'achève avant que cela ne fasse scandale.

Une affreuse image s'impose à moi et je secoue vivement la tête pour la faire disparaître aussi vite que possible. Je serais folle de rage si Iris avait une liaison avec mon père. Et d'autant plus s'il était toujours marié à ma mère ! Mais quelle horreur !! Bon ce n'est peut-être pas le meilleur exemple étant donné qu'Iris fait partie de ma famille, mes parents sont comme ses parents, Jonas comme son frère et nous deux comme des sœurs. Ça serait inenvisageable !

Mais quand même, Iris, comment as-tu pu faire ça à Gauthier ?

Et là, je me souviens.

Je me souviens de mes erreurs à moi aussi. Je me souviens que parfois on ne contrôle pas nos propres actes. Que notre douleur peut nous pousser à agir de façon autodestructrice afin de tout bousiller dans le but de nous bousiller nous-même et de toucher le fond. Parce que parfois, ce n'est qu'une fois là, qu'on trouve la force de se relever, remonter et tenter d'avancer. Je suis bien placée pour le savoir. Et mon dernier passage au Pandemonium est là pour me le rappeler.

Ce qui m'amène à ma deuxième bonne résolution : ne plus mettre les pieds au Pandemonium !

Je pince les lèvres et me mordille l'intérieur de la joue en réfléchissant. Si Iris décide d'y aller, je n'arriverai pas à lui faire entendre raison. Ce n'est donc pas une résolution que je pourrai tenir, il va falloir envisager de voir le problème sous un autre angle…

Disons, dans ce cas, que je n'aurai plus de relations sexuelles. Oui. C'est aussi bien. Je dois reprendre ma vie en main, et combler mes moments de déprime par le sexe ne m'a rien apporté de bon jusqu'ici. Enfin… à part Julian. Mais Julian n'est qu'un ami. Ce sera ma troisième résolution : Julian est mon ami. Il faut être raisonnable. Les faits sont là, il m'a jetée lorsque j'ai stupidement et naïvement tenté ma chance. Mais il a été un ami formidable tout le week-end. Ami, c'est bien. Et il faudra s'en contenter. Je ne cesse de le répéter, mais on ne joue pas dans la même catégorie ! C'était couru d'avance avec un mec aussi sexy ! Ce n'est pas tant qu'il soit sexy finalement, il est réellement beau et plein de charme. En général, les mecs sont soit l'un, soit l'autre, mais les deux à la fois ? Sérieusement ! C'est à la limite du surréaliste. C'est un peu le cas de tous les mecs de sa famille. Comment se fait-il qu'ils ne soient pas tous déjà mariés ?

Le repas de dimanche dans la famille de Julian me revient en mémoire. Ils sont déjantés ces gens-là. Des artistes, a justifié Julian. Mais je doute que ça excuse tout… Ce n'est pas parce qu'on est acteur, peintre, créateur ou autre qu'on est forcément aussi… aussi… aussi… comme eux ! Je ne trouve même pas de mot pour les décrire. Mis à part le grand-père qui est totalement maboul. Mais il est adorable alors on l'excuse volontiers.

Quand je pense que j'ai osé sortir de table pour aller dehors, j'en rougis encore. Et Julian qui m'a captée, c'était la honte totale. Il a mis ça sur le compte de ma nuit au Pandemonium et je n'ai pas rectifié en lui confiant que sa famille m'oppressait. Être sortie prendre l'air m'a fait du bien, Julian a su me remettre en confiance. Nous sommes remontés pour retrouver une ambiance festive qui m'a rappelé ma famille.

Mon coup de panique était dû à l'impression de ne pas pouvoir faire un geste, avoir un regard ou dire un mot sans que l'on m'épie et me juge. J'avais l'impression… d'être de retour à Gravillons-sur-Rivière. Au village. Avec Yann.

Mon cœur s'affole, il cogne fort, dur, pour me faire mal. Comme Yann m'a fait mal. Comme cette situation me fait encore mal. Il est temps de me rendre à l'évidence : je n'oublierai pas toutes ces années avec lui, je n'oublierai pas ces dernières semaines à prendre conscience de la réalité de cette relation, je n'oublierai pas les derniers mots qu'il m'a adressés, ni son dernier geste.

Jonas !

Mon frère, mon protecteur, ma bouée lorsque l'emprise de Yann devient trop forte. Penser à Jonas m'apaise. Il me manque tellement. Papa et Maman aussi. J'ai hâte que mon frère vienne passer quelques jours ici avec nous. Ça nous fera du bien de nous retrouver entre frère et sœurs, tous les trois, comme au bon vieux temps. Juste Iris, Jonas et moi.

Sous mes couvertures, j'entends la porte de ma chambre qui s'ouvre à la volée. Je sais déjà

qu'Iris entre en trombe, comme une furie, et que je vais me faire engueuler de traîner au lit.

— Allez, on se lève, ma petite Anna ! On a un planning chargé aujourd'hui ! hurle-t-elle en tirant sur ma couette.

La lumière du jour m'aveugle tant et si bien qu'un gémissement plaintif s'échappe de ma gorge.

— Je n'ai aucun planning ce matin hormis de dormir !

Je mens. C'est moche. C'est mal. Mais la confusion de toutes les émotions qui m'attendent lorsque je vais croiser le regard de mon amie m'effraie tellement que je ne vois pas d'autre solution pour me sortir de là.

La culpabilité de mentir sur mon week-end, de lui en avoir voulu de m'avoir laissée. De toute façon, il est hors de question que je lui raconte mon week-end et pourtant elle va me questionner, c'est évident. Et quand je pense à hier soir, je deviens rouge pivoine… Lorsque Julian m'a raccompagnée ici, à peine avions-nous mis un pied dans l'appartement, que nous avons été témoins des réjouissances sonores d'Iris et son pilote lors de leurs ébats au premier étage. C'était déjà bien assez embarrassant comme ça, mais en présence de Julian, j'ai cru mourir sur place. Comme si sa famille n'avait suffi à me rappeler sans cesse que Julian m'avait repoussée la veille.

Ma vie n'est qu'une succession de situations honteuses…

— Ming vient s'occuper de nous. Elle débarque dans trente minutes, tu as intérêt à être prête d'ici là.
— Connais pas ! je rétorque sans aucune bonne volonté.
— Ming est la meilleure nail artiste de la ville, Anna, bon sang ! s'offusque-t-elle.
— Fais pas mes ongles, moi ! je marmonne en me retournant dans mes draps.

Soudain, un frisson me parcourt de la tête aux pieds. Iris a tiré si fort sur ma couette que cette dernière a fini par terre au pied de mon lit. Je l'ai agacée, pour ne pas dire carrément mise en pétard. La trouille me force à ouvrir un œil et je vois mon amie s'approcher doucement de mon visage.

— Écoute-moi bien ma chérie, si tu n'es pas en bas dans exactement vingt minutes pour te laisser chouchouter par la reine de la manucure afin de passer un agréable moment avec ta meilleure amie, je rappelle Gauthier et Julian et leur demande de venir te sortir du lit de force. Je viens de faire un point avec eux pour le boulot par visioconférence donc je peux t'assurer qu'ils seraient capables d'arriver avant Ming !

Son sourire démoniaque achève le peu de volonté à lutter qu'il me reste et exactement dix-huit minutes plus tard, je descends la première marche de l'escalier. En bas, le chaton attend sa caresse. Mes pas me traînent jusqu'à la cuisine où je pose Choupi après avoir vérifié qu'il avait de quoi manger dans sa gamelle. Puis, j'entreprends de me faire un thé. Mes yeux ne peuvent s'empêcher de jeter des coups furtifs en direction d'Iris, attablée, un café noir devant elle et une tablette tactile dans une main.

Je fais semblant de bouder et elle me laisse faire, sans aucune réaction. Au moment où la sonnette de l'entrée retentit, je retire le sachet de thé qui a fini d'infuser dans ma tasse, en feignant de ne pas avoir entendu tandis qu'Iris se lève immédiatement.

— Tu vas voir, ça va être génial, on va se raconter notre week-end ! s'enthousiasme-t-elle tout en me caressant rapidement la main avant d'accourir pour ouvrir la porte.

Elle m'a eue. Je suis fichue !

De loin, je regarde mon amie accueillir deux jeunes femmes, d'origine probablement chinoise, avec un engouement qui me laisse espérer que son week-end à elle a été si fabuleux qu'elle ne me laissera pas l'occasion d'en placer une. Impossible de tenir tête plus longtemps, je prends ma tasse et me hâte de les rejoindre. Elle aussi m'a manqué ce week-end et je suis contente de la retrouver pour faire des trucs de filles… même si ce n'est pas forcément ce que j'aurais choisi comme « activité »… même si j'ignore encore comment je vais éviter le sujet qu'elle souhaite aborder.

Une fois toutes les quatre installées, je laisse mes mains à la merci de l'assistante de Ming en attendant qu'Iris se lance dans le récit de son séjour à Monaco. Mais rien. Un silence pesant s'installe dans le salon. Il fait chaud, je transpire presque tellement la situation m'angoisse. Involontairement, je me racle la gorge et le regrette dans la seconde, car cela décide mon amie à lancer la conversation.

— Alors, ton week-end ? Raconte-moi tout !

Je déglutis bruyamment, regarde les deux étrangères et une échappatoire se dessine. Je décide de la saisir sans attendre.

— C'est-à-dire que… enfin… on pourrait peut-être reparler de ça plus tard… éventuellement… seules, je bafouille.
— Ah ! Ne t'en fais pas, Ming est une tombe, quant à sa cousine, elle ne comprend que le chinois, affirme-t-elle en désignant les deux intrus.

Les deux femmes ne réagissent même pas à ses mots. J'imagine qu'elles doivent avoir l'habitude d'entendre bien des choses et que la discrétion fait partie du métier. Et cela n'arrange pas mes affaires. Une goutte de sueur descend le long de ma colonne vertébrale. Je vais devoir mentir. Encore. Je déteste ça.

— Il ne s'est rien passé de particulier. Et toi ? Dis-moi !
— Anna, j'ai parlé à Julian ce matin. Il m'a tout expliqué.

Sa voix est pleine de tendresse, je comprends que ce sale traître m'a balancée à Iris. Sa chef. Sa boss. Et la honte me fait entrer dans une rage qui me dépasse. Je me redresse violemment. La pauvre asiatique de l'autre côté panique en déblatérant en chinois quand le pinceau du vernis à ongles s'écrase sur une de mes phalanges et que le flacon bascule sur la table. Et moi, j'explose, je hurle.

— Comment a-t-il pu ? Qui l'a autorisé à te raconter ça ? J'estime que c'est encore à MOI de décider si je veux ou non en parler ! Évidemment que j'aurais fini par te le dire, mais ce n'était pas à lui de le faire ! Il me fallait du temps ! Du temps, bordel ! Si Monsieur veut jouer le bon ami et les héros avec moi, qu'il assume et ne te balance pas tout sous prétexte que tu es celle dont son salaire dépend ! J'hallucine ! Merde ! Alors oui, voilà maintenant tu sais tout ! Oui, j'étais mal, j'ai été stupide et inconsciente lorsque je suis allée au Pandemonium sur un coup de tête. Eh oui, c'est moi qui ai volontairement laissé ce mec me… me… me…

Et j'éclate en sanglots. Comme une gosse. Comme quand je suis arrivée ici le premier jour, je suis paumée et j'ai honte. Iris me tire sur le poignet pour que je m'assoie avant de se pencher pour me prendre dans ses bras et me consoler, encore une fois. Enfin calmée, elle me tend la boîte de mouchoirs qui traîne sur la table pour que j'essuie mes larmes.

D'un accord tacite, nous offrons à nouveau nos mains aux deux professionnelles dont les regards sont plongés dans leur matériel. Et Iris me fait réaliser l'énormité de ma bourde.

— Julian m'a simplement dit que vous nous aviez entendus, Hayden et moi, hier soir. D'après lui tu étais tellement gênée qu'il voulait s'assurer que tu t'en étais remise. Mais, on va reprendre tout à partir du moment où tu as décidé d'aller seule au Pandemonium, tu veux bien ?

Sa bienveillance mêlée à mon craquage me pousse à tout lui révéler. Cette horrible soirée que je regrette. Julian qui est venu me chercher. Le moment où il m'a repoussée, préférant dormir sur le canapé. Le déjeuner dans sa famille de fêlés, ma panique et notre retour qu'elle connaît déjà.

4

Iris

Sa révélation sur son ignoble nuit au Pandemonium me heurte de plein fouet, plus percutante qu'une gifle. Pourtant, je ne montre rien. La culpabilité de ne pas avoir su la protéger me pousse à me retrancher, me renfermer un peu plus dans ma coquille. Je considère longuement ses yeux rougis, la honte qui déforme ses traits avec, sûrement, le souvenir de sa douleur.

— Comment tu te sens ? j'articule péniblement.

Ma question est stupide, mais elle est sortie toute seule. Elle hausse les épaules, me fuit du regard pour offrir de nouveau ses mains à la nail artiste.

— Je veux seulement oublier.

Oublier. Comme elle veut sans doute oublier Yann et tout le mal qu'il a pu lui faire. Je savais Anna capable de s'infliger des punitions psychiques cruelles, mais là elle a tout dépassé. Ma main se pose sur son épaule, et glisse lentement dans une étreinte qui hurle « pardonne-moi ».

Mon week-end à Monaco m'a complètement étourdie, fait oublier le sens des réalités et la vulnérabilité de ma meilleure amie. Je pose mon menton, ma joue contre la sienne et admire le travail de la manucure. Elle lui fait de jolis motifs en forme de plume, parfaits pour l'ange qu'elle est malgré ce qu'il s'est passé.

Pendant de longues minutes, je me laisse hypnotiser par les coups de pinceau précis, jusqu'à ce qu'on toque à la porte. Je me redresse d'un coup, m'arrache à ce moment de flottement qui m'a pourtant ramenée sur terre. Anna se dévisse la tête pour m'interroger du regard.

— Je n'attends personne.

Comme à mon habitude, je fais une halte devant le miroir et remets du rouge à lèvres. Mes prunelles scintillent, à la frontière des larmes.

Anna, pourquoi t'être infligé ça ? Tu es quelqu'un de si merveilleux.

J'inspire profondément, tâche de retrouver une contenance parfaite qui efface définitivement toute trace d'émotivité. Mes doigts se posent avec délicatesse sur la poignée, et je découvre Timmy, mains fourrées dans les poches avec petit air snob collé à son regard.

— Qu'est-ce que tu veux, microbe ? je soupire en scrutant mon vernis rouge et or.
— Ils sont pas trop moches, tes ongles de sorcière, lâche-t-il.

Je lève les yeux au ciel.

Sale gosse !

— Alors, qu'est-ce que tu veux ? T'as pas de quoi t'occuper chez toi ?
— J'voulais des crêpes, y a qu'Anna qui sait les faire comme j'aime.

Il renifle avec un air suffisant avant de s'accroupir pour prendre la boule de poils noire dans ses bras.

— Trop mignon ! s'enflamme-t-il. Il s'appelle comment ?

Je considère un instant le félin aux yeux globuleux qui tient dans les petites mains du gamin, malgré moi un sourire étire mes lèvres.

— Deux centimètres carrés.
— Mais non ! Il s'appelle Choupi ! intervient Anna.

Timmy prend ça pour une invitation à violer ma propriété puisqu'il accourt vers ma meilleure amie. Aussitôt, son visage s'illumine, elle gratouille la tête de l'animal avec sa main sèche alors que le morveux lui raconte en long, en large et en travers le voyage de ses parents à Saint-Barth'.

Au moins, ça lui change les idées.

Ma culpabilité m'empêche de dégager la distraction de chez moi. Alors, je reste dans mon coin et regarde Anna passer lentement à autre chose.

***

Depuis hier, j'ai un nœud à l'estomac. Ses révélations tournent toujours dans mon esprit. Accoudée à l'îlot de ma cuisine, je m'enivre d'un vin blanc alors qu'elle prépare le dîner.

— Regarde, Choupi mange ses croquettes ! s'enthousiasme-t-elle.

Je jette un œil au chaton qui a la truffe plongée dans des croquettes détrempées qui font empester mon appartement.

— Génial, je m'efforce de jubiler.

Je plonge la main dans la poche et saisis mon mobile qui vient de vibrer. *Hayden* s'affiche sur mon écran, ce n'est pas trop tôt ! Je n'ai pas eu de nouvelles depuis notre escapade monégasque. Je déverrouille l'écran et lis rapidement son texto :

[Ma beauté, es-tu disponible demain matin ?]

Je soupire longuement, oui je suis disponible. Et je suis ouverte à toute proposition qui me fera

oublier l'horrible personne que j'ai été pour Anna. D'ailleurs celle-ci zieute mon téléphone et sourit.

— Alors, comment c'était ?

Je repose mon verre et me replonge dans les souvenirs.

— Incroyable !

Incroyable, mais ça ne valait pas le coup de t'abandonner.

Elle m'encourage d'un signe de tête à poursuivre. Ainsi, je lui raconte en détail mon week-end entre flirt, sexe, confidences et adrénaline. Ma meilleure amie est pendue à mes lèvres, je n'omets aucun détail, même les plus torrides. Je l'entends siffler d'admiration, mon moral remonte.

— Et tu le revois quand ?
— Demain !

Je fais un effort pour apprécier le dîner qu'elle a préparé, son enthousiasme pour ma relation avec Hayden chasse un peu les remords. Notre accord tacite est toujours bien en place : elle mange une bouchée, j'en mange une également. Ainsi, lentement, je me pardonne mon horrible abandon.

Après le dîner, j'entreprends une véritable fouille archéologique de mes placards pour dénicher les draps. C'est toujours Miguel qui s'en occupe, alors je n'ai pas la moindre idée d'où ils sont rangés.

Je retombe sur des fringues qui datent du lycée, la mode à l'époque a fait beaucoup de mal. Je retrouve même d'antiques chaussures à la semelle compensée outrancière. Les miennes étaient rouge et noir. Quand je les vois aujourd'hui, je me demande comment j'ai pu porter des horreurs pareilles et trouver ça beau.

Anna est prise d'un fou rire devant la paire de chaussures et s'amuse à les enfiler.

— Je me demande comment tu as pu faire craquer des garçons avec ça, pouffe-t-elle.
— Entre ça, les jeans pattes d'eph' et les tee-shirts bicolores, les mecs n'avaient vraiment pas de goût…
— Et nous non plus !

Je la rejoins dans son fou rire, c'est vrai que nous étions habillées n'importe comment. Je plonge un peu plus, et trouve enfin des draps que nous mettons bien en ordre avec Anna sur le fauteuil à côté de son lit.

— Bon, j'espère que Jonas ne m'en voudra pas pour la housse de couette fleurie, je grimace.
— Je la reconnais ! C'est un cadeau de ma mère quand tu as emménagé.

C'est vrai, Françoise m'avait offert une jolie parure de lit avec des imprimés typiques de la

campagne. Je caresse le coton, me revois dans mon lit d'appoint chez Anna. Un flot de souvenirs passe dans mon esprit, m'emmène pendant quelques secondes à Gravillons-sur-Rivière.

— Jonas va adorer, promet-elle. J'ai tellement hâte qu'il vienne !

Moi aussi, je brûle d'impatience !

Je n'ai pas revu Jonas depuis des années. Il me manque parfois, quand la nostalgie vient me prendre en otage. Je songe à son collier en coquillages, à toutes ces petites choses précieuses que j'ai gardées de ma vie à la campagne.

Sans les Séraphin, j'aurais été encore plus livrée à moi-même. Ils ont été la chance de ma vie, une véritable famille pour moi quand j'en avais besoin. Je prends Anna dans mes bras, me laisse aller un instant à l'émotion.

— Je suis désolée de t'avoir laissée, je murmure, coupable.

Elle serre plus fort, chuchote qu'elle me pardonne. J'espère du fond de mon cœur qu'elle pourra surmonter ce qu'elle a traversé ce week-end. Jamais plus je ne ferai une erreur pareille. Jamais plus je n'abandonnerai un membre de ma famille de cœur pour un homme.

***

Je suis plongée dans mes dossiers le lendemain matin, quand on frappe à la porte. Je bondis de mon canapé pour aller ouvrir à Hayden. Il est ponctuel, ça me plaît ! Nous échangeons un baiser passionné où ses doigts flirtent avec mes fesses alors que sa langue se joue de la mienne.

Il dégage une délicieuse fragrance boisée et fraîche, je respire son parfum à m'en étourdir et écrase ma poitrine contre son torse sculptural pour prolonger notre étreinte.

— Tu m'as manqué, souffle-t-il avec son divin accent.

Je ne réponds pas, le laisse me désirer. Son érection presse contre mon ventre quand il m'entraîne dans l'appartement. Ses mains agrippent déjà le bas de ma robe fuseau pour la remonter, quand il s'interrompt face à une Anna qui pouffe autant qu'elle est rouge. Je me fais un brin moqueuse et m'écarte de mon superbe petit ami pour rassembler diverses maquettes.

— Anna, pourrais-tu apporter ces quelques dossiers à Julian s'il te plaît ?

Et laisser l'opportunité à Hayden de me baiser sauvagement ?

Elle bredouille, balbutie, hésite et finit par céder quand Hayden revient m'étreindre empoignant sans gêne un de mes seins. Je la regarde détaler comme un lapin alors que mon pilote m'allonge sur le canapé.

Il remonte ma robe, chatouille mes cuisses au passage et vient tirer sur la dentelle de mes bas avec

ses dents. Je ris, comme une ado, offerte à ses caprices. Je m'apprête à vivre un pur moment d'extase, m'enflamme déjà à l'idée d'un cunnilingus mémorable quand une sonnerie nous interrompt.

Il se redresse, je tire brutalement sur son tee-shirt pour le ramener à moi.

— On s'en fout, je grommelle en mordillant son cou.
— C'est la sonnerie de mon manager, je dois décrocher Iris.

Le boulot avant le cul. Je ne peux pas vraiment lui en vouloir. Il s'empresse de prendre l'appel alors que mes doigts glissent sur mon sous-vêtement déjà humide. Je presse délicieusement mon clitoris au travers de la soie sous le regard incandescent d'Hayden qui savoure le spectacle.

Je me caresse, creuse mon dos quand mon index décrit des cercles autour de mon point sensible. Mes tétons pointent douloureusement au travers de ma robe, il déglutit péniblement. Je frémis, écarte mon string pour lui offrir la vue sur mon sexe gorgé d'envie. Sa main me contraint à ouvrir plus largement encore mes cuisses, sa bouche frôle mes lèvres brûlantes et couvertes de mon désir.

Sa barbe de trois jours me picote, accentue la délicieuse douleur au creux de mes entrailles. Je m'apprête à m'explorer davantage, quand il se relève et grogne un « j'arrive ».

— Tu me laisses ?

C'est la douche froide, si glaciale que je n'ai même pas la force de mettre un ton de reproche dans ma voix. Il grimace et range son mobile.

— J'ai un rendez-vous avec un nouveau sponsor… Mais ce n'est que partie remise, promet-il en me volant un baiser. Je reviendrai vite.

Que partie remise…

Il m'abandonne, je reste complètement ahurie. C'est bien la première fois qu'on me fait un coup comme ça ! Mais c'est un homme très sollicité, alors je vais devoir faire un effort.

5

Anna

Me voilà en bas de l'immeuble où vit Julian. Hésitante, je fais des allées et venues dans toute la rue depuis une bonne vingtaine de minutes. Iris n'a pas pensé à mal une seule seconde lorsqu'elle m'a demandé de passer chez lui afin de lui déposer un dossier. Vu son sourire carnassier et la lueur dans son regard, il n'était pas difficile de deviner les véritables intentions de mon amie. Ceci dit, je l'en remercierais presque d'avoir trouvé un prétexte pour me virer de l'appartement afin de se retrouver seule avec son petit ami. Ils ne se seraient pas gênés pour faire leurs cochonneries malgré ma présence. Avoir entendu leurs ébats une fois m'a largement suffi pour le restant de mes jours.

Je secoue vivement la tête lorsque les images de cette fameuse soirée où Julian me raccompagnait à la maison, me reviennent à l'esprit. Ce n'est pas avec Vincent Chevalier que ça serait arrivé, mais depuis qu'elle est avec ce pilote de course…

Hayden Drake. Ce nom ne m'est pas inconnu, loin de là ! Je l'ai entendu si souvent durant toute mon adolescence. Sorti de la bouche de Jonas et si sensuellement de celle d'Iris. La course automobile ne m'a jamais intéressée. Tous ces week-ends passés dans le salon de la maison de mes parents à supplier mon frère et ma meilleure amie de sortir prendre l'air plutôt que de scotcher la télé à regarder ces voitures faire des tours et des tours… Mais tout ça a fini par laisser des traces. D'ailleurs quand Jonas va savoir ça, il sera certainement fou de joie pour Iris. Évidemment il ne le montrera pas, ce n'est pas un homme démonstratif, mais en tant que passionné, et sachant l'admiration de notre amie pour ce pilote, ça lui fera plaisir, aucun doute là-dessus.

Cette réflexion me donne alors une idée. Nous devrions d'ailleurs organiser quelque chose afin qu'il le rencontre. Il faudra que j'en glisse un mot à Iris dès que l'occasion se présentera. On pourra peut-être aussi inviter Gauthier et Julian.

Julian…

Je réalise que le temps presse et qu'il va bien falloir que je lui donne ce fichu dossier. Mais la perspective de passer à l'improviste comme ça ne m'enchante pas du tout. Je plonge la main dans mon sac et sors mon téléphone. Il me suffit d'appeler pour m'annoncer, en utilisant le prétexte de savoir s'il est chez lui. C'est simple, crédible et poli.

Armée de mon seul courage, je sélectionne son nom dans la liste de mes contacts récents. Une sonnerie, une deuxième, puis une troisième. Je commence à m'interroger sur ce stress qui m'envahit au fur et à mesure que les bips s'enchaînent lorsqu'il décroche enfin.

— Allô ?

La voix féminine me refroidit instantanément. Je m'étais préparée à tomber sur son répondeur, ou à ce qu'il ne soit pas chez lui, mais pas à ce qu'une femme réponde si naturellement à son portable.

Quelle gourde !

C'est ça, je ne suis qu'une gourde. Si j'avais réfléchi ne serait-ce que quelques minutes, j'aurais pu éviter ce silence qui s'établit petit à petit, devenant de plus en plus embarrassant.

Julian est un beau mec avec beaucoup de charme, de l'humour et d'une gentillesse incroyable. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir les regards qui se posent sur lui dans la rue, dans les voitures voisines lorsqu'on s'arrête à un feu rouge, ou encore au Pandemonium. Ce ne sont pas juste des œillades, mais de véritables invitations à l'amour.

C'est un homme qui plaît aux femmes. Je n'en connais pas une qui pourrait lui dire non… enfin peut-être Iris. Une angoisse me terrasse soudainement. Si seulement j'osais lui poser la question, je serais fixée et rassurée. Julian n'est pas du tout le genre de mec pour Iris. Et puis elle a Hayden Drake, le fantasme de son adolescence. Non, pas Iris !

Quoi qu'il en soit, il est évident que Julian ne veut pas d'une nana comme moi. La preuve, il m'a repoussée. Je le comprends et c'est bien pour ça qu'une de mes résolutions était de me contenter d'être son amie. Ce type vise les bombes, le niveau largement supérieur, des femmes telles qu'Iris, avec un statut, une beauté incomparable. Une femme, une vraie !

Puis en pleine réflexion, l'évidence me frappe : Julian a une petite amie. Peut-être même que cette relation dure depuis bien avant notre rencontre. Comment savoir ? J'ai peut-être tout fait foirer en venant à ce repas de famille, il comptait l'inviter pour la présenter officiellement. Les histoires du Pépé sur le mariage me reviennent et je comprends que le grand-père ne perd certainement pas autant la boule que ça. Tout s'emboîte, c'est tellement flagrant !

— Allô ? répète la fiancée de Julian. Il y a quelqu'un ? Mademoiselle ?

Comment sait-elle que je suis une femme moi aussi ? Elle est jalouse, peut-être même possessive ! Je peux le comprendre, on ne doit pas dormir tranquille quand on est en couple avec un homme comme lui.

— Oh pardon, excusez-moi. Je suis Anna, une amie, juste une amie, ne vous inquiétez pas, il n'y a rien de plus entre votre fiancé et moi. J'avais des dossiers de travail à déposer à Julian et…

— Ohhh Anna ! me coupe-t-elle joyeusement. C'est Zola, la cousine de Julian, tu te souviens, nous nous sommes…

Je devine qu'on lui arrache le téléphone des mains. Je souffle de soulagement que ce ne soit pas sa fiancée. Ça aurait été tellement embarrassant. Mais ça ne veut pas dire qu'il est célibataire pour autant. Une motivation supplémentaire pour me faire à l'idée que je dois arrêter de fantasmer sur lui.

— Anna ! Comment allez-vous ? m'interroge un homme dont la voix bien trop mûre n'est

certainement pas celle que j'attendais.

— Bien Monsieur, je rétorque par réflexe de politesse.

— C'est Monsieur Garian, le papa de Zola et d'Ethan, mais appelez-moi Mathieu. Nous étions en train de prendre un café chez mon neveu, venez nous rejoindre.

— Heu… C'est-à-dire que… serait-il possible de parler à Julian s'il vous plaît ?

— Mais certainement ! Ne quittez pas !

Je l'entends interroger sa fille en lui demandant si Julian est là. Depuis quand les gens prennent-ils un café chez vous sans même savoir si vous êtes présent ? C'est du délire ! Je retire tout ce que j'ai pu penser avant, cette famille est définitivement frappadingue.

Tout en patientant, je suis attentive à ce qu'il peut bien se passer à l'intérieur de l'immeuble. Le téléphone à l'oreille, je colle l'autre sur la porte d'entrée. Les bruits se mélangent, des talons claquent presque aussi fort que des portes. Je ne distingue pas ce qu'il se dit à cause du chant d'une cantatrice.

— Anna, c'est moi, me surprend Julian. Excuse-moi, j'étais chez ma tante Berte, celle du premier, pour l'aider à répéter son rôle pour sa prochaine pièce. J'avais oublié mon téléphone chez moi, heureusement que mon oncle et Zola étaient là !

— Julian ! Je… Iris… Enfin… voulait…

Je bafouille, l'air ridicule, comme d'habitude, surtout avec lui. Après une grande inspiration, je me lance enfin, essayant d'être plus claire que précédemment.

— Iris a remis ça avec son pilote et comme elle ne voulait pas me mettre à nouveau mal à l'aise, elle m'a demandé de partir sous prétexte de te déposer un dossier. Mais j'imagine que tu en as quand même vraiment besoin. Enfin bref, résultat, je suis en bas de ton immeuble, mais je ne voulais pas débarquer comme ça, surtout que tu aurais pu être avec ta petite amie ou je ne sais qui. Ça ne se fait pas, ma mère me tuerait si elle apprenait que je ne me suis pas annoncée avant, tu…

— Anna ! m'interrompt-il.

— Oui ?

— Je t'interdis de bouger. J'arrive ! m'ordonne-t-il avant de raccrocher.

Mes yeux s'attardent sur l'écran de mon portable pendant un moment, beaucoup plus long que je ne l'imagine puisque je le fixe encore lorsque Julian arrive. La première chose que je constate c'est qu'il porte ses lunettes et mon sourire ne peut s'empêcher de s'illuminer. Le pauvre est essoufflé, il a certainement dû se presser pour venir récupérer ce fameux dossier. Je ne regrette pas d'être venue, ça m'a l'air vraiment important pour lui.

— Sa… lut… je…

— Reprends ton souffle, je lui conseille. Il ne fallait pas courir comme ça !

— J'avais peur que tu t'en ailles quand même.

— Si j'avais su que ces papiers étaient si importants, je serais venue plus vite. Iris ne m'avait pas prévenue, je me justifie maladroitement.

— Les papiers ? Ah ! oui, le dossier. C'est…

— Ne me dis rien, ça ne me regarde pas vos histoires de boulot, je tranche pour lui éviter l'embarras du secret professionnel.

— Tu montes prendre un thé ?

Je regarde ma montre, afin de m'accorder quelques secondes pour me décider. Je sais pertinemment que j'ai le temps avant d'aller travailler à la clinique du Docteur Choi, mais Julian devrait peut-être se mettre au travail immédiatement. Et si sa copine débarquait à l'improviste, elle pourrait se le permettre, elle, en tant que sa fiancée. Je ne suis pas sûre de savoir gérer cette situation.

— J'ai un délicieux thé agrumes de chez Dammann Frères, tu ne peux pas refuser ! décrète-t-il en m'attrapant par la main.

Je le laisse m'entraîner à l'intérieur de l'immeuble, puis de l'ascenseur. Et la sensation de cet espace clos est toujours la même. Comme dans un film, les prunelles fixées sur sa main emprisonnant fermement la mienne, je me laisse aller à rêver d'un avenir romantique avec lui, ou un autre, tant que ce soit un homme bon et aimant.

Julian pousse la porte de son appartement. À ma grande surprise, il est totalement vide. Il reste des traces du passage de Zola et Mathieu, son père. Les tasses encore à moitié pleines d'un café probablement froid traînent sur la table. Mon hôte s'arrête en le constatant et soupire, mécontent qu'on ne lui rende pas son appartement dans l'état dans lequel il l'a laissé.

Rapidement, je dégage ma main de son emprise, d'un geste plus brusque que je ne l'aurais souhaité. Face à son visage surpris, je tente de faire diversion en lui tendant le dossier, comme pour m'en débarrasser. Il ne le prend pas, mais je sens son regard sur moi, lourd, trop lourd pour ma conscience. Alors, je ne trouve rien de mieux que de m'avancer un peu, juste ce qu'il faut pour le forcer à prendre ses papiers dont je ne veux plus. Je plaque le dossier contre son torse, attendant qu'il réagisse. Encore une fois, rien ne se passe. Malgré moi, je relève la tête et croise ses yeux qui plongent dans les miens sans plus attendre, qui me déconcertent plus qu'ils ne le devraient. Et j'y vois ce que je me suis interdit de voir, je ressens ce que je m'interdis de ressentir. Il s'avance vers moi, avec tant de lenteur et de douceur que j'ai le temps de le voir. Le voir vraiment. Je distingue tous les détails qui le caractérisent, de l'implantation de ses cheveux, jusqu'à celle de sa barbe. J'en déguste chaque relief, tout comme je savoure la vision de chacun des pores de sa peau. Et lorsqu'il entame un dernier pas, tandis que je m'apprête à fermer les yeux pour m'abandonner à un baiser des plus passionnés, la porte de son appartement s'ouvre violemment. Julian finit son enjambée en me dépassant, tout en agrippant le dossier, toujours maintenu contre son torse.

— On m'a dit que la petite Anna était là, s'émerveille la mère de Zola.

— Tante Lou, tu ne devais pas rentrer avec Maman à 14 heures ? s'étonne Julian.

Et moi, je reste là, la main en suspens dans le vide, percutant que peu importe ce que j'ai vu, ressenti ou ce que je m'interdis. Rien de tout cela n'est réel, il n'y avait rien à voir, rien à ressentir,

et rien de tout cela ne dépendait de mes choix.

6

Iris

Anna s'agite à mes côtés, je suis hilare depuis dix bonnes minutes.

— Dingue, cette famille est dingue ! s'enflamme-t-elle. Tu veux téléphoner à Julian et tu tombes sur tout l'immeuble avant d'arriver à l'avoir. C'est encore pire que ces services clients qui te demandent d'appuyer sur vingt-six touches avant d'avoir un conseiller.

Cette fois-ci, je pleure carrément de rire. La famille Cassel-Garian est un sacré numéro, un spectacle à eux tout seuls. Parfois, j'ai une pensée pour Cassandre, la fiancée d'Ethan. Elle est bien la seule qui ne soit pas partie en courant lorsqu'elle les a rencontrés. Pourtant, Dieu sait que Lou et Zola ne l'ont pas aidée à s'intégrer en douceur. Dès le premier jour, elle a fini à poil devant elles pour lui refaire sa garde-robe.

— Arrête de rire ! Tu n'imagines pas l'embarras dans lequel j'ai pu être.
— C'est justement parce que je l'imagine parfaitement que je me marre.

Je me stationne devant la gare, Anna me boude pendant bien deux bonnes minutes, pour la forme. Mais une fois sur le quai, elle sautille, mains jointes et les yeux rivés sur l'écran des arrivées.

— Il va arriver ! Il m'a tellement manqué, piaille-t-elle.

À moi aussi, il m'a énormément manqué.

Mon cœur s'emballe un peu plus chaque seconde, et menace d'exploser quand le train arrive en gare. Anna presse mon bras, pousse un cri dès que les portes s'ouvrent. Jonas sort le premier. Sa stature me coupe le souffle, j'avais oublié combien il était grand. Ses larges épaules et les muscles qui se devinent sous ses vêtements ont de quoi vendre du rêve à toute la gent féminine des lieux.

Des têtes se tournent vers nous, jalousent Anna qui se jette dans ses bras, alors que mon regard s'arrête sur son coquard. Mes sourcils se rejoignent dans un froncement désapprobateur.

— Je suis si heureuse que tu sois là ! Ça va être un week-end génial, s'enflamme Anna.

Il embrasse sa sœur sur le dessus de la tête avant de venir m'étreindre. Je savoure ce contact, le presse aussi fort que ce qu'il m'a manqué. Des années, c'est beaucoup trop long. Au fond de mon cœur, je me promets de le voir bien plus souvent. Hors de question d'attendre un salon de tracteurs pour la prochaine fois !

— Tu as fait bon voyage ? je questionne après l'avoir relâché.

— Ouais.

Jonas dans toute sa splendeur.

— Et… Ce que tu as à l'œil ? je poursuis, suspicieuse.
— Euh j'ai… Je me suis mis le coude dans l'œil.

J'arque un sourcil, dubitative, pendant qu'Anna tente de se mettre son coude dans l'œil. Elle a toujours cru aveuglément Jonas, comme si cet être n'était pas doté d'une capacité à mentir.

— T'es vraiment trop fort ! Moi j'y arrive pas, regarde !
— Je sais, j'ai toujours été très souple. C'est pas de bol, balaie-t-il d'un geste de la main.

Je crois surtout que tu as pris une bonne raclée…

Je découvrirai ce qu'il s'est produit, il ne pourra pas me prendre pour une naïve, je ne m'appelle pas Anna ! En attendant, je savoure nos retrouvailles dans une énième accolade et le guide jusqu'à mon bolide.

Le soir tombe lorsque nous prenons la route de mon appartement. Jonas est scotché à la vitre, émerveillé par tout ce que la grande ville peut lui offrir. Il découvre l'immeuble dans un sifflement admiratif. Timmy squatte encore l'ascenseur.

— T'es un nouveau mec de la sorcière ? renifle-t-il d'un air méprisant.
— C'est mon frère ! s'offusque Anna.
— Oh, c'est vrai qu'y a une ressemblance… Tu vas lui faire des crêpes ?

Le gamin ne perd pas le nord.

— Non, j'avais prévu de te faire cuire en civet, je rétorque avec un sourire machiavélique.

Il déglutit et déguerpit de la cabine dès que les portes s'ouvrent pour fuir par l'escalier. Jonas rit discrètement pendant que sa sœur m'explique que ce que j'ai fait n'est pas très gentil.

— Voilà qui tombe bien, car je n'avais aucune intention d'être sympa avec lui.

Elle lève les yeux au ciel et se précipite à la cuisine pendant que je montre sa chambre à Jonas.

— Chouette appart', commente-t-il lorsque nous arrivons à l'étage.

Je lui fais un clin d'œil, persuadée qu'il connaît parfaitement mes goûts.

— C'est la parure de lit que 'man t'a offerte ?
— Bien vu ! J'espère que tu te sentiras bien ici.

Un silence s'installe entre nous, mon cœur n'a de cesse de percuter ma poitrine. Retrouver Jonas,

c'est renouer avec la jeune Iris qui cherchait du réconfort auprès de la famille Séraphin. Je me berce de la douceur des souvenirs, les laisse envahir mon cerveau comme une tendre mélodie. Puis, lentement, la réalité me rattrape. Il me fixe, ne sachant que faire de son immense carcasse.

— Tu as une salle de bains à côté, si tu veux te rafraîchir…

Je l'abandonne, descends à la cuisine où Anna s'affaire à préparer des pièces de bœuf qui auraient pu suffire à me nourrir pendant une semaine avant mon passage à l'hôpital. C'est l'occasion parfaite pour la coincer !

— Revenons-en à Julian, tu ne m'as pas dit si tu avais… conclu l'affaire…

J'appuie mon regard, conspiratrice, alors qu'elle vire au pivoine.

— Non je n'ai pas… Enfin je pense qu'il a quelqu'un…
— S'il avait quelqu'un, Virgile m'aurait tenue au courant. Tu ne crois quand même pas que c'est mon genre d'envisager un couple avec une personne déjà prise.

Elle me fait les gros yeux, je soupire.

— Bon, hormis Vincent, je capitule.
— De toute façon, il ne se passera rien. Ce type est bien trop… *haut de gamme* pour moi.

Pitié, qu'on m'empêche de la secouer comme un prunier !

— Tu es du caviar, Anna. Un produit précieux que les connaisseurs s'arrachent ! Alors cesse un peu de te sous-estimer et retourne nos steaks avant que ça devienne de la semelle.

Elle sursaute et fait sauter les pièces de viande. Voilà qui va lui servir de prétexte pour ne pas me contredire, même si je sais pertinemment qu'elle va encore et toujours penser qu'elle est indigne d'un mec bien.

Un petit miaulement met fin à la colère sourde qui montait en moi de la voir autant se dévaloriser. Choupi met ses deux petites pattes sur le repose-pieds et m'implore de ses grands yeux de le prendre dans mes bras. Je cède, juste pour ne plus l'entendre. Hélas, c'est un ronronnement sonore qui prend le relais du miaulement plaintif.

— Vous vous entendez ! jubile ma meilleure amie.

On se tolère, plutôt.

Jonas nous rejoint, habillé de son éternel jean brut et chemise à carreaux. La tablée me rappelle Gravillons-sur-Rivière. Les monologues d'Anna, son frère qui répond par des onomatopées et moi qui observe le spectacle.

— Maman va enfin pouvoir financer la nouvelle cour de récré, lance soudain Jonas.

Je relève la tête, interloquée.

— Ah bon ? Où a-t-elle trouvé le financement ? s'étonne Anna.
— Un certain Vincent Chevalier qui a fait un don.

Je peine à ravaler ma salive.

Vincent… Tu as finalement fait ce don que j'étais parvenue à te demander en cachette ?…

Mon cœur se serre, se verrouille littéralement dans une douleur lancinante semblable à un coup de poignard. Nos échanges me reviennent en pleine face, m'agressent d'un bonheur que son mariage a foutu en l'air. Les larmes montent, je me maîtrise et profite de la diversion inespérée que m'offre mon portable en vibrant. Je m'en empare et consulte le message de Virgile :

[Il y a du beau monde au Pandemonium,
il ne manque plus que vous !]

Mon nœud à l'estomac se détend et je parviens même à esquisser un sourire. D'un regard bienveillant, Anna m'encourage à manger mon dessert alors qu'une évidence se dessine dans ma tête.

— Jonas, tu vas découvrir la vraie vie, je lance, conspiratrice.

Anna m'interroge silencieusement, je les invite à se lever pour me suivre une fois la glace engloutie. J'entraîne ma meilleure amie dans mon dressing et invite Jonas à passer sa plus belle chemise. Ses yeux se troublent légèrement quand nous nous retrouvons seules, la chair de poule remonte le long de ses bras jusqu'à contracter ses épaules.

— Iris, si tu comptes aller au Pandemonium, je ne veux pas…
— Tu le dois, je tranche, les doigts crispés sur ses poignets.

Elle secoue la tête, tente de se libérer. Mais je raffermis ma prise, je sais l'horreur qu'elle a vécue. Et je sais aussi que le meilleur moyen de combattre ses démons, c'est encore de les narguer sur leur propre terrain.

— Fais-moi confiance, je murmure. Entre Jonas et moi, tu ne risques rien… Ne les laisse pas gagner, Anna.

Je cherche son regard chocolat, le capture et ne le lâche plus. La peur. La crainte. L'appréhension, tous défilent au fond de ses rétines, avant que ne vienne la résignation. Lentement, elle s'écarte, je sélectionne la robe qui sera son armure pour affronter son traumatisme. Je l'encourage, il suffit d'un sourire, les mots seraient de trop.

Une retouche maquillage plus tard, nous voilà en route pour le Pandemonium. Jonas regarde d'un mauvais œil la robe courte de sa sœur et la mienne. Son instinct protecteur le pousse à capturer nos épaules, possessif.

Le vigile ouvre le cordon sans même réfléchir, je lui accorde un petit signe de la tête en guise de remerciements. À notre table habituelle se pressent déjà Julian, Gauthier et Zola. Cette dernière reluque sans pudeur Jonas, pourlèche ses lèvres d'un air gourmand et affamé. Julian fronce les sourcils, jauge la posture protectrice de notre géant blond envers sa sœur alors que Gauthier lève les yeux au ciel, vaguement dépité.

— Je vous présente Jonas, le frère d'Anna, j'annonce joyeusement. Virgile, c'est champagne !

Il me fait signe depuis le bar et nous ramène un magnum dans un seau de glace avec un assortiment de flûtes en cristal. J'extirpe mon portable de ma pochette, sélectionne Hayden et le convie à se joindre à nous. J'aimerais tant qu'il rejoigne notre petit groupe et partage le récit de ses courses où nous l'avons tant admiré avec Jonas.

— Jonas… Intéressant dites-moi, et vous avez quelqu'un ?

Zola passe à l'attaque ! Mais notre fier campagnard est hermétique à son charme et décide d'aller s'accouder au comptoir avec les mecs qui nous abandonnent à notre orgie de Cristal Roederer. De loin, nous observons le quatuor, Gauthier jacasse tandis que Julian coule des regards amoureux et plus chauds que la braise à ma meilleure amie sous l'œil désapprobateur de notre géant.

— Iris, il faut que je te raconte !

Je fais volte-face pour découvrir une Zola hilare et une Anna mortifiée.

— Anna a appelé ce matin, et comme Julian n'était pas chez lui, nous avons profité de sa Tassimo avec Papa. Du coup j'ai eu le plaisir d'avoir Anna au téléphone, et Papa aussi. Tu te rends compte, elle devient déjà une Cassel-Garian ! Même que Julian a mis un cœur à la place de son nom, c'est si romantique… M'enfin, comme s'il ne savait pas qu'on le grillerait avec Virgile, le coquinou devait être sûr que tu allais être au courant.

Anna crache son champagne, j'éclate de rire. J'en étais sûre que Julian ne pouvait pas l'avoir zappée. Elle tente d'essuyer la table avec un mouchoir, confuse. Mes prunelles restent attirées par le coquard de Jonas que l'éclairage met encore plus en avant.

Et s'il en était venu aux mains avec Yann ?

Je le saurai. Il me suffira de le coincer sans sa sœur. Ma réflexion est troublée par mon mobile. Hayden m'annonce qu'il ne peut pas venir à cause du boulot, je sens mon cœur se fendiller. Y aura-t-il toujours sa carrière entre nous ? La question commence à me tourmenter.

7

Anna

Comme toujours, il ne dit rien. Il est comme ça, mon frère. Comme Papa. Ils ne sont pas loquaces, mais cela ne les empêche pas de veiller sur les personnes qui leur sont chères. Ni d'agir.

Sur le quai de la gare, Jonas nous a juste saluées comme si on s'était vus la veille. Mais cet homme d'action a su nous faire part de ses sentiments, de son émotion grâce à la chaleur de ses bras. Je n'ai pas pu me retenir, ma joie me dépassait tellement que je lui ai sauté dessus. Et c'est là qu'il m'a serrée. Fort. Aussi fort que la puissance de son amour pour moi. Comme le ferait Papa. L'espace d'un instant, plus rien au monde n'existait à mes yeux. Ni la souffrance, ni la culpabilité, ni Gravillons-sur-Rivière et encore moins toutes les personnes qui gravitent dans mon insignifiante vie. Un moment intense de flottement, de protection ultime, d'apaisement absolu. Voilà ce que m'offre mon frère. Voilà pourquoi c'est grâce à lui que je tiens depuis toutes ces années, que j'avance, comme je peux.

Quand nous nous sommes séparés pour nous regarder, mes doigts sont restés agrippés à sa chemise. Mon cerveau avait beau leur répéter de le lâcher, il n'y avait rien à faire. Mes mains ne m'obéissaient plus. Jonas m'a embrassé les cheveux, sur le dessus de la tête. C'est toujours ce qu'il fait, depuis qu'on est tout petits. Au départ, c'était pour m'embêter lorsqu'on était gosses. Sa façon de me dire qu'il était plus grand que moi. Et c'est resté. Sauf qu'aujourd'hui c'est sa façon de me rassurer, de demeurer mon "grand frère", de me montrer qu'il sera toujours là pour me protéger. Et bon sang, qu'est-ce que j'en ai besoin ! En ce moment, j'en ai *désespérément* besoin.

Telle une droguée contentée par sa dose, je me suis détendue instantanément. Mes poings l'ont enfin libéré. Comme si Jonas l'avait senti, à cet instant précis, ses prunelles m'ont abandonnée pour accourir vers Iris. Cette sœur que nous avons choisi d'aimer comme l'une des nôtres. Alors je me suis reculée d'un pas ou deux, je ne me souviens plus exactement parce que je n'ai pas fait vraiment attention à ce détail-là. Puis il a étreint Iris, tout comme il l'a fait avec moi. Et j'ai souri en nous voyant enfin réunis, tous les trois, si heureux de nous revoir. Ça faisait si longtemps. Tellement longtemps. Bien trop longtemps.

Plus tard, pendant le dîner, Jonas nous a annoncé naïvement que Vincent Chevalier a fait un don à l'école de Maman. S'il avait eu conscience de la petite bombe qu'il venait de lancer. J'ignore s'il a senti le malaise ambiant. Les yeux embués, que ma meilleure amie peinait à dissimuler, ne m'ont pas échappé. C'est en partie pour ça que j'ai cédé pour aller au Pandemonium lorsqu'elle a souhaité qu'on finisse la soirée là-bas. Mais qu'est-ce que j'ai pu pester contre Virgile, dont le SMS était à l'origine de cette décision. Je n'ai pas contesté non plus quand elle m'a refilé une de ses robes bien trop courtes pour me changer.

Maintenant, je me retrouve pendue au bras de Jonas, comme une petite amie éperdument

amoureuse aux yeux du monde. Mais la réalité est toute autre. Je m'accroche à lui comme à une bouée de sauvetage. Par crainte de me noyer, de me perdre dans cette peur qui m'aspire. La trouille de remettre les pieds au cœur de l'enfer que j'ai vécu, ici, la dernière fois que j'y suis venue.

Mon frère me laisse volontiers me retenir à lui comme je le souhaite, mon bras enroulé autour de son biceps. Le regard des autres lui importe peu. Nous suivons notre sœur de cœur, dépassons Frank, le vigile, puis nous entrons. À chaque pas, ma poigne le presse un peu plus. Jonas le sent, il le sait, mais il ignore, pour mieux m'aider.

Par habitude, nous nous dirigeons vers la table réservée de Virgile, jamais loin du bar. En un rien de temps, ce dernier se met d'accord avec Iris pour sortir le champagne. Je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil à mon frère. L'alcool de luxe n'est pas sa tasse de thé. Il préférera une bonne bière classique, comme on en trouve au supermarché. Je prendrai soin de lui en proposer une tout à l'heure.

Iris fait les présentations avec une grâce dont elle seule a le secret. J'en profite pour saluer tout le monde. Un tour de table pour embrasser Virgile, puis Gauthier qui me prend spontanément dans ses bras. Nous n'avons fait que vaguement nous croiser ces derniers temps, sa petite folie me manque un peu, je suis contente de le voir ce soir et de lui présenter mon frère. Je passe devant Julian avec un sourire embarrassé, nous nous sommes vus ce matin, et je remercie le ciel qu'il ne se soit pas douté un seul instant que mon imagination avait encore fait des siennes.

Mais cette fois, j'ai compris. Julian est un mec gentil, c'est dans sa nature. Nous ne sommes même pas véritablement amis. Il a pris soin de moi, comme on sauve un chiot qui vient de se faire percuter par une voiture. Par bon cœur. *Juste* par bon cœur… Et la gentillesse du geste ne gâche rien si le chiot appartient à votre nouvel employeur. Mais je ne lui en veux pas, il a été là quand j'en ai eu besoin, il m'a aidée et je suis bien contente qu'il ait été au bon endroit au bon moment.

Zola se lève pour m'embrasser à son tour puisque finalement, nous ne nous sommes parlé qu'au téléphone. Sa façon de fixer mon frère m'inquiète vraiment. J'aime bien cette fille-là, mais elle me plaît beaucoup moins lorsqu'elle joue la prédatrice et que Jonas devient sa proie. Il est hors de question qu'il soit un nom sur sa longue liste de conquêtes. Il faudra me passer sur le corps pour qu'elle l'approche !

Contrariée, je fronce les sourcils en revenant vers Iris. Mon amie passe une main dans mon dos qu'elle caresse.

— Détends-toi ! me chuchote-t-elle à l'oreille.
— Seulement si tu m'aides à éloigner Jonas de Zola ! je l'implore.

Un sourire malicieux en coin conclut notre accord. Elle est de mon côté et je suis forcée d'avouer que l'espace d'un instant, j'en ai douté. Et heureusement parce que c'est le moment que choisit Zola pour faire du rentre-dedans à mon frère en lui demandant directement s'il est célibataire. J'hallucine complètement ! Comment peut-elle oser ? Son attitude m'agace. Vraiment !

Remontée comme une pendule, je me précipite vers Jonas, prête à ne pas le lâcher d'une semelle

de toute la soirée s'il le faut. Ce n'est pas du tout son genre de femme en plus. Je connais mon frère. Lui, ce qu'il lui faut c'est une gentille fille. Quelqu'un de simple, d'adorable, de bon, qui a le cœur sur la main. Quelqu'un comme lui. Une femme de chez nous en somme. Il n'aime pas les excentriques, les nanas trop maquillées ou habillées de façon sexy, il suffit d'avoir vu son regard lorsqu'on a quitté la maison tout à l'heure. Ça ne lui plaisait pas, c'était évident !

Iris me fixe en se retenant de se moquer, mais je suis trop contrariée pour la laisser rire de la situation. Je lui lance mon fameux regard qui signifie que je suis en colère et qu'elle devrait m'aider au lieu de se moquer de moi. Un des rares regards qui fonctionne à coup sûr. Le sourire amical qu'elle attend fait enfin son apparition quand elle se décide enfin à venir à mon secours.

— Virgile, peux-tu offrir une bière à notre Jonas, s'il te plaît ?
— Bien sûr ! Le frère d'Anna est ici chez lui ! Viens mec, je vais te montrer ce que j'ai en stock !

Iris, Virgile, vous êtes mes héros !

— Je vais aussi t'en prendre une, annonce Gauthier en repoussant sa flûte. Le champagne, c'est surfait, taquine-t-il alors qu'Iris ne manque pas de lui donner un coup de coude dans les côtes.

Notre ami se lève, hilare, et donne une tape dans le dos à mon frère. Je ne peux m'empêcher de sourire de toutes mes dents devant cette image. Je laisse Jonas s'éloigner de moi pour s'installer au bar. Vu d'ici, sous les spots de couleurs, son œil au beurre noir ressort d'autant plus. Un rire s'échappe discrètement de ma gorge en l'imaginant se blesser tout seul. Se mettre le coude dans l'œil, il faut vraiment le faire ! Sacré Jonas !

Tandis que je vais m'asseoir près d'Iris et Zola, à l'autre extrémité de Julian, je tente une nouvelle fois de comprendre comment mon frère a bien pu s'y prendre pour se blesser ainsi. Il est quand même sacrément souple. Moi, je n'y arrive pas. Iris me donne une pichenette en voyant mon petit manège. Instinctivement, je m'exécute, comme une gamine qui se fait gronder par sa mère.

Au même moment, je suis témoin de ce que je n'étais pas censée voir. Zola, qui chuchote à l'oreille de Julian, leurs regards dirigés vers mon frère, puis celui de Julian qui croise le mien. Je détourne les yeux vers mon verre pour le porter à mes lèvres, feignant de n'avoir rien remarqué. Mais difficile de ne pas me rendre compte qu'il se lève pour aller rejoindre les autres au bar. Sans m'en apercevoir, mes paupières se plissent, désapprobatrices. J'examine la scène quelques minutes. Julian s'installe à côté de Jonas. Ce dernier rit de bon cœur en écoutant Gauthier, tandis que Virgile ne retient pas ses larmes. Je me demande ce qu'il peut bien leur raconter de si drôle. Julian tente désespérément d'attirer l'attention de mon frère, sans succès. Jonas est un homme plein de bon sens, il a compris, certainement bien avant moi, qui ne réalise que maintenant. Il n'est pas idiot ou naïf, il n'est pas comme moi. Il comprend vite. Et bien.

Mais maintenant, je sais. Julian va beaucoup trop loin. Qu'il se serve de moi pour être bien vu par Iris est une chose que je peux accepter. Mais qu'il tente d'utiliser mon frère n'est absolument pas tolérable. Je sens mon corps tout entier se tendre, mes doigts se crispent sur mon verre, mon cœur se

serre, ma gorge se noue. J'ai conscience que je ne peux rien dire ou faire devant tout le monde ce soir, même si je n'ai qu'une envie c'est de sauter à la gorge de Julian pour lui faire avaler sa bouteille de bière. Je vais tenter de me décontracter en me concentrant sur la conversation des filles et en appréciant ce champagne.

— … j'ai eu le plaisir d'avoir Anna au téléphone, et Papa aussi. Tu te rends compte, elle devient déjà une Cassel-Garian ! Même que Julian a mis un cœur à la place de son nom, c'est si romantique… M'enfin, comme s'il ne savait pas qu'on le grillerait avec Virgile, le coquinou devait être sûr que tu allais être au courant.

C'est incontrôlable, j'en recrache ma gorgée. J'en ai partout sur la poitrine, c'est dégueulasse, mais je m'en fiche. Totalement.

Un cœur à la place de mon nom ?

Zola a raison, il savait pertinemment qu'Iris l'apprendrait ! Il va définitivement beaucoup trop loin. Trop loin pour moi, pour ce que mon petit cœur peut supporter.

— Tu devrais aller te nettoyer, ma chérie. Tu veux que je t'accompagne ? me propose ma meilleure amie.

Je secoue la tête pour refuser, mais aussi pour me remettre les idées en place. Nos regards se croisent, elle comprend que je suis choquée. A-t-elle conscience qu'il use de ses charmes avec moi pour mieux l'atteindre elle ? Certainement pas, sinon elle serait déjà en train de le menacer de lui crever un œil avec un de ses talons aiguilles.

Je me lève, traverse la foule pour atteindre les toilettes. Inutile de faire la queue, je n'ai besoin que d'un lavabo. À l'aide d'un papier essuie-main et d'un peu d'eau, je nettoie ma peau collante, tant pis pour la robe qui commence déjà à sécher. Avant de sortir, je m'examine dans le grand miroir. Je pourrais pleurer, mais c'est la colère qui a pris le dessus et mes phalanges blanchissent sur le marbre. J'inspire profondément avant d'expirer et d'y retourner enfin.

Au loin, je vois la table de mes amis. Ils y sont tous. Julian aussi. On dirait qu'il me cherche. Malheureusement, il me trouve. Son regard accroche la fureur du mien, pourtant il refuse de le lâcher. Mais je ne suis pas assez forte, alors je fuis au milieu de la piste de danse. Commençant à me déhancher sur le rythme de la musique, même si je n'en ai pas la moindre envie, je ne peux m'empêcher de lancer des œillades vers eux. Vers lui.

Impuissante, je le vois se lever, me fixer, s'avancer et se planter là, devant moi. Stoïque. Et bien que je ne comprenne pas pourquoi il ne danse pas, ni ce qu'il me veut, je tente de l'ignorer. Mais bien vite je craque, contrairement à lui. Je m'arrête de danser, et pose mes mains sur mes hanches pour signifier mon mécontentement.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Je suis tranchante, presque méchante. Ça ne me ressemble pas, mais c'est sorti tout seul. Je me surprends moi-même. Et avant que je ne comprenne ce qu'il m'arrive, mes yeux se ferment. Les bras ballants, je ressens tout. Sa main qui glisse dans mes cheveux, l'autre, posée sur mes reins, son torse qui se colle contre ma poitrine, nos cœurs qui cognent l'un contre l'autre comme pour se renvoyer la balle. Et ses lèvres… Ses lèvres, dont la douceur contraste avec le picotement de sa barbe. Ses lèvres qui se pressent contre les miennes, hésitantes à le laisser se frayer un chemin. Mais ces traîtresses capitulent, complices de ma langue qui entre dans le jeu de la sienne. Lorsque je commence à apprécier, que je suis prête à l'enlacer à mon tour, à m'abandonner, les raisons de ma colère prennent totale possession de mon corps. Mes mains se posent à plat sur sa chemise et le repoussent de toutes leurs forces. Mes forces. Ce n'est qu'après l'avoir giflé que je réalise que ses lunettes auraient pu valser et se briser.

Ce n'est pas moi. Tout ça, ce n'est pas moi. Et c'est de sa faute. À lui. Et ça m'énerve. Il fait chier. Vraiment chier ! Alors, comme toujours, je fuis. Je veux rentrer à la maison. Chez moi. Même si je ne suis plus certaine de savoir où ça se trouve exactement…

8

Iris

Anna s'éclipse un instant, les mecs nous rejoignent après une tournée de bières digne de notre hôte. Jonas reste dans son mutisme, alors que Virgile nous raconte une énième dispute avec son cousin Ethan.

Lorsqu'Anna revient, je perçois une étrange surprise mêlée à de la colère. Je suppose qu'elle doit être déçue que je n'aie pas tenu Zola éloignée plus longtemps de son frère. Aussi, lorsqu'elle s'éloigne vers la piste de danse, je lance un regard appuyé à Virgile pour qu'il aille proposer une autre boisson au bar à Jonas avant que Zola ne lui saute dessus.

Mon ami me comprend sans un mot et entraîne avec lui notre géant blond. Une pointe de fierté vient aiguillonner mon cœur de voir Anna affronter ses démons sans mon aide. Avec un naturel désarmant, son corps se met à onduler sur les basses percutantes sous le regard énamouré de Julian. Il n'y a plus aucun doute, il a eu le coup de foudre pour ma meilleure amie. Je devine que Zola pousse son pied sous la table puisqu'elle percute d'abord le mien. La discrétion n'a jamais été son fort.

Il se lève, s'en approche comme s'il craignait qu'elle puisse s'enfuir.

— Regarde-le, il va réussir à l'avoir, jubile Zola en glissant vers moi pour mieux guetter la scène.
— Oh ça, je n'en doute pas, je m'esclaffe, un œil posé sur Jonas.

Pour l'heure, il est focalisé sur sa bière, mais je me tiens prête à intervenir. Zola me sert une nouvelle coupe de champagne, je trinque avec elle pour fêter cette relation naissante sous nos yeux.

— Alors, comment ça se passe avec ton beau pilote ?

Aïe, elle touche la corde sensible.

Ma bouche se déforme en une grimace alors que je relis le message d'Hayden qui décline mon invitation. J'ai une sale sensation d'abandon, comme lorsque j'étais gamine, un truc qui vient de très loin. Mon estomac se crampe, je plonge un instant en enfance, seule à cette grande table de notre superbe appartement milanais.

Je suis entourée par les domestiques, mes parents viennent de signaler qu'ils ont trop de travail pour être présents ce soir. Ça n'aurait pas été si grave si ça n'avait pas été le jour de mon anniversaire. Je fixe la part de gâteau, jette un regard désabusé aux cadeaux joliment emballés. Les épaules basses, je repousse mon assiette.

— La Terre appelle Iris, me bouscule gentiment Zola.

Je secoue la tête, laisse s'échapper les souvenirs. Anna s'éloigne de mon champ de vision, mais Julian parvient à se détacher de la foule grâce à sa grande taille. Mes prunelles glissent en direction de Jonas, sa chope est presque vide.

— Je vais devoir ramener Jonas.
— Oh, pourquoi ? On commençait à peine à s'amuser.
— Parce que pour Jonas, Anna doit rester éternellement pure et vierge… Alors s'il se rend compte qu'un mec est en train de la chauffer, ça va finir en bain de sang.

À nouveau, Zola passe une langue gourmande sur ses lèvres pourpres. Je fronce légèrement les sourcils, presque accusatrice.

— Le coquard laissait déjà présager un type bagarreur, viril…
— Tu n'es plus avec ton tatoueur ? je m'étonne entre deux gorgées.

Elle roule des yeux et effleure sa Blanche Neige encrée sur le haut de son bras laiteux.

— Disons qu'il y a des hauts et des bas, et qu'en ce moment c'est plutôt bas.

Zola, éternel cœur d'artichaut qui aime, déteste et aime de nouveau. Une dernière fois, je consulte mon téléphone dans l'espoir d'une petite attention d'Hayden, mais seul son refus barre mon écran et pince juste là où ça fait mal. Je laisse tomber le mobile dans ma pochette, tente de ravaler la colère qui commence à poindre et trouve le courage d'abandonner la banquette confortable.

Je me faufile entre la faune dense du Pandemonium, ignore les invitations à prendre un verre pour m'immiscer aux côtés de Jonas. Ma main presse délicatement son biceps musclé, il repose sa chope vide et m'interroge du regard. Je me hisse sur la pointe des pieds, mes lèvres effleurent sa joue chaude et son lobe.

— Rentrons, je murmure dans un souffle.
— Et Anna ?
— Je te promets qu'elle est entre de bonnes mains, tu peux me faire confiance.

Il hausse un sourcil légèrement sceptique, je lui fais ma petite moue à laquelle il n'a jamais su résister. Mes doigts enserrent les siens, je le guide à l'extérieur de ce qui se mute peu à peu en une faune en quête d'un stupre pur et sans amour.

Julian, tu as intérêt à gérer !

Me retrouver seule avec Jonas fait naître une étrange sensation au creux de mes entrailles. Ça a un délicieux goût de nostalgie, une douceur qui se répand dans mes veines et apaise mon rythme cardiaque désordonné. J'expire, mes mains agrippant le volant avec une force m'empêchant de pleinement céder à un bien-être qui me fait peur. Car derrière la plénitude se cachent bien souvent les pires retours de bâtons.

Méfiante, je jette des coups d'œil à Jonas, ce géant qui aurait pu être un Viking. Mes souvenirs avaient eu tendance à gommer ses muscles saillants sous sa chemise, ses bras bronzés par le travail extérieur et ses immenses mains calleuses d'ouvrier agricole. Sa peau hâlée fait ressortir ses yeux pétillants d'une certaine malice malgré son côté profondément taciturne. C'est toujours au cœur de ses prunelles que j'ai pu deviner ses sentiments quand les mots ne suffisaient pas. Du moins, que j'essayais.

Dans l'ascenseur, je me rapproche de lui, scrute son impressionnant coquard. Il m'observe, sait déjà que je ne vais pas abandonner l'affaire. Je le précède, roule naturellement des hanches et l'invite à prendre place sur le canapé. Dehors, les lumières de la ville m'appellent, plus ensorcelantes que le chant des sirènes. Mais ce soir je ne m'étourdirai pas de mondanités.

— Tu veux boire quelque chose ? je propose avec entrain pour alléger une atmosphère qui me semble bien trop alourdie par ses inquiétudes de grand frère.

Il refuse d'un geste de la main, je dégusterai donc en solitaire un verre de blanc. Je le guette à travers le liquide haut de gamme, vois ses iris aller rapidement de droite à gauche.

— Elle est en sécurité avec mes amis, je promets.
— Y a intérêt.

Sa réponse était un grognement venu de loin. Un sourire en coin étire ma lèvre, il a toujours été très protecteur.

— Tu sais déjà de quoi je veux te parler.

Il hoche la tête, sait que je n'abandonnerai pas la partie avant d'avoir eu la vérité. Son index effleure son coquard, il serre les dents.

— Quand Yann est revenu au village, il a taillé une réputation de traînée à Anna.

Prévisible.

Je l'encourage à poursuivre d'un petit signe de tête. Ses doigts se plantent dans le canapé, il gère difficilement sa colère.

— Je savais qu'Anna ne pouvait pas être devenue ce qu'il décrivait. Elle est bien trop sage et attachée aux valeurs. Donc je suis allé le trouver et je lui ai expliqué ma façon de penser.

Merde ! S'il savait que je l'ai encouragée à se libérer en tant que femme en la laissant baiser avec Virgile, il me dévisserait la tête.

J'adopte une posture outrée, tâche de gommer au maximum la petite culpabilité qui vient me ronger. Anna avait besoin de se libérer, j'ai fait ce qu'il fallait. Voilà tout. Je vide d'un trait mon verre, fixe un instant le plafond. Je ne peux pas réprimander Jonas pour avoir voulu défendre

l'honneur de sa sœur. Et je trouve ça même touchant qu'il ait été prêt à aller jusqu'à l'affrontement physique pour elle.

Je me relève, la tête pleine de questions.

Non. Je ne dois pas regretter d'avoir aidé Anna à se libérer.

Mes pieds sont lourds, je peine à monter les marches. Est-ce ça le poids de la culpabilité ?

Tu as bien fait. Anna en avait BE-SOIN.

Je suis prête à me laisser tomber sur mon lit quand mon regard accroche un superbe collier. Avec une infinie délicatesse, je le saisis et détaille chacun des fragments de pierres semi-précieuses qui le composent.

— Il te plaît ?

Je fais volte-face, Jonas s'approche, hésitant. Mon cœur se met à tambouriner violemment.

— Beaucoup.

Mes yeux s'embuent de voir cette délicate attention de sa part. Jonas a tenu sa promesse, il ne m'a pas abandonnée. Il a pris le temps de confectionner juste pour moi ce ravissant collier. Aussitôt, mon esprit bascule des années en arrière. Chaque attention de notre géant me revient comme un apaisant mantra.

Il chasse une à une mes idées sombres, laisse le sentiment de compter réellement m'envahir jusqu'à totalement faire vriller mon cœur. Oublié Hayden qui ne vient pas. Oubliés Vincent et son maudit divorce qui ne vient jamais. Oubliés tous ces hommes. Il y a Jonas, celui qui s'inquiète sans doute pour moi. Celui qui serait certainement prêt à défendre mon honneur. Celui qui tient toujours ses promesses.

Je perçois une chaleur, son corps qui vient se coller au mien. Dans le plus absolu des silences, il relève délicatement mon menton, et ses lèvres charnues et désirables se posent sur les miennes. Les yeux clos, je savoure ce baiser puis, m'écarte quand je nous revois enfants, comme un frère et une sœur.

Mon regard se rive sur le sol, j'ai peur de le froisser, mais, étonnamment, c'est lui qui prend les devants.

— Je crois qu'on… fait fausse route, non ?
— Oui, fausse route, je confirme avec un petit rire. Mais ce que nous avons est précieux, sans doute plus que tout.

L'amour de Jonas et celui de toute sa famille sont plus précieux que les pierres qui composent mon

collier et jamais je ne l’oublierai.

9

Anna

Je franchis la porte de sortie du Pandemonium sous les yeux surpris de Frank. Il tente de m'interpeller, mais je ne m'arrête pas. Je ne peux pas. Mais en deux enjambées, il me rattrape pour me tendre mon sac. Je ne lui adresse ni un regard ni un remerciement et poursuis ma route. Je m'assois sur un petit muret à quelques mètres de là. Bien isolée de la fièvre qui se dégage de ce bâtiment. J'ai honte. Terriblement honte. Horriblement honte.

Honte de cette fille-là. Celle qui s'est emparée de moi, celle que je ne reconnais même pas. La colère ne justifie rien. Jamais. J'ai frappé Julian. Comme Yann m'a giflée, il y a quelques semaines déjà. Je me souviens du geste, au-delà de la douleur physique. L'intention de l'acte. La monstruosité des sentiments qui se cachaient derrière.

Je peine à trouver mon oxygène, j'étouffe presque. Et je prends conscience que je sanglote. Plus encore que je ne l'ai jamais fait auparavant. Ma souffrance est telle que seules les larmes coulent entre les hoquets saccadés qui me bloquent la gorge, la voix. Ce silence désespéré ne fait que se rajouter à ma détresse et ma solitude.

Jonas…

Ma main extirpe mon portable de mon sac et je presse le bouton pour l'allumer. Je dois prévenir Iris. J'ai besoin de Jonas. Mais quand mon écran s'illumine, je constate qu'ils m'ont devancée. Une vague de soulagement m'enveloppe. Ils vont venir, on va rentrer et tout va s'arranger.

[Je rentre avec Jonas. Amuse-toi bien ;)]

Une sorte de couinement résonne dans la nuit. Et c'est une main devant la bouche que je réalise qu'il sort de ma gorge, de moi. Mon cœur se pince. Une douleur aiguë, sournoise, à la hauteur de mon agonie. Mon corps se recroqueville sur lui-même dans l'espoir que ça finisse par passer tout seul. Parce que je ne sais plus quoi faire. Je ne suis qu'une gamine, une pauvre imbécile qui a voulu jouer à la femme. Mais je n'ai pas la stature pour ça. Il m'avait prévenue ce sale type, *ce soir-là*. Il avait raison finalement. Tout comme Yann. Je suis incapable de m'assumer, de vivre seule, je suis une dépendante. On ne m'a jamais volé ma liberté, je ne sais juste pas la saisir.

Pliée en deux et les yeux clos, je ne frissonne plus. J'aurais souhaité qu'un halo de chaleur me transporte jusqu'à mon lit, si douillet. Mais mes épaules nues reconnaissent qu'il s'agit d'une veste. Je pousse mon insolence jusqu'à prier intérieurement pour que ce soit mon frère. Mon sauveur. Mon roc. Peu importe mon mascara qui coule probablement, je me redresse pour affronter la réalité.

Julian.

Debout, près de moi, en chemise dans la fraîcheur de la nuit. Je fuis instinctivement son regard par culpabilité. Je ne cautionne toujours pas ce qu'il a fait. Mais il ne méritait pas ce que *moi* je lui ai fait. Ni d'avoir affaire à ce que j'étais devenue. Grâce au peu de courage dont je peux faire preuve, je décide de l'affronter. Il doit me voir venir parce qu'il s'assoit à côté de moi.

— Je fais partie des faibles. Yann avait raison… Des faibles, je répète avant de libérer quelques larmes encore.

Julian pose ses mains en coupe autour de mon visage. Délicatement. Peut-être a-t-il peur de me briser. J'ai envie de lui dire que je ne peux pas l'être plus que je ne le suis déjà, mais il prend la parole avant moi.

— Je n'aurais pas dû t'embrasser, se désole-t-il.

Sa sincérité ne fait aucun doute. J'en suis persuadée.

— Je n'aurais pas dû te gifler. Je suis tellement désolée.
— Je ne t'en veux pas. Je ne t'en voudrais jamais, Anna. Sois sûre de ça. S'il te plaît, crois-moi ! Même si je dois admettre que tu m'as surpris. Je devais être trop sûr de moi. Je ne m'y attendais pas.

Son sourire, tantôt embarrassé, tantôt rassurant, m'hypnotise quelques secondes.

— Je savais que tu m'utilisais pour mieux plaire à Iris. Et ça m'allait bien, tu sais. Tu étais gentil avec moi et étais là quand j'en avais besoin. Comme là, maintenant. J'ai conscience de tout ça. Tout ce que tu as fait pour moi. Mais quand je t'ai vu tenter de faire la même chose avec mon frère, tenter de te rapprocher de lui pour mieux nous amadouer, je n'ai pas supporté. J'ai pété un câble, c'est vrai. Et c'est le moment précis que tu as choisi pour m'embrasser. C'est seulement après t'avoir giflé que j'ai compris ce que je venais de faire. Excuse-moi.

Son visage ne laisse rien échapper. Pas un signe. Ses pouces caressent mes pommettes humides, pour mieux effacer mes larmes, ou les traces de maquillage, je l'ignore. Je le laisse faire, parce que je suis épuisée par tout ça. Et soulagée d'avoir vidé mon sac aussi.

— Et si Jonas n'avait pas été là ce soir, tu m'aurais laissé t'embrasser ? me surprend-il.

Il renforce sa poigne autour de mes mâchoires. Il sait pertinemment que par instinct je vais tenter de fuir. Alors il m'en empêche. Il tient à sa réponse. Et je la lui donne volontiers.

— Oui, je souffle.
— Pourquoi ?

Il semble choqué par ma réponse honnête. Trop honnête certainement. Mais c'est ce que je suis réellement, et c'est ce que je veux redevenir. Honnête.

— Parce que c'est la première chose que j'ai voulue depuis que je t'ai vu en photo sur la pile de

C.V. que tenait Iris. Parce que tu n'es pas le genre d'homme auquel une fille comme moi peut se permettre de dire « non ». Parce que peu importent tes véritables motivations ou bien tes intentions, tu es là quand j'ai besoin de toi. Et je suis forcée d'admettre que j'ai encore besoin de toi.

Ses mains se relâchent au fur et à mesure de mes paroles. Doucement. Si doucement qu'il m'aura fallu attendre jusqu'à la fin pour pouvoir me libérer. Je fixe mes doigts posés sur les cuisses. Je n'ai pas honte de mes mots, c'est moi, un triste aveu de ce que je suis. Mais il n'y a pas de raison d'en être fière non plus. Je distingue vaguement sa paume se poser sur sa bouche et descendre lentement le long de sa barbe.

— Allons-y, décrète-t-il en m'attrapant la main tout en se mettant debout.

Interloqué, il se tourne vers moi en me sentant résister. Je ne peux pas le suivre là-bas. Je ne veux pas.

— Non ! Pas au Pandemonium !
— Il n'était pas question d'y retourner. On rentre.

Sa sérénité me rassure, si bien que je le suis aveuglément. De mon petit muret jusqu'à son appartement. Sans faire attention. Sans un mot. Mais il brise notre silence une fois la porte refermée.

— Tu vas passer la nuit ici. J'imagine que tu n'as pas envie que ton frère ou ta meilleure amie te voient dans cet état, devine-t-il.

Je hoche la tête et le remercie timidement. Ne sachant trop comment me comporter, je fais diversion en lui tournant le dos afin de poser mon sac sur une table. Nous restons ainsi un moment. Chacun à notre place. Immobiles. Sans nous regarder. Moi, sans le voir. Et toujours ce silence qu'il brise encore une fois.

— Je ne t'ai jamais utilisée. Ni toi ni Jonas, lance-t-il soudainement.

Ma respiration s'accélère. Ma colère est toujours là, au fond, bien cachée. Et je lui en veux encore. Un peu. Mais je ne bouge pas. Je n'y arrive pas. Enfin, pas avant que je ne sois effrayée par le bruit de son trousseau de clés qu'il balance sur un meuble. Après avoir fait un sursaut et m'être retournée, je comprends qu'il l'a fait exprès. Pour m'obliger à lui faire face. Je peine à soutenir son regard. Je peine à l'affronter encore une fois. Mais il le faut. Je le lui dois. Je me le dois. Alors j'attends. Sagement.

— Tu me plais, Anna. Tu me plais tellement que j'ai peur de m'approcher de toi. Et demande aux autres ! Tout le monde le sait et chaque pas que j'ai fait vers toi c'est grâce à eux. Virgile, Zola, Iris, Gauthier.

Mes yeux suivent ses grands gestes avant de revenir vers son regard tandis qu'il fait un pas vers moi.

— Je suis désolé d'avoir été si nul, reprend-il. De ne pas avoir su m'y prendre de la bonne façon, au point que tu imagines que je me servais de toi.

Il secoue légèrement la tête et semble dépité. Paralysée par sa franchise évidente, je le vois s'avancer d'un autre pas.

— Pourquoi tu m'as repoussée ? Le week-end où tu es venue me chercher au Pandemonium. Pourquoi tu m'as rejetée ?

J'ose enfin lui demander, maintenant que je suis redevenue moi-même et que je ne m'imagine plus de scénarios comme j'ai pu le faire ce matin lorsque nous étions pratiquement dans la même situation. Je sais qu'il ne se passera plus rien entre nous.

— Tu étais anéantie ! Comment voulais-tu que je profite de la situation ? Et crois-moi, j'en avais envie. Affreusement envie, bon sang ! Tout comme j'en ai envie ce soir, là, maintenant. Mais je ne le ferai pas. Et non pas parce que je crains de me prendre une gifle, mais parce que tu es bien trop perdue pour prendre cette décision, et que je ne veux pas être avec toi juste pour une nuit.

Il franchit le dernier pas qui nous sépare vraiment. Je sens ses mains s'emparer des miennes.

— Ce que je veux, c'est être ton mec, Anna ! m'avoue-t-il avec le plus grand sérieux du monde.

Malgré moi, mes lèvres s'étirent. Ses mains guident les miennes pour les passer autour de sa taille. Il m'enlace, me serre et pose son menton sur le sommet de ma tête. À mon tour, je le serre fort pour qu'il perçoive ma reconnaissance. Et mon sourire ne fait que s'accentuer aux mots qu'il me chuchote à l'oreille.

— J'attendrai. Je veux que tu sois sûre de toi. Que tu sois prête à me laisser une chance d'être le bon.

Après un long moment dans les bras l'un de l'autre, il est allé fouiller dans ses affaires pour me trouver des vêtements pour la nuit. Je me suis changée dans la salle de bains après avoir tenté d'effacer tant bien que mal les ridicules traces de maquillage sur mon visage. En sortant dans son tee-shirt trop grand pour moi, je me suis naturellement dirigée vers sa chambre où il m'attendait. Les draps étaient rabattus uniquement de son côté, m'invitant à m'installer de l'autre. Sans aucune gêne, je me suis glissée dans son lit. Tout comme je me suis installée contre son torse nu lorsqu'il m'a ouvert les bras avant de me souhaiter bonne nuit.

10

Iris

Je m'étire dans mon lit, savourant cette petite grasse matinée que je m'accorde. Mon nez plonge dans une fourrure plus ronronnante qu'une chaudière. J'ouvre un œil, observe le petit félin qui s'étale au maximum sur mon oreiller. Étrangement, je suis plus amusée que contrariée. Il se cambre et m'éjecte littéralement du lit.

— Comment un truc aussi petit peut prendre autant de place, je soupire en lui grattouillant sa bedaine bien ronde.

Je passe devant la chambre de Jonas, le lit est soigneusement fait et ses affaires sont bien en ordre dans sa valise. Il doit être déjà parti au salon. Pendant un instant, je m'appuie contre le montant de la porte, songe à notre révélation d'hier. Je préfère avoir Jonas comme grand frère, ça ne fait aucun doute.

Durant quelques instants, hier, j'ai eu peur. Peur de réellement avoir envie de plus qu'une fraternité avec Jonas, peur de tromper Hayden à cause d'un besoin plus intense que ce que je vis avec mon pilote. Mais, heureusement, mes attentes vis-à-vis de Jonas étaient définitivement différentes de celles avec Hayden.

Hayden m'inspire la luxure, le désir et le plaisir. Avec Jonas, ça n'a rien à voir. Je ne peux même pas m'envisager en train de coucher avec lui. Un sourire naît sur mes lèvres, j'ai des souvenirs heureux de notre enfance campagnarde qui me reviennent et embellissent un peu plus cette journée pleine de promesses.

Je descends au rez-de-chaussée, suivie par la boule de poil qui ne supporte manifestement pas la solitude. De bonne humeur, je remplis sa gamelle. Il m'observe avec ses deux billes vertes qui lui servent d'yeux, mes prunelles se tournent vers le plafond.

— Écoute, maintenant tu es un vrai chaton. Alors je ne ferai pas l'espèce de bouillie immonde que te prépare Anna. Tu peux manger tes croquettes normalement.

Voilà, mon autorité est bien en place et ce n'est pas un chat de deux centimètres carrés qui va faire sa loi. Déjà que je le laisse dormir dans mon lit, il faudrait voir à ne pas abuser. Il capitule, mais joue tout de même la comédie des croquettes trop grosses en s'y reprenant à plusieurs fois pour les manger.

La machine à expresso fait un bruit du tonnerre, la tasse sévèrement corsée aide mon cerveau à sortir de la brume.

Tiens, Anna a découché.

Mes sourcils se froncent à ce constat, je saisis mon téléphone pour envoyer un SMS à Zola, j'ose espérer qu'elle n'a pas passé la nuit dehors !

Non. Non, au pire c'est Virgile qui l'a récupérée.

Il ne l'aurait jamais abandonnée au Pandemonium, reste à savoir si elle a dormi chez lui ou chez un autre Cassel-Garian. Un soupir m'échappe, les réveils chez eux sont loin d'être de tout repos, j'en sais quelque chose ! À chaque fois que je me suis tapé Virgile ou Zola, ça a été folklorique le lendemain. Le pire étant ma dernière fois avec Zola où je me suis retrouvée face à ses parents pour le petit déjeuner qui s'étonnaient qu'on ne se costume pas pour pimenter notre vie sexuelle.

Parfois, j'ai une pensée pour celle qui partage la vie d'Ethan, c'est une sainte patience. Je l'ai croisée quelques fois, elle en voit des vertes et des pas mûres avec cette famille hors normes. Je ne pourrais pas le supporter au quotidien, c'est drôle après une nuit de sexe, mais ça s'arrête là.

En attendant d'avoir une réponse à mon message, je m'octroie une douche relaxante. L'eau bouillante ruisselle sur mes épaules, je me sens dans une journée où rien ne peut m'arrêter. Tout en me savonnant, je me plais à imaginer les mains de Hayden qui tracent mes courbes, cherchent à se faufiler sur mon bas-ventre avant d'atteindre mon intimité brûlante.

J'agace brièvement mon paquet de nerfs, bascule la tête en arrière pour laisser l'eau inonder mon visage. Hayden me manque, j'ai besoin d'un moment à nous, seulement à nous. Le partager avec ses obligations de pilote me pèse, mais qui suis-je pour exiger de passer avant sa carrière ? On m'a toujours éduquée dans l'idée que la vie professionnelle prime sur le privé. Dans la théorie, c'est simple à tolérer. Mais dans la pratique… C'est dur.

Je ne peux ignorer mon cœur qui se serre quand il annule un rendez-vous. Je retiens de plus en plus difficilement mes larmes quand il s'éclipse. Égoïstement, je le voudrais pour moi pendant toute une soirée.

J'inspire profondément, stoppe immédiatement la tristesse qui me menaçait d'un torrent de larmes absurde et quitte la douche. Une serviette autour de mon buste, je redescends et constate que le voyant de mon smartphone clignote, Zola m'a répondu !

[Elle a passé la nuit chez Julian,
c'est si romantique !]

Un gloussement ridicule m'échappe.

J'ai gagné ! J'ai réussi !

Je chantonne dans mon esprit, je savais bien que je parviendrais à les pousser dans les bras l'un de l'autre.

Anna se tape son fantasme, je suis la plus forte !

Je renoue avec l'adolescente qui sommeille en moi, jubile littéralement de cette relation que j'idéalise complètement. Ah ! Si Anna m'avait écoutée au lycée, elle serait sortie avec un mec autrement mieux que l'autre abruti de Yann. Elle mérite ce qu'il y a de mieux, et les Cassel-Garian, malgré leur grain de folie, sont des partis très enviables. Être des dieux au lit semble génétique dans cette famille.

Maintenant que cette affaire d'importance semble être sur les bons rails, il est temps de me préoccuper de Gauthier. J'ai un peu trop délaissé mon pauvre associé. Aussitôt, je le convie à un déjeuner dans l'un de nos petits restaus préférés, un italien.

Cette journée est belle, belle et belle.

***

Un léger vent frais souffle, menace de soulever ma robe cache-cœur à chacun de mes pas. Louis Vuitton à l'épaule, je m'aventure dans les petites rues d'un quartier sans prétention où se cache la délicieuse table de Tony. Un antique scooter Vespa est stationné devant une minuscule vitrine encadrée de plantes suspendues.

Je pousse la vieille porte peinte et repeinte de nombreuses fois, fais tinter la clochette. Je suis immédiatement prise par le parfum d'une cuisine qui me rappelle mon enfance à Milan. Ma gouvernante faisait les lasagnes comme personne et c'était l'un des rares plats que je ne parvenais pas à bouder malgré les réflexions de Maman sur mon embonpoint.

Je m'installe à notre table préférée, elle est recouverte d'une nappe à carreaux rouges sur laquelle repose un petit récipient rempli de gressins à côté d'une bouteille d'huile pimentée. Je n'ai pas le temps de piquer dans les gressins que Gauthier passe la porte. Nous nous faisons une bise accompagnée d'une accolade traduisant notre manque respectif.

Même si je l'ai vu hier au Pandemonium, ça n'a rien à voir avec nos réunions de travail. Il s'installe, souriant.

— Alors, tu racontes quoi de beau ? lance-t-il, de bonne humeur.
— J'ai réussi à caser Anna avec Julian !

Étrangement, il ne partage pas mon enthousiasme.

Allons, Gauthier, sois réaliste, elle n'était pas faite pour toi.

Sa bouche se déforme en une grimace, mes yeux vont rapidement de droite à gauche jusqu'à ce que je trouve une façon de changer de sujet.

— Bientôt le Salon du livre.

Il hausse un sourcil par-dessus son menu, sceptique.

— Il me semblait que l'autre connasse d'Eva des Plaisirs nous avait joliment plantés et que tu ne voulais plus en entendre parler.

— Certes, mais il serait opportun d'y aller pour voir comment ça se passe. Histoire de gérer quand on fera le prochain. L'offre de ton père tient toujours ?

— Je vais m'arranger pour.

Il me fait un clin d'œil, le serveur nous interrompt pour prendre la commande. Nous optons pour la formule du midi avec des *pasta al forno* et un tiramisu en dessert. Je pense à Anna, à sa peur quand j'ai fini à l'hôpital. Je ne veux plus jamais lui faire vivre ça. Non, plus jamais.

— Je suis content de voir que tu ne te prives pas, commente Gauthier lorsque les assiettes arrivent.

Je fais un effort considérable, je ne veux pas les décevoir. Chasser ma mère et ses réflexions de mon esprit s'avère compliqué, mais je lutte. Je dois être beaucoup plus forte que ça.

— Il faudra faire un point sur les chiffres, notre diffuseur m'a envoyé un rapport, signale-t-il entre deux bouchées.

— C'est positif ?

L'inquiétude transparaît malgré moi dans ma voix.

— Plutôt oui. On va s'en sortir, ne t'inquiète pas.

J'approuve d'un signe de tête. Je crois si fort dans le potentiel de notre maison d'édition que je n'envisage pas une autre solution que la réussite. Je ne supporterais pas un échec, je le refuse complètement.

Difficilement, je finis mon assiette. Ce repas m'a permis d'échanger des banalités, d'oublier un peu Hayden et la contrariété qui commence à monter en moi dès que je songe à lui. Maintenant, il me tarde qu'Anna me raconte sa nuit chez Julian.

11

Anna

Le réveil, posé sur la table de chevet à côté de Julian, indique presque quatre heures et je ne dors toujours pas. Pourtant je suis bien là, dans ses bras. Je pensais m'endormir comme un bébé, mais ce n'est pas le cas. C'est même tout l'inverse. Tous les mots qu'il a prononcés ce soir se bousculent dans ma tête. Je ne fais que ressasser. Il y a quelques semaines et même quelques jours, j'aurais été intérieurement hystérique, folle de joie qu'un homme comme lui me regarde, me voit, me veuille. Mais maintenant, après tout ce qu'il s'est passé, tout ce qu'on s'est dit, ce qu'*il* a dit… Je ne suis pas folle au point de croire que c'était une déclaration d'amour, nous n'en sommes pas là. Mais je suis obligée d'admettre que sa confession était profondément touchante et honnête.

Il veut construire quelque chose avec moi…

Et tout le monde était au courant ! Pourquoi personne ne m'en a parlé ? Pourquoi n'ai-je rien vu ? Les relations humaines ne sont vraiment pas faites pour moi ! Je suis toujours à côté de la plaque. *Toujours*. Résultat, je me retrouve dans son lit, contre lui, à voir les heures défiler en me prenant la tête plutôt que de dormir et d'apprécier sa présence.

Qu'est-ce qu'il t'arrive ma pauvre Anna ?

Pourquoi tu te prends sans arrêt la tête comme ça ?

Le meilleur moyen de trouver des réponses, ou au moins de faire évoluer les choses c'est de poser les faits. Tout ce qui me "dérangeait" vis-à-vis de Julian n'est plus valable finalement. C'est un beau mec. Vraiment beau mec même. Il est adorable, un des plus gentils que j'ai rencontré jusqu'à présent. On s'amuse bien quand on est ensemble, on discute, c'est vrai c'est agréable de passer du temps avec lui. Jusqu'ici je n'ai jamais eu à m'en plaindre.

Mon sourire s'étire, me coupant dans ma réflexion. Je fais fausse route, je le sais. La véritable question n'est pas de savoir si Julian me plaît ou non. La véritable question est de savoir si je suis prête à m'aventurer dans une histoire, de m'investir pour que ça dure. Mais j'ignore si je suis capable de revivre ça si rapidement après Yann. Notre relation a été un terrible échec dont je suis tout aussi responsable que lui. Mais il ne s'agit plus de Yann, aujourd'hui. Et ça ne fait aucun doute !

"Comment voulais-tu que je profite de la situation ?"

Julian me respecte.

"Ce que je veux, c'est être ton mec, Anna !"

Et je ne veux pas décevoir Julian. Je ne veux pas lui donner de faux espoirs. Il a été très clair sur ce qu'il désire, je me dois de l'être tout autant.

"Je veux que tu sois sûre de toi. Que tu sois prête à me laisser une chance d'être le bon."

Une chance…

N'osant pas bouger, de peur de le réveiller, je lève les yeux pour mieux le regarder. Malgré l'obscurité de la chambre, je suis suffisamment près de lui pour distinguer les détails de son profil. Et je ne remarque que maintenant qu'il a détaché ses cheveux pour dormir. Ses paupières sont closes et sa respiration régulière, il semble apaisé. Moi qui jusqu'ici le préférais avec ses lunettes, je prends plaisir à le voir sans. Mon regard descend lentement, contournant son nez, ses lèvres qui m'ont l'air plus charnues que je ne l'aurais cru, vues de cet angle. En arrivant sur sa barbe, l'envie de la toucher devient plus forte. Délicatement, centimètre par centimètre, je décolle ma main de sa taille. Avec la pulpe de mes doigts, je caresse subtilement son menton. Et comme mon cœur se met à battre plus que nécessaire, je préfère m'arrêter là.

Dans l'espoir de ne pas le réveiller, je m'apprête à me retourner pour tenter de trouver le sommeil. Mais j'ai à peine fait un quart de tour sur moi-même qu'il saisit mon poignet encore en l'air et resserre sa prise autour de mes épaules. Il me ramène vers lui sans ménagement tandis qu'il s'installe sur le côté. Face à face, il guide mon poignet entre ma poitrine et la sienne.

Moi qui souhaitais lui tourner le dos pour ne pas me torturer, me voilà à quelques centimètres de son visage. Il n'a pas ouvert un œil. Il s'agit probablement d'un réflexe pendant son sommeil. Inconsciemment, il me sait ici et ne souhaite sûrement pas me voir fuir dans la nuit. Je reste ainsi un long moment, je ne peux pas vraiment dire combien de temps, le réveil est à présent hors de mon champ de vision.

À mon tour, je ferme mes yeux, mais cela ne fait qu'accentuer les pulsations de mon cœur. Je les ressens partout. Dans ma poitrine qui va exploser. Dans mes bras qui vibrent jusqu'au bout de mes doigts. C'est trop. Trop fort. Alors d'un seul coup, j'ouvre mes yeux. Et je le surprends qui me regarde. Du moins c'est ce que j'ai cru la première seconde. Mais très vite, je comprends qu'il ne me regarde pas vraiment, il me contemple. Et c'est ça qui fait toute la différence. L'expression de son visage, ses prunelles qui me transmettent tout ce qu'il me cache encore à l'intérieur. Dans son âme. Dans son cœur.

Mon corps tout entier s'imprègne de ce qu'il m'offre par un simple regard. C'est tellement puissant que mon sang se met à bouillonner dans mes veines, telle une réaction chimique. Timidement, mes lèvres rejoignent les siennes en les frôlant. Nos souffles chauds se mélangent, mais je n'ose pas aller plus loin. Il est hésitant. Moi aussi.

— Anna, susurre-t-il douloureusement en clignant des yeux.

Je crains qu'il ne se recule, ou pire qu'il me rejette encore une fois. Je réalise alors que je ne le supporterais pas. J'ai envie d'être ici, envie de ce baiser, envie de lui, dans ma vie. Je presse ma

bouche contre la sienne pour le retenir. Notre baiser reste platonique, mais n'en est pas moins intense. Pour la première fois de ma vie, je découvre que l'on peut communiquer à une autre personne nos sentiments les plus profonds sans avoir à parler. Ce constat me bouleverse. Profondément. Tant de temps perdu avant d'apprendre ce qu'est véritablement la pureté des émotions.

— Je ne veux pas que tu te… chuchote Julian.

— J'en ai envie ! je le coupe dans un murmure. Je ne peux pas te promettre que ça fonctionnera, mais je sais que j'ai envie d'essayer. J'ai envie de te laisser cette place dans ma vie.

Il ne réagit pas tout de suite. Il ne me répond pas non plus. J'ai peur d'avoir mal choisi mes mots. C'est sorti tellement spontanément que je n'ai pas pris le temps de les réfléchir comme j'aurais dû. Ma respiration s'accélère d'angoisse. Puis, je sens son corps rouler sur le mien. Ses lèvres m'embrasser avec passion. Sa main me caresser la joue avec tendresse. Je réponds à son baiser en prenant soin de le savourer. Le temps s'arrête, plus rien ne compte. Il n'y a que nous, nos mains qui découvrent ces corps que nous ne connaissons pas, mais que nous nous sommes promis de nous confier. Nos gestes, d'un naturel troublant, dévoilent notre nudité. Je le sens partout. Je le touche partout. Ses épaules larges, ses biceps dessinés, son dos délicieux. Mais ce n'est que lorsqu'il me pénètre que mes mains se posent sur ses fesses pour l'accompagner, tout comme mes hanches. Ma satisfaction est si violente que je me sépare de sa bouche, le laissant m'explorer et m'abandonnant totalement à lui, toute la nuit s'il le désire.

***

Un ricanement me réveille. Il fait déjà jour, la lumière traverse mes paupières. La nuit d'extase que nous venons de vivre me revient à l'esprit. Je suis chez Julian et tout ira bien à présent. J'en ai le pressentiment. En ouvrant les yeux, je m'aperçois que nous ne sommes pas seuls. Zola est plantée au bout du lit, elle tapote sur l'écran de son smartphone en gloussant. D'un geste vif, je remonte les couvertures sur mes seins, puis sur toute ma tête. Je suis rouge pivoine et il est inutile qu'elle le voie. Julian se réveille à son tour, je ne peux plus voir sa réaction, mais je l'entends.

— ZOLA ! Sors d'ici ! Dégage, bordel !

Sa contestation n'est pas agressive, je le soupçonne même d'en rire lui aussi. J'ai beau entendre la porte de la chambre se refermer, je n'ose plus sortir de ma cachette. D'habitude c'est le moment où je prends la fuite. Je feins la décontraction et je rentre rapidement chez moi. Fin de l'histoire.

— Tu te caches ? De moi ? s'amuse Julian.

Ma paume s'abat sur mes paupières, je ne sais pas du tout quoi faire, et encore moins quoi dire. Mais cet homme-là me connaît un peu déjà. Il glisse sous les draps pour me rejoindre. Doucement. Je devine qu'il sourit en me regardant.

Me contemplera-t-il encore aujourd'hui ?

— Regarde-moi, Anna, me supplie-t-il en m'embrassant la joue.

— J'ai peur, j'ose lui avouer.
— Peur de quoi ?

Il est surpris. Vraiment. Je décèle un peu d'angoisse dans sa voix, ce qui me pousse à être honnête.

— Que tu ne me vois plus avec les mêmes yeux que cette nuit, j'admets honteusement.

Je le sens se rapprocher un peu plus jusqu'à se coller entièrement contre moi.

— Je peux t'assurer que rien n'a changé au cours de la nuit. Au contraire. Tiens, en voilà la preuve !

Il me prend la main pour la guider jusqu'à sa verge tendue contre ma hanche.

— Et tu peux être certaine que ça n'a rien à voir avec la trique matinale, je te rappelle que ma première vision a été ma cousine, j'ai débandé direct !
— T'es con ! je lâche en éclatant de rire.

Tandis que je retire la main de sur mes yeux et peine à retenir le fou rire qu'il me provoque, il m'enlace, me caresse, tout en déposant de doux baisers sur la moindre parcelle de ma peau. Mon désir s'éveille au fur et à mesure que Julian prend soin de moi. Mais je n'ai pas le temps de le lui faire savoir, car la porte s'ouvre à nouveau.

— C’est prêt, vous venez manger ?

Je reconnais la voix de Virgile et je devine qu'il n'est pas seul, car d'autres voix s'élèvent derrière lui.

— On n'a pas fini, proteste Julian.
— Vous baiserez plus tard ! se moque le hipster.

Gentiment, j'arrête Julian dans ses baisers. Je tente un sourire des plus rassurants pour lui assurer que tout va bien. Mais je ne peux pas continuer sachant que nous ne sommes pas seuls ; et attendus. Je sors du lit, il fait de même. Nous nous rhabillons chacun de notre côté et je ne cache pas mon amusement en l'entendant ronchonner. Je jette un œil sur le réveil, il est bientôt midi. Tout juste le temps de rentrer me doucher avant d’aller travailler. Avant de sortir de la chambre, je m'approche de Julian afin de déposer un dernier baiser sur ses lèvres.

— Je vais rentrer.
— Faut pas qu'ils te fassent fuir. Ma famille est comme ça, tu verras, tu vas t'y faire.
— Ou je risque de vraiment me mettre à fumer.

Mais face à l'inquiétude dans son regard, je reprends.

— Je dois nourrir Choupi ! Et me changer avant d’aller à la clinique, je le rassure.

— Je t'appelle ! conclut-il.
— J'espère bien !

Son sourire plein d'espoir me convainc de partir sans culpabilité. Je descends rapidement les escaliers jusqu'à atteindre la rue. Aussitôt, je sors mon téléphone pour envoyer un message à Jonas. Je m'excuse de ne pas être rentrée cette nuit mais lui assure que tout va bien et lui demande le numéro de son stand pour passer le voir sur le salon demain. Sa réponse ne se fait pas attendre. Malheureusement, ce n'est pas du tout celle que j'attendais.

[Je ne veux pas que tu viennes !]

C'est un coup de poignard ! Il m'en veut d'avoir découché. Pour la première fois de notre vie, il m'en veut. C'est douloureux. Très douloureux. Je lance un coup d'œil en arrière vers l'immeuble de Julian, mais il est certainement trop pris par sa famille. Je ne peux pas y retourner pour me confier à lui.

Iris…

C'est ça, je dois tout raconter à Iris !

12

Iris

Je salue Gauthier qui traverse la rue. Ce déjeuner, qui aurait pu avoir des allures de brunch vu l'heure, m'a rassurée sur notre maison d'édition. Les chiffres sont dans le positif, c'est définitivement une bonne journée. Mon portable sonne, je reconnais le générique de Princesse Starla. Immédiatement, je décroche et tombe sur une Anna en panique et au bord des larmes.

— Anna, calme-toi.

J'ai un arrière-goût du jour de son arrivée à la gare où elle était si mal qu'elle n'a même pas su me dégoter un panneau avec le nom dessus. Je l'invite à inspirer profondément et expirer. Elle hoquette, renifle, balbutie des syllabes dissolues. Avec une patience dont je ne suis capable qu'avec elle, je me pose avec légèreté sur un banc et l'écoute.

— Jonas… Message… Pas venir.

Vas-y, je te crache des mots et tu me fais une phrase. Bien Anna, très bien.

— Anna, s'il te plaît, essaye encore.

Je l'entends prendre sa respiration, souffler longuement.

— Jonas, il ne veut pas que je vienne le voi-oi-oir au sa-a-alon. Il doit savoir que j'ai couché-é-é avec Juli-i-i-i-an.
— Comment voudrais-tu qu'il le sache ? Il sait seulement que tu as passé la nuit en sécurité, je la tranquillise immédiatement.

Jonas était avec moi, et il n'imagine pas une seconde que sa sœur puisse avoir une vie sexuelle alors s'il ne veut pas la voir, c'est qu'un autre truc merde. Je croise mes chevilles, l'écoute sangloter. Quand il s'agit de son frère, Anna perd le sens des réalités. Mais je le connais, et je sais qu'il ne repoussera jamais sa sœur *pour rien*. Disons-le clairement, sa nuit chez Julian n'existe pas pour lui, ça relève de l'impossible.

— Tu es sûre ? renifle-t-elle piteusement.
— Certaine ! Mais toi, tu dois me raconter ce que tu as fait cette nuit.

Un gloussement efface ses pleurs et me rassure.

— Je… Je crois qu'on peut dire que je suis officiellement avec Julian !

Je me laisse aller à un petit cri de victoire digne d'une adolescente. Anna et Julian, c'est tout simplement parfait ! Ils sont faits l'un pour l'autre, un couple terriblement sexy et glamour. Tous les gens vont les jalouser, les envier et tout ça grâce à moi. Et un peu grâce à Virgile, il faut bien le reconnaître.

— Alors, c'était comment ?

La voilà qui bafouille, je lève les yeux au ciel, me moque éperdument des quelques regards de travers que m'adressent les passants. S'ils ne sont pas contents, ils n'ont qu'à mettre des écouteurs ou changer de trottoir. Consciencieusement, je les poignarde de mes prunelles acérées jusqu'à ce qu'ils baissent la tête.

— Allez, Anna. Tu ne vas pas me faire croire que vous avez enfilé les perles ou fait un scrabble.

Je connais la famille, elle a dû passer une nuit au moins aussi inoubliable qu'avec Virgile.

— C'était… tellement parfait, tellement un rêve jusqu'à ce que… Jusqu'à ce que sa cousine nous surprenne au plumard.

Ce doit être Zola. *J'espère* que c'est Zola, dans la mesure où ses deux autres cousines n'ont même pas encore dix ans ! Bien sûr que c'est Zola !

— Tu t'y feras, au pire demande des conseils à Cassandre.
— Cassandre ? hésite-t-elle.
— La petite amie… Fiancée… Peut-être même épouse d'Ethan. Tu sais, celui qui ressemble à Virgile, mais en beaucoup moins gaulé. Tu as déjà dû le rencontrer, je suppose…

Iris, tu parles comme une Garian. Et tu te parles à toi-même, ça ne va plus.

— En tout cas, c'est merveilleux que tu sois avec Julian ! Il faudra que nous fêtions ça après… après mon rendez-vous.

Ou plutôt, après que j'ai pris du bon temps avec mon pilote.

— Tu m'abandonnes ? couine-t-elle, à nouveau désespérée.
— Pitié, tu sors avec Julian. Tu as une famille d'au moins vingt-cinq personnes derrière toi. Crois-moi, tu ne te sentiras plus jamais seule ou abandonnée.

Ça non, quand on entre chez les Cassel-Garian, on rejoint une troupe folklorique, mais Anna en a besoin. Il lui faut quelqu'un avec un quotidien extraordinaire pour la sortir définitivement de la sordide boucle dans laquelle elle était prisonnière à Gravillons-sur-Rivière. Je jette un coup d'œil à ma montre, me crispe imperceptiblement.

— Je dois te laisser. On se retrouve ce soir et tu pourras tout me raconter en *détail*.

Je ne lui laisse pas l'opportunité d'angoisser au bout du fil en raccrochant aussitôt. Elle doit avoir confiance en Julian et en moi. Malgré tout, je reste quelque peu contrariée par l'attitude de Jonas avec sa sœur. Ça ne lui ressemble absolument pas de la rejeter. Je finirai par tirer au clair cette histoire.

Mes pas me guident naturellement vers l'hôtel d'Hayden, son lieu de vie avant le prochain Grand Prix. J'y entre comme si je pénétrais dans mon propre appartement. Ce type de lieu appartient aux riches, aux gens comme moi qui n'ont pas à être humbles ou gênés de quoi que ce soit. Avec assurance, je traverse le hall, connais déjà l'étage de sa suite. Hayden aime son confort, bien loin de son enfance modeste en Australie.

J'effleure la sonnette, l'entends se précipiter pour m'ouvrir. J'ai un quart d'heure de retard, mais il ne lui viendrait pas à l'idée de me le reprocher. Sa large main se niche immédiatement au creux de mes reins, plaque mon corps au sien encore humide d'une douche qu'il vient de prendre. Pendant quelques secondes, j'admire l'eau qui perle et souligne le contour de ses pectoraux sublimement dessinés.

Nos lèvres se cherchent, mon index accroche sa serviette et tire dessus, mutin.

— Oups, je murmure quand elle tombe entre nous.
— Are you really sorry ? susurre-t-il contre ma bouche prête à fusionner avec lui.

Les yeux clos, je savoure le merveilleux brasier qu'il génère dans mon bas-ventre. Pour la première fois, il me parle dans sa langue natale et c'est un délice auquel je pourrais prendre goût.

— Si tu continues de me parler en anglais avec ton fabuleux accent, je vais te séquestrer et te faire un traitement digne de…
— La reine des enfers ? devine-t-il dans un français tout aussi délicieux.

Ma réputation de démon est donc devenue internationale.

— Exactement.

Ma voix n'est plus qu'un souffle, et je suis incandescente jusqu'au fond de l'âme, prête à lui faire connaître mille plaisirs. Je le pousse, le bouscule littéralement sur son lit. Son corps de dieu m'est offert, en attente de mes supplices. Mon cœur bat, l'amour que j'éprouve mêle une envolée de papillons au creux de mes entrailles au désir purement sexuel qui fait s'enflammer mon corps un peu plus à chaque pulsation.

Entre deux baisers, je me souviens d'une occasion rêvée pour avoir mon beau pilote à moi, ou presque, durant une soirée. J'espère que nous pourrons nous éclipser et faire des choses pas sages du tout.

— Hayden, demain nous faisons un dîner à l'appartement…
— Je viendrai, promet-il avec fièvre.

Je me coule sur lui, chatouille du bout de ma langue ses abdominaux plus durs que la pierre, remonte jusqu'à cette bouche que je veux plus que tout. Je l'embrasse, toute dévouée, avec une passion qui me pousse à mordiller la lèvre que je chéris, fais se rencontrer nos langues dans un ballet sensuel et m'enivre de ses mains qui pétrissent mes courbes avec une rudesse qui lui est propre.

Je reconnais là l'homme sauvage sur lequel je fantasme, celui de qui j'attends toutes les attentions. Mes doigts glissent sur ses poignets, les entraves pour me laisser savourer sa peau parfumée de mes lèvres gourmandes, le faire douloureusement languir jusqu'à prendre en bouche sa verge. Ma langue goutte son gland déjà suintant, le sel perle comme la promesse d'une extase déjà proche.

Je lui ai manqué, il me désire comme un fou et réchauffe mon cœur que l'on croit de pierre. Mon index suit la veine gonflée de son sexe avant de l'empoigner dans une pression qui lui arrache un long gémissement. Son corps tout entier s'arque, ses mains se crispent sur sa tête, et je savoure déjà ma domination.

Je pourrais le faire languir pendant des heures et des heures…

Une sonnerie de téléphone ? C'est une blague ?!

Interdite, je considère son mobile qui s'affole sur son chevet. Je m'attends à ce qu'il l'ignore royalement, se dévoue tout entier à nos retrouvailles. Mais il se contorsionne, me supplie de le libérer pour prendre son stupide appel.

— Désolé, c'est mon manager, s'excuse-t-il.

J'ouvre la bouche, choquée et l'entends lui promettre d'être là dans un quart d'heure.

Et nous ? Notre moment ? MOI ?!

Sciée, je relâche son sexe, le regarde déguerpir du lit pour trouver ses vêtements.

— Connard.

C'est sorti tout seul. Je bous de rage, claque avec le plus de violence possible la porte de la suite. Je suis folle ! Complètement dingue de ce qu'il vient de me faire.

Son manager ? SON FOUTU MANAGER !

C'était la fois de trop, la goutte d'eau qui manquait au vase pour déborder. Je fulmine, martèle le pavé de mes talons et serre les poings à me planter mes ongles soigneusement manucurés dans la peau. J'ai mal, mais je m'en fous. Rien n'est plus douloureux que de se faire rejeter pour une stupide entrevue.

Je tâche d'inspirer calmement, de m'apaiser. Un étrange souvenir me revient, lorsque j'ai planté Vincent pour aller chercher Anna. Cette fois, mon cœur se pince et se brise.

Vincent.

On croit avoir tourné la page, mais l'ectoplasme de cette relation hors du commun plane, me hante et se moque de l'abandon d'Hayden.

Le manager d'Hayden, la femme de Vincent. Décidément, j'ai toujours un ennemi.

Arrivée à mon immeuble, je surprends Miguel qui tient la main de notre brave concierge. Je m'arrête un instant, comme pour être sûre que j'ai bien vu. Mais quand je cligne des yeux, les mains ne sont plus unies.

Super, j'ai tellement la rage que je me monte des films.

Dans l'ascenseur, mon dos percute la paroi et mon cœur ne parvient plus vraiment à battre. Complètement en vrac, dépassé par cette maudite sensation d'abandon, j'en viens à me dire que j'aurais mieux fait de me mettre en couple avec Virgile.

Au moins, avec trente-six personnes hors normes à gérer, je n'aurais pas de quoi me sentir seule… Plus seule qu'en étant enfant.

Je bazarde mes escarpins dans l'entrée, regarde mon portable. Je vois la notification de l'appel entrant d'Anna resté dans mon journal, sens naturellement un sourire poindre. Puis, je sélectionne Jonas.

Au diable Hayden ! Je vais m'occuper de ma famille de cœur, ça vaudra mieux.

Bras croisés, je refoule toute ma colère, toute cette haine et ma peine pour ne penser qu'à eux.

— Iris ? Y a un souci ? s'alarme immédiatement Jonas.

Notre protecteur, ça fait tellement de bien.

— Non, non ne t'inquiète pas. C'est juste… En fait, ta sœur m'a dit que tu ne voulais pas qu'on vienne te voir et je trouve ça curieux.

Un silence s'installe, je l'interpelle avec douceur. Malgré tout, j'ai une pointe d'angoisse. Jonas n'est pas du genre à faire des cachotteries, surtout à nous deux.

— Iris… Yann est là aussi. Alors… Tu comprends que… J'ai pas des masses envie qu'Anna tombe dessus.

Entendre le prénom de ce monstre suffit à faire courir un ignoble frisson. Comment oublier qu'il a levé la main sur elle ? Qu'il l'a détruite à petit feu pendant des années ? Jamais je ne lui pardonnerai. Jamais !

— Iris, ça va ?

Je secoue la tête, au moins ce n'était pas contre Anna. Je me racle la gorge, tâche de retrouver de l'assurance.

— Oui. Bon… Tâche de ne pas te mettre le coude dans l'œil, vu ?
— Vu, confirme-t-il en raccrochant.

Je baisse la tête, le petit félin se frotte à ma jambe. D'ordinaire, je l'aurais envoyé valser d'un petit coup de pied, mais là j'ai besoin d'un peu de tendresse alors je le prends dans mes bras et le cajole.

— Ça restera entre toi et moi, je murmure quand ses yeux croisent les miens.

13

Anna

Après mon départ de chez Julian, je suis passée à la maison prendre une bonne douche et me changer. Un triste sourire m'échappe lorsque je constate quelques croquettes dans la gamelle du chaton. Iris lui a donné à manger. Il a su conquérir son cœur tendre, finalement. L'heure tourne, alors sans perdre de temps j'attrape mon téléphone, mon sac à main et file attendre l'ascenseur. Je regarde l'heure sur mon mobile, mon timing est bon, je suis même un peu en avance comme je l'aime. C'est ma hantise d'arriver en retard ne serait-ce que d'une minute au travail. Une petite enveloppe fixe est affichée sur l'écran. Mon cœur se met à battre la chamade et je presse l'écran pour découvrir le message.

[Ne t'inquiète pas pour Jonas,
il est simplement stressé.
Strictement rien à voir avec toi.]

C'est Iris, elle a dû réussir à le faire parler. Et à bien y réfléchir, je comprends. Il est comme ça mon frère, à ne jamais dire ou faire transparaître ce qu'il ressent. C'est vrai que notre famille n'a jamais participé à ce genre de gros événements. Ce n'est pas le truc de Papa. Et ces dernières années, sachant qu'il va prendre la suite lors du départ en retraite de notre père, Jonas s'investit de plus en plus. C'était son initiative de participer à ce salon. J'aurais dû m'en inquiéter plus, j'ai trop minimisé cet enjeu pour lui.

L'ascenseur ouvre ses portes et c'est avec plaisir que je découvre Timmy à l'intérieur. Je l'interroge sur l'école, un sujet qu'il expédie rapidement, préférant se pencher sur les derniers potins concernant les résidents. Avant de sortir de l'immeuble, je lance un dernier geste de la main au garçon et au concierge en leur souhaitant une bonne journée.

Sur le chemin de la clinique, je prends le temps de répondre au message d'Iris. Tout juste envoyé, un autre arrive sur mon téléphone. C'est Julian qui me fait part de la déception de la famille que je ne me sois pas jointe à table avec eux. J'hésite un long moment avant de l'inviter à notre dîner de ce soir. Nous avions convenu avec Iris de convier Hayden afin de le présenter à Jonas. Je ne suis pas certaine que me montrer avec Julian devant mon frère soit une excellente idée, mais je suis prise entre deux feux. Il me suffira de demander à Julian de ne pas être démonstratif, il comprendra bien, j'en suis persuadée.

En entrant dans la clinique, je vois Odile à l'accueil. Stupéfaite, je vérifie l'heure sur la grande horloge. Je n'ai que dix minutes d'avance, elle est censée être déjà partie. Nous nous saluons et son manque de dynamisme habituel m'inquiète. J'espère que nous n'avons pas un animal en mauvaise posture.

— Que se passe-t-il ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette !

Elle me montre discrètement du pouce la direction du bureau du Docteur Choi avant de me prendre par le bras pour sortir.

— Viens ! lâche-t-elle enfin, une fois à l'extérieur.

Je la suis dans la ruelle à l'angle de la clinique. Elle vérifie à gauche puis à droite que nous sommes bien seules, puis se lance.

— L'ex-fiancée de Kyu est venue à la fermeture ce midi. Par précaution, j'ai préféré attendre, on ne sait jamais. Elle est partie quelques instants avant que tu n'arrives. Mais le petit n'est pas ressorti de son bureau. Je m'inquiète un petit peu, d'autant plus qu'elle avait l'air furieuse, chuchote Odile.
— Oh !

Difficile de savoir quoi dire ou faire dans ce genre de cas, je me contente donc d'une onomatopée comme seule réponse et ma collègue s'en contente amplement.

— Je ne te le fais pas dire ! Tu veilleras sur lui cet après-midi, je compte sur toi, Anna !
— Heu, oui, d'accord. J'ouvrirai l'œil, je lui certifie alors qu'elle commence déjà à retourner à l'intérieur.

Le reste de l'après-midi, je tiens ma promesse. Plus je prête attention à mon patron, plus je trouve flagrant à quel point il se comporte comme mon père et mon frère. Encore un homme qui n'est pas démonstratif de ses émotions ou sentiments. Je ne le connais pas suffisamment pour lire en lui. Malgré tout je suis satisfaite d'avoir tenu parole et de rassurer Odile lorsque l'occasion se présentera.

En rentrant à la maison, je tombe sur Iris et Gauthier qui discutent boulot et les salue rapidement avant de me diriger vers la cuisine pour ne pas les importuner. En refermant la porte du four, une demi-heure plus tard, je découvre un Gauthier derrière moi. Seul.

— Iris s'est volatilisée ? je plaisante.
— Elle se prépare pour aller transpirer avec Mike à la salle de sport.
— Oui, confirme mon amie en nous rejoignant. J'ai besoin de me défouler !
— Ne traîne pas trop, je l'avertis en la voyant prendre la direction de la porte.

Je ne souhaite pas qu'elle arrive en retard pour le dîner, sinon ma cuisson ne sera pas adaptée. Elle sait que ça me contrarierait. Mon regard revient sur mon plan de travail, je constate le chantier et la montagne de vaisselle qui m'attend. Un soupir m'échappe face à la charge de travail.

— Tu veux un coup de main ? me propose mon ami.
— Hors de question !

Je prends le temps de l'examiner et il semble en petite forme. Ce n'est pas le Gauthier joyeux

auquel j'ai toujours eu affaire. Peut-être devrais-je essayer de l'aider.

— Mais si ça ne te dérange pas de me tenir compagnie, je peux te proposer de t'asseoir et de te servir un verre, je reprends.
— Volontiers !

Ma proposition lui fait sincèrement plaisir, c'est une bonne chose. Notre conversation reprend. Lui, son verre de blanc posé sur la table. Moi, les mains plongées dans l'évier. Nous parlons de choses banales, le travail, le pourquoi je n'utilise pas le lave-vaisselle après avoir cuisiné. Nous rions, un peu. Et je me décide enfin à tenter quelque chose pour mieux le comprendre.

— Gauthier ! je l'interpelle.
— Hum ?
— Je ne sais pas trop comment t'en parler, mais…
— Tu es en couple avec Julian ! Je sais. Iris me l'a dit, me coupe-t-il.

Je me fige, surprise. À aucun moment, je n'avais pensé aborder ce sujet-là avec lui. Et je réalise que peut-être c'est ça le problème. Que je l'ai déçu. Qu'il attendait que je me remette de ma rupture avec Yann pour tenter quelque chose avec moi. Moi, celle qui lui avait assuré que je n'avais besoin de rien d'autre qu'un ami.

— C'est… ça qui te tracasse ? j'ose lui demander.
— Quoi ?
— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, je voulais en discuter avec toi et s'il est possible que ça soit à cause de Julian, je…

Je ne termine pas ma phrase car je ne sais pas comment la conclure. Mes mots restent en suspens.

— Non, pas du tout. Ça n'a rien à voir. J'admets que mon ego en a pris un coup, rit-il tristement. Mais depuis notre premier dîner, j'ai compris que je n'étais pas fait pour toi.
— Tu souhaites en parler ? je tente, soulagée.
— Ma mère ne va pas très bien en ce moment. Ses problèmes de couple avec mon père s'accentuent. Je ne comprends pas pourquoi ils s'acharnent à rester ensemble, c'est une véritable torture pour eux comme pour moi, me confie-t-il.
— Tu devrais rester en dehors de ça, te préserver, je lui conseille en me rinçant les mains.
— Le souci avec ma mère c'est qu'elle se raccroche à moi dans ces cas-là. Il est difficile de rester en dehors et je ne peux pas la laisser, elle est pénible, mais c'est mère !
— Oui, je comprends parfaitement.

Un silence s'installe. Un silence nostalgique. Je prends le temps de m'essuyer les mains sur le torchon. Puis, contourne Gauthier pour aller mettre la table. En passant derrière lui, je pose ma paume sur son épaule en signe de soutien et lui propose de rester dîner. Il hésite un peu, mais je lui impose avec un air faussement autoritaire. Il ne doit pas rester seul ce soir, il doit retrouver sa joie de vivre et un repas entre amis est le meilleur remède.

Plus tard, Iris et Jonas sont rentrés et Hayden est arrivé. Lui et Iris sont restés un long moment dans l'entrée, certainement à se tripoter ou d'autres choses que je ne veux même pas imaginer. Ils finissent par nous rejoindre pour prendre l'apéritif. Les heures tournent, je consulte la pendule à de multiples reprises. Gauthier et Jonas me charrient parce qu'on traîne à l'apéro et que ma cuisson va être fichue. Mais dans mes échanges de regards avec Iris, je sais qu'elle devine que c'est le retard de Julian qui m'angoisse.

Je finis par me lever et les inviter à se mettre à table tandis que je retourne en cuisine. Quelques minutes plus tard, Iris me rejoint.

— Ne t'inquiète pas pour lui. Cette famille n'est jamais à l'heure.
— Tu crois ? Il lui est peut-être arrivé quelque chose. Il n'a pas prévenu et je n'ose pas lui envoyer un message.
— Ils ne préviennent jamais. Ils sont comme ça, tu devras t'y faire.

M'y faire…

Nous retournons rejoindre nos amis attablés. Iris a retiré le couvert en trop. Je me glisse à la place vide entre mon frère et Gauthier et me laisse embarquer par la bonne humeur ambiante. À peine je finis de servir le plat que la sonnette retentit. Iris se précipite pour ouvrir à un Julian qui s'excuse à l'assemblée pour son retard. Je ne cache pas mon plaisir de le savoir enfin là, ni de sa façon de me regarder, tellement désolé. Iris revient avec assiette, verre et couverts et l'installe en bout de table.

— Tu nous excuseras, on ne t'attendait plus ! Gauthier a pris ta place, le provoque-t-elle en commençant à lui servir une portion de légumes.
— Pas de problème. Il habite pratiquement ici après tout, ironise-t-il.
— C'est ta chambre que j'ai squattée ? s'inquiète Jonas en se penchant entre Julian et moi pour mieux s'adresser à Gauthier.
— Non, en général, je dors avec Anna !

Iris glousse et moi aussi. Notre ami retrouve son sens de l'humour, comme le soir de l'anniversaire de son père lorsqu'il m'a présentée comme sa petite amie. Et en entendant mon frère s'étouffer avec un morceau de viande, je me souviens également de ma réaction ce jour-là, alors que je n'étais pas habituée à l'humour de Gauthier. Je tapote le dos de Jonas, lui verse un verre d'eau que je le force à boire d'un trait. Quand mon frère reprend des couleurs, je distingue les éclats de rire de ma meilleure amie, son pilote et du crétin qui s'amuse de sa blague. Mais pas celui de Julian. Je lève les yeux vers lui, quelque peu angoissée par sa réaction. Il me sourit instantanément. Tout va bien. Il n'a pas dû le prendre mal, il connaît bien Gauthier lui aussi. Je me suis affolée pour rien !

En finissant le dessert, nous échangeons sur un sujet beaucoup moins sensible : la raison de la venue de Jonas. Les hommes font l'effort de vraiment s'intéresser au boulot de mon frère, même Hayden. Ils sont tous adorables, Iris et moi apprécions vraiment le geste.

— Mais l'autre là, il ne devrait pas y être aussi ? Il bosse dans le même domaine, il me semble

non ? bombarde Gauthier.

— Qui ? questionne Julian.

— L'ex-fiancé d'Anna ! D'ailleurs Jonas, je dois t'avouer que quand ta sœur a débarqué ici, et qu'elle était encore avec cet abruti, je l'ai draguée sans relâche !

Mon coude part tout seul s'éclater violemment dans les côtes de mon ami. Un blanc s'installe. Long. Pesant. Interminable.

— Je peux emprunter ton bureau ? J'ai un coup de fil à passer.

Hayden nous sauve de ce malaise dont je ne voyais pas d'issue. Il se passe quelque chose car il a le nez sur son téléphone depuis un petit quart d'heure.

— Je t'en prie, accepte Iris avec un sourire si forcé que j'ai bien peur que ses lèvres ne se déchirent.

14

Iris

L'ambiance devient plus légère quand chacun comprend que Gauthier a un humour particulièrement pourri. Hayden en profite pour me demander d'aller dans mon bureau. Je considère d'un œil mauvais son téléphone, lui seul aura sans doute capté mon regard. Il me fait une petite moue d'excuse et s'éclipse.

Je m'efforce de faire bonne figure, mais à mesure que les minutes défilent, je sens le poids de la rancœur écraser mes épaules. Mon sourire de façade s'affaisse, ma mine se décompose et, lorsqu'Anna dépose le dessert devant moi, je craque et me relève.

— Excusez-moi, je dois me repoudrer, je minaude avec amertume.

J'abandonne la tablée où les murmures vont bon train. Personne n'est dupe, tout le monde sait que je vais remonter les bretelles d'Hayden. Personne ne s'est jamais permis d'abandonner ma table, jamais ! Je ne peux pas laisser passer ça, c'est hors de questions !

Je monte rapidement les marches. Hayden parle rapidement en anglais, la porte de mon bureau est restée entrouverte. Du bout du pied, je la pousse et la claque soigneusement derrière moi. Je me plante devant lui, bras croisés. La colère monte, me fait littéralement fulminer.

Je tape du pied, il me fait signe de déguerpir, mais je ne bougerai pas. Jamais. Je suis chez moi, sur mon territoire, alors il n'est pas né celui qui m'en chassera ! Je ravale difficilement ma rage qui me donne la nausée. Mes yeux le foudroient, il raccroche dans un long soupir.

— Tu nous lâches pour ton précieux manager, je constate durement.

Il s'immobilise devant moi, le torse bombé. Je suis prête à aller à l'affrontement. Je n'ai pas peur.

— J'ai une carrière à mener, Iris. Je pensais que toi mieux que personne pouvait comprendre !

C'est un coup de poing, un coup de poignard même. Pendant un instant, je me revois à Milan, abandonnée à un anniversaire et avec mon père au téléphone qui m'explique qu'il y avait une vente très importante. Forcément, il y a toujours plus important que moi. Je dois passer en dernière, c'est systématique.

— Tu comprends ma chérie, Papa a une carrière.

À l'époque, j'avais jeté le téléphone au sol avant de m'enfermer dans ma chambre. Mais, aujourd'hui, je suis grande. Aujourd'hui, je dois avoir la force de contrer *ça*. J'inspire, puise mon

énergie jusqu'au plus profond de mon âme, là où se cache l'Iris abandonnée.

— J'ai une carrière moi aussi. J'ai une maison d'édition à porter à bout de bras, des auteurs qui croient en moi et me font confiance pour gagner en notoriété. Pourtant, je trouve du temps pour toi, pour *t'aimer*. Et toi ? Est-ce que tu m'aimes seulement ?

Ma voix est tranchante, je me rapproche jusqu'à le frôler, presque le heurter. Je veux le percuter, lui faire mal comme j'ai pu souffrir de le voir partir. Ses lèvres bougent, aucun son n'en sort. Pourquoi est-ce si dur ? Pourquoi ce n'est pas une évidence ?

— Alors, est-ce que tu m'aimes ? Réponds !

Cette question, je l'ai déjà posée à mon père. Je n'ai même pas cherché à le demander à ma mère, c'était inutile, je savais déjà que je n'étais pas ce qu'elle désirait. Je me suis trop mise en danger pour avoir le droit à son amour. Je serre les poings fortement, plante mes ongles dans ma paume. Mes pupilles s'accrochent aux siennes, ses mains viennent sur mes épaules.

— Bien sûr que je t'aime, Iris. Comment tu peux te poser la question ?

Mes yeux s'embuent, ma bouche se tord en une grimace de rage. Nous ne devons pas avoir la même définition de l'amour.

— Comment tu peux me lâcher pour ton manager ? Ne pas avoir cinq minutes à me consacrer ?

Prends-toi ça dans la figure !

Il fixe un instant le plafond, comme pour m'échapper, comme pour me laisser une nouvelle fois. La déception me dévaste, la trahison me met à terre. S'il ne me retenait pas, je serais au sol à fondre en larmes.

— Comment je pourrais te montrer que tu es ce que j'ai de plus important au monde ? Tu es mon oxygène, mon adrénaline, mon cœur qui bat, Iris… Putain, j'ai jamais aimé comme ça, je n'ai jamais été passionné à ce point !

Je baisse la tête, appuie mon front contre lui, je veux y croire, même si la petite fille au fond de moi doute, et ne cessera sûrement jamais d'être méfiante. Alors, j'oublie ma rancœur et l'étreins.

***

Je m'étire sous les draps, c'est la première fois en deux semaines qu'Hayden a trouvé du temps à me consacrer. J'ai pris ce temps, l'ai savouré autant que je le pouvais, comme si c'était la dernière fois. Je l'embrasse à en perdre haleine, savoure la chaleur qu'il dégage.

Hayden effleure mon épiderme quand je me lève, saisit ma main pour me ramener vers lui. Il pose ses doigts sur mes cuisses, me rapproche jusqu'à ce que sa barbe picote mon intimité. J'ébouriffe ses

cheveux, il me lance un regard coquin.

— Tu ne vas pas partir sans un australian kiss, souffle-t-il en posant ses lèvres sur mon sexe encore brûlant de notre coït.

Je me cambre, écarte les cuisses, il embrasse, cajole ce qu'il a brutalisé à grands coups de reins. J'esquisse un sourire, me délecte de ce délicieux cunnilingus. Sa langue vient agacer mon clitoris, avant qu'il ne le suce tout en douceur pour m'arracher de longs gémissements.

Il parvient à me renverser sur le lit, s'applique à me faire longuement jouir avec sa bouche affamée de moi. Je me cambre, l'invite à aller, plus loin, à me prendre. Je veux le sentir à nouveau en moi, ne faire plus qu'un, être dans notre bulle. Je veux éloigner les nuages sombres, ne pas voir cette fissure au fond de mon cœur.

Mes doigts agrippent le drap, tout mon corps est en tension alors qu'une vague me dévaste en un orgasme fou. Je le sens embrasser l'intérieur de ma cuisse, mon ventre encore tordu par les sensations, ma gorge brûlante avant de goûter à mes lèvres. Je réponds à son baiser, roule avec lui dans les draps pour le dominer. Il rit, empoigne mon sein.

Alors que ses doigts pincent mes tétons déjà pointés, je m'empale sur son membre qui a retrouvé sa vigueur. Un cri s'arrache de mes cordes vocales, dans cette position il prend une tout autre envergure. Je griffe son torse, accélère mes va-et-vient dans un désir de l'épuiser. Mais il tient le rythme, y va même de coups de butoir bien plus forts. C'est à peine si je peux supporter cette pénétration, mes yeux se ferment, mais rien ne m'apparaît. Pas d'espoir. Pas de souvenir. Juste du sexe. Et rien que du sexe.

Nos corps s'unissent, son orgasme fait trembler tout son corps, ma jouissance est bien plus modérée. Je m'allonge à ses côtés, caresse son visage pour en découvrir encore et encore les traits. Il sourit, je retrouve cet Hayden de Monaco, celui qui ne voyait plus que moi.

15

Anna

Un mois plus tard

Comme chaque soir, avant de partir de la clinique, je vérifie que la porte d'entrée est bien verrouillée. En revenant sur mes pas, je balaye derrière moi afin de laisser un sol vraiment propre pour Odile lorsqu'elle arrive le matin. Elle ne m'a jamais demandé de le faire, mais je sais que cela lui rend bien service. Les matinées sont parfois difficiles pour elle et le Docteur Choi. Ils doivent jongler entre les interventions chirurgicales programmées, les éventuelles urgences imprévues et les patients à poils que nous avons laissés ici durant la nuit.

Je range mon balai puis attrape mon manteau. Après l'avoir enfilé, je sors mon téléphone de mon sac à main et le glisse dans ma poche non sans avoir vérifié que je n'avais pas de messages ou d'appels manqués. Mes doigts appuient sur l'interrupteur, la lumière de l'accueil s'éteint. Je fais de même avec la salle d'attente, m'enfonçant lentement vers le fond du couloir.

À quelques pas du bureau de mon patron, je prends une grande inspiration. Ces dernières semaines, suite aux recommandations d'Odile, j'ai appris à observer cet homme assez étrange. J'ai cru qu'il était comme mon père ou mon frère, un de ceux qui ne parlent pas, qui ne dévoilent rien. Mais au fur et à mesure, j'ai compris que ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. C'est une personne totalement indéchiffrable. Au-delà des mots qu'on n'entend pas, je suis capable de lire sur le visage des hommes de ma famille, de m'apercevoir s'ils sont contrariés, tristes ou amusés. Mais avec le Docteur Choi, c'est impossible. Il ne laisse rien transparaître. Rien. Jamais. Et je dois bien avouer que cet état de fait me met assez mal à l'aise. C'est difficile de travailler avec quelqu'un plusieurs heures par jour sans n'avoir aucune idée de son humeur, son état d'esprit, ses réactions d'autant plus lorsqu'il s'agit de votre employeur. Finalement, tout ce que je sais, c'est qu'il est poli et professionnel. Heureusement qu'il y a le contact clientèle et nos adorables patients à quatre pattes. Eux ne savent pas cacher ce qu'ils ressentent.

J'avance jusqu'à la porte et y cogne mon index trois fois. Lorsque le Docteur Choi m'invite à entrer, je passe juste ma tête tandis qu'il relève la sienne dans ma direction.

— J'ai fini. J'ai vérifié la porte de devant, tout est en ordre, je l'informe.

— Parfait ! Merci, Anna ! Bonne soirée.

— Dites… Vous pensez que le lapin de la petite va s'en tirer ? j'ose demander, trop inquiète du sort de cette pauvre bête.

— Pour l'instant, je ne sais pas, admet-il en posant son stylo. Il est sous perfusion, je la changerai avant de partir, on ne peut rien faire d'autre. Demain matin, nous procéderons à une prise de sang, c'est à ce moment-là que nous en saurons plus.

— D'accord. Merci. Je… j'y vais. À demain.

Il me répond par une sorte de grognement approbateur alors que je m'empresse de filer par la porte de derrière. Je longe le bâtiment jusqu'au bout de la ruelle pour tourner à l'angle et me retrouver devant l'entrée de la clinique. Personne. Il n'y a personne. J'inspecte les voitures garées le long du trottoir, recherche les éventuels passants, mais toujours rien. Fatiguée de ma journée, je m'adosse au mur de la clinique et sors mon mobile de ma poche pour relire le message que Julian m'a envoyé ce midi.

[Ce soir, je passe te chercher.
Ne pars pas sans moi.
J'ai hâte de te retrouver.]

Mes lèvres s'étirent naturellement en relisant ses mots. Moi aussi, j'ai hâte de le retrouver. Ce soir, nous avons prévu de passer la nuit chez moi. Depuis un mois que nous sommes un couple, nous commençons à trouver notre rythme. Nous passons en moyenne quatre nuits ensemble, deux chez lui, deux chez moi. Et comme Julian passe également du temps à la maison pour bosser avec Iris et Gauthier, au final, nous passons plus de temps là-bas que chez lui. Ceci est loin de me déplaire parce que, lorsque nous sommes chez lui, nous n'avons que peu de moments en tête à tête et l'intimité me manque tout autant que la tranquillité.

Cependant, j'accepte qu'il fasse partie d'une famille soudée, tout comme lui accepte lorsque je calme ses ardeurs en public. Nous faisons des efforts chacun de notre côté, comme nous nous l'étions promis. Mais je dois bien admettre que ses éternels retards m'agacent parfois. Comme ce soir, quand la nuit est déjà tombée et qu'il fait froid.

Je ferme mon manteau tout en gardant un œil sur la rue, les voitures passent rapidement, aucune ne ralentit ou ne s'arrête, tout comme aucun passant parcourant l'avenue plus bas ne s'aventure jusqu'ici. L'heure sur mon téléphone m'indique que je patiente déjà depuis une vingtaine de minutes. Je sais qu'il viendra, je regrette juste qu'il ne me prévienne pas de son retard.

Au bout de trois quarts d'heure, je me décide enfin à lui envoyer un message dans lequel je lui assure que je l'attends toujours, que j'espère qu'il ne va pas tarder parce qu'il risque de me retrouver congelée sur le bord de la route. Mon ton est humoristique, je ne suis pas fâchée contre lui. Triste, certainement. Un peu déçue, peut-être. Mais pas fâchée.

Maintenant cela fait bientôt une heure trente que j'attends, plantée là, comme une imbécile. Je tente de l'appeler, mais il ne répond pas. Lasse, je ne laisse même pas de message sur son répondeur. Aussitôt, je sélectionne le numéro d'Iris et ne la laisse pas en placer une lorsqu'elle décroche.

— Iris ! Tu… tu ne saurais pas où est Julian ? je couine.
— Je pensais que vous étiez ensemble !
— J'ai peur qu'il lui soit arrivé quelque chose ! Il devait venir me chercher, mais il n'est toujours pas là !
— Ne me dis pas que t'es encore là-bas à l'attendre ? s'agace-t-elle.

— Il va arriver, je souffle timidement.

— Anna, écoute-moi bien ! Tu rentres immédiatement sinon c'est moi qui viens te chercher ! s'énerve mon amie.

— OK ! Et si jamais tu as des nouvelles, tu m'envoies un message, d'accord ?

— Oh je t'assure que tu vas en avoir des nouvelles, tranche-t-elle sèchement avant de raccrocher.

Je range à nouveau mon téléphone dans ma poche en regrettant amèrement d'avoir téléphoné à Iris. Elle va retourner la ville entière s'il le faut pour mettre la main sur Julian et il risque de passer un sale quart d'heure par ma faute. Une voix au loin me donne le courage de sortir le nez du col de mon manteau. J'imagine déjà Julian m'interpeller, le bras levé en me faisant de grands signes. Il va me rejoindre en courant, m'embrasser fougueusement comme il le fait à chacune de nos retrouvailles et sa chaleur me réchauffera le cœur et le corps tout entier. Le sourire déjà aux lèvres, je le cherche du regard, mais ce n'est pas lui. Juste deux inconnus de l'autre côté du trottoir qui remontent la rue.

Je ne cache pas ma déception et me renfrogne, mains dans les poches. Je vais devoir rentrer seule. Ma culpabilité me fait hésiter. Je hais ce sentiment, je me hais de le ressentir. Ma conscience sait que je suis stupide d'avoir déjà attendu si longtemps, qu'aucune autre femme ne tolérerait ça, qu'Iris a raison. Mais quelque part, au fond de moi, j'aimerais qu'il arrive. Maintenant.

— Excusez-moi, Mademoiselle, vous auriez l'heure s'il vous plaît ?

Surprise, je découvre face à moi les deux inconnus que j'avais aperçus en bas de la rue une minute plus tôt. Hésitante, je sors mon mobile de ma poche et leur montre l'écran qui indique l'heure. Mon côté trouillarde m'empêche d'ouvrir la bouche jusqu'à ce que l'un des deux me donne un coup dans le bras. Je vois mon téléphone voler avant de s'écraser sur le sol deux mètres plus loin.

— T'as perdu ta langue ? se moque l'un d'eux.

— Mais ça va pas, non ? je crie en me précipitant sur mon appareil certainement fichu.

Je me relève en fourrant les morceaux de mon téléphone dans mes poches, prête à faire exploser ma rage contre ces deux abrutis. Mais tout va si vite que je n'en ai pas le temps. Ils me parlent, mais je ne comprends rien. Mes oreilles bourdonnent, refusant de me laisser entendre leurs mots. Ils me poussent, me faisant perdre l'équilibre. Je sais que je vais tomber, finir sur le sol, comme mon téléphone, en morceaux. Mais l'un d'eux me rattrape par le bras, avant de m'enserrer les poignets si fort que j'y sens chaque battement de mon cœur. Puis c'est tout mon corps qui tremble quand ils me maintiennent contre le mur glacé de la ruelle sombre. Ma gorge déchirée me confirme que les hurlements que j'entends au loin sortent bien de ma bouche. Une main claque mon visage puis fait pression sur mon cou. Ils m'étranglent, ils vont me tuer. Et je vais crever là, dans une ruelle déserte et sale, juste parce que je suis la dernière des imbéciles.

Je sens mon corps flancher, la main me relâche, instinctivement je m'apprête à prendre une énorme bouffée d'air. Mais on me coupe dans mon aspiration, la pression se fait cette fois sous mon menton. Ma tête maintenue en arrière cogne contre le mur en brique, ma bouche comprimée entre un pouce et un index ne peut plus hurler. Terrifiée, obligée de subir leurs gestes, je ne sais que pleurer. Une main

sous mes vêtements, écrasant mon sein droit. Une autre s'enfonçant sous la ceinture de mon pantalon tandis qu'une dernière le déboutonne. Je ferme les yeux, ne veux plus voir. Un claquement résonne en moi, m'offrant également le silence. Je m'écroule, le sol est si froid, mais ce n'est pas grave, je ne ressens rien d'autre. Et le Docteur Choi m'apparaît, il me soulève, m'oblige à me relever. Peu à peu, je prends conscience que le claquement devait être la porte de derrière.

Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé quand je cesse enfin de sangloter. Assise sur un canapé, mon patron sur une chaise en face de moi, me tend une boîte de mouchoirs en papier. Celle sur la table basse semble vide, j'imagine que c'est moi qui l'ai finie en voyant le tas de mouchoirs usagés dans une petite corbeille à papier à mes pieds. Quand je m'aperçois que mon pantalon est toujours ouvert, je me dresse précipitamment pour le reboutonner, honteuse. La manœuvre me prend quelques minutes tant je tremble encore. Le Docteur Choi a la délicatesse de se retirer dans l'espace cuisine, me tournant le dos avant de revenir avec un verre d'eau fraîche. Je me force à boire quelques gorgées pour soulager mon œsophage brûlant.

— Où sommes-nous ? je murmure.
— Chez moi ! Enfin, c'est temporaire, se justifie-t-il.

Je ne comprends pas. Nous étions à la clinique et maintenant ici. Mais je n'ai pas le courage de lui demander plus d'explications.

— Ce studio est situé au-dessus de la clinique. Il me dépanne entre deux déménagements, se reprend-il plus doucement.

Je hoche la tête pour seule réponse. Je repense à la raison pour laquelle il m'a embauchée. Sa fiancée qui l'a quitté. Tout s'explique.

— Docteur Ch…
— Appelez-moi Kyu !
— Je suis désolée.
— Anna, je sais que vous êtes en état de choc, mais il faut prévenir la police. Allons-y, je vous accompagne aux urgences avant toute chose. Venez !

Je l'ai laissé me prendre le bras pour me guider. Je l'ai laissé m'installer dans sa voiture, me conduire aux urgences, gérer la plainte et me raccompagner chez moi. En ouvrant la porte de l'appartement, nous sommes tombés nez à nez avec une Iris aux prunelles meurtrières et un Julian fixant le bras du Docteur Choi, enfin de Kyu, passé autour de mes épaules pour mieux me soutenir.

— Je vous laisse ! crache mon petit ami en franchissant la porte.

Mes jambes fléchissent une fois de plus, mais Kyu est là pour me rattraper. Mon regard croise celui de ma meilleure amie et je sais qu'elle a compris l'importance de ce qu'il vient de se produire.

16

Iris

Voilà déjà deux heures qu'Anna m'a appelée et que je ne tombe plus que sur sa messagerie. Je fulmine à tel point que le chaton déguerpit sous le canapé alors que je fais les cent pas dans le salon. Immédiatement, j'appelle Julian qui a le mauvais goût de me laisser tomber sur son répondeur.

— Écoute-moi bien, tu as posé un lapin à Anna et j'espère pour toi que c'est parce que tu es mort dans un recoin de la ville car sinon c'est moi qui vais te tuer !

Je raccroche, furieuse, et cherche mes clés. Bien sûr, elles se planquent toujours quand j'en ai le plus besoin. Je vide le contenu de mon sac à main sur le meuble de l'entrée, tout un tas de produits maquillage en dégringole avec mon compagnon hors de prix.

— Merde, merde et MERDE !

Le petit félin trouve ça très drôle de venir chasser mon rouge à lèvres qui roule sur le sol. Je l'attrape avant qu'il ne lui fasse sa fête et remets l'objet dans mon sac. Me voilà en train de fouiller le vide-poches, puis de monter à l'étage.

— Où j'ai mis ces maudites clés ?! j'enrage.

Mon mobile sonne, je saute littéralement dessus en voyant la photo de Julian illuminer l'écran.

— T'es où sale con ? je crache, prête à lui sauter au cou.
— Ça, c'était gratuit…

Mais, ce n'est pas Julian ça !

— Mais vous êtes qui ?
— Ethan Garian, le cousin…

Je ne l'ai pas reconnu sur le coup.

Merde ! Me voilà embarquée dans un exposé sur le cousinage incompréhensible de cette famille.

— STOP ! Stop, on arrête là, je l'interromps rapidement. Julian est là ?
— Ouais et il est pas en forme.

Et il va l'être encore moins dans deux minutes…

— J'en connais une autre qui est pas en forme : Anna ! Ce crétin l'a plantée et elle l'a attendu !
— Je me vois contraint de vous contredire.

J'écarquille les yeux, elle est forte celle-là ! Je me laisse tomber sur le canapé, déjà épuisée d'avance par l'excuse qu'il va plus que probablement me servir. Avec eux tout prend toujours des proportions improbables.

— Anna n'est pas là et le pauvre Julian a le cœur brisé… Oui, tu as le cœur brisé… Non, c'est moi qui raconte ! … Et alors ? Ça fait plus dramatique comme ça ! C'est moi le génie de cette famille je te rappelle alors je raconte comme je veux raconter…

Et voilà que les deux se disputent…

Je me mords la lèvre, tapote nerveusement l'accoudoir avec mes griffes aiguisées. J'inspire, tente de lutter contre mon envie d'en prendre un pour taper sur l'autre.

— LES GARIAN ! je hurle, à bout de nerfs.
— Techniquement, Julian est un Cassel…
— Je m'en fous ! Compris ? Je me contrefiche de vos histoires, je veux juste savoir qu'Anna est en sécurité avec vous ou qu'une bonne sœur l'a ramassée sur le trottoir…
— Une bonne sœur, ça me plaît comme rebondissement, s'enflamme Ethan. Elle serait entraînée dans une congrégation religieuse, puis elle s'enfuirait pour retrouver son amour au cœur brisé… OUI ! Tu as le cœur brisé ! Bordel de merde.

Faudrait les tuer, je veux les tuer, je vais les tuer !

Je les entends divaguer, je m'arrache consciencieusement les cheveux jusqu'à ce qu'Ethan hurle qu'ils sont arrivés.

— Vous êtes arrivés où ? je soupire en grattouillant la tête du petit chat.
— Chez toi, réplique Julian.
— C'est une plaisanterie ? je grommelle.
— Absolument pas, Ethan va rentrer et moi… Je vais monter et…
— Et descendre aux enfers aussitôt arrivé !

Je raccroche et jette mon mobile sur le canapé. Poings sur les hanches, je vais ouvrir à l'amoureux au cœur brisé qui se jette à mes pieds. Je lève les yeux au ciel, expire longuement, exaspérée.

— Anna était pas au point de rendez-vous…

Mon sang ne fait qu'un tour. Je le saisis par le col et le plaque au mur avec une force que je m'ignorais. Anna, elle a disparu ! Mon cœur menace de s'éjecter de mon corps, mes oreilles bourdonnent. Tout mon corps fourmille de crainte qu'il ne lui soit arrivé quelque chose.

— Tu es arrivé à la bourre, tu l'as abandonnée, je vilipende. Comment tu as pu ?!

Il se dégage de mon emprise et se recule pour éviter les gifles qui me démangent. Mâchoire serrée, j'écoute son discours.

— Alors, ça a commencé quand Mémé a glissé dans sa baignoire. La pauvre, elle s'est cassé le col du fémur. Donc on a dû l'amener à l'hôpital, mais Ethan avait encore croisé Virgile dans l'ascenseur, donc la cabine s'est bloquée et Pépé ne savait plus qu'il était à la retraite, du coup il a voulu récupérer sa caisse à outils à l'Opéra. Tu imagines, le temps que Zola lui explique qu'il est à la retraite et qu'il se souvienne où était la caisse à outils, le temps a filé et je pouvais pas laisser Mémé !

Plus il avance dans son récit, plus mes yeux s'arrondissent. S'il n'était pas un Cassel-Garian, j'aurais juré qu'il était en train de se payer ma tête. Hélas, tout doit être vrai, je sais que le vieux perd la boule. Et qu'Ethan et Virgile bloquent toujours l'ascenseur en se battant dedans à coups de claquages de bretelles.

Les doigts entourant l'arête de mon nez, je tâche de garder mon calme.

— Où est Anna ? je demande entre mes dents.

Il n'a pas le temps de répondre que j'entends la clé tourner dans la porte d'entrée. Je me précipite vers celle-ci et découvre Anna dans les bras d'un Asiatique que je suppose être le fameux Docteur Choi. Julian les dévisage, jette un regard noir au vétérinaire avant de pratiquement les bousculer pour sortir.

— Je vous laisse, lâche-t-il durement.

Je me retiens de lui claquer l'arrière du crâne et enlace immédiatement ma meilleure amie lorsque nos regards se croisent.

— J'ai eu si peur, je murmure au creux de son cou.

Quelques larmes perlent à mes paupières, si je l'avais perdue je ne sais pas comment j'aurais pu y survivre. Plein de retenue, le Docteur Choi nous abandonne et laisse Anna me raconter son horrible agression.

***

Mes yeux brillent encore quand je raconte ma frayeur à Hayden. Le drap remonté sur ma poitrine, je me blottis contre son torse. Je me suis sentie terriblement mal quand Anna m'a raconté ce qu'elle avait traversé. J'ai eu le sentiment de l'avoir abandonnée, d'avoir failli à ma mission.

Hayden me presse contre lui, embrasse mon crâne. Nous nous croisons seulement pour coucher. Moi qui rêvais d'une relation avec plus que du sexe, plus que de simples étreintes entre deux portes, me voilà soumise à une situation qui me rappelle douloureusement ma liaison avec Vincent.

J’effleure ses pectoraux, écoute son cœur battre. Son téléphone sonne, je m’écarte de lui. Je n’ai même pas besoin de regarder l’écran pour savoir qu’il s’agit de son manager. Je m’arrache des draps, lui tourne le dos pour m’habiller. Jamais je ne me l’avouerai, mais au fond je sais que des larmes silencieuses ne roulent pas sur mes joues seulement à cause d’Anna.

17

Anna

Depuis ce soir-là. Depuis ce qui s'est passé. Ce soir-là. Tout a changé. J'ai compris. Tout compris. La vie. Ce qu'elle attend de moi. Et ce que moi j'attends d'elle. Tout est devenu tellement évident. Clair. Limpide.

Rien. Voilà ce que j'attends. Ce que j'attends, moi, de cette vie. Je n'attends rien d'elle. Mais tellement plus de moi. Mieux de moi. Parce qu'il n'y a que moi qui puisse faire ce que je veux de ma vie. Je ne cherche pas à accomplir de miracle. Rien d'impossible. Rien d'extraordinaire. Justement. Ordinaire. C'est que je veux. Être ordinaire. Vivre. Normalement.

J'ai été minable une grande partie de ma vie. J'ai couru après l'extraordinaire. La beauté. La luxure. Pour me sortir de ce dans quoi je m'étais laissé empêtrer. Mais ce n'est pas moi. Et ça ne le sera jamais. Je ne suis pas Iris. Je ne suis pas faite pour ce monde-là. Ce n'est pas ce qui me rend heureuse.

Heureuse…

Ai-je seulement déjà été heureuse ?

Non. Je ne sais pas ce qui pourrait me rendre heureuse. J'ai cru pendant longtemps le savoir. Mais je me laissais seulement guider par ce que les autres estimaient deviner. Ce dont je suis certaine, c'est de ce qui me rend malheureuse.

Je suis malheureuse de ne pas compter. Malheureuse de ne pas recevoir l'équivalent de ce que je donne. Malheureuse d'attendre. Tout. Tout le monde. D'attendre que Yann me regarde. Qu'il change. D'attendre qu'on me sauve. D'attendre d'être libre de vivre ma vie. D'attendre mon indépendance. D'attendre que la vie me sourie comme celle d'Iris que j'idéalisais toujours plus au fur et à mesure des kilomètres qui nous séparaient. D'attendre pour oublier. Pour découvrir. Comprendre aussi. D'attendre qu'un autre homme me voie. Me remarque. Me désire. M'aime et me fasse rêver. Je suis fatiguée. Fatiguée d'attendre. De regarder les autres passer en espérant que quelqu'un s'arrête. Pour moi.

Je ne veux plus. De ça. Cette vie-là. Être malheureuse. D'attendre. De regarder. D'espérer. Je ne veux plus être ce que j'ai été, ce que j'ai cru être. Je veux choisir ma vie. Décider. Être heureuse ou au moins chercher ma propre forme de bonheur. Quelle qu'elle soit. Et pour ça je dois avancer. Vraiment, cette fois. Et c'est moi qui déciderai de m'arrêter pour quelqu'un un jour. Ou peut-être jamais. Si mon bonheur est dans la solitude alors je suis prête à l'accepter.

Je ne peux pas encore bien l'exprimer. Je ne sais pas comment m'y prendre. Je vois la façon dont

me regarde ma meilleure amie. Sa compassion. Sa tristesse aussi. J'aimerais pouvoir le lui dire. Lui crier que je ne suis pas éteinte. Que je suis bien là. Déterminée.

Ça viendra, elle comprendra. Quand le moment sera venu. Je sais qu'elle m'entendra, au-delà des mots. Comme elle m'a entendue lorsque je suis rentrée avec Kyu à l'appartement, brisée. Lorsque je lui ai raconté mon agression, en trois phrases à peine. Et lorsqu'elle ne m'a pas laissée seule de la nuit. Elle savait que j'avais peur. Que j'avais mal. Que je ne dormirais pas.

Je ne dors toujours pas bien. J'ai toujours mal. Et encore peur. Malgré les jours qui passent. Et même si j'ai compris énormément de choses. Il n'est pas plus évident de les accepter ou de les mettre en place. Ma lâcheté et mes retranchements sont bien trop installés pour se laisser expédier si facilement.

Quand Iris, Kyu et Odile ont tenté de me convaincre de me reposer, de prendre du temps et de profiter de mon arrêt maladie, j'ai refusé. Parce que c'est comme ça qu'on fait. Un Séraphin ne manque jamais à ses engagements. Je me suis impliquée dans mon travail, dans ma relation avec Julian. Et je m'y tiens.

C'est pourquoi le lendemain soir, plongée dans la pénombre de ma chambre, je ne me suis pas retournée en entendant la porte s'ouvrir. Doucement. Tout doucement. Si doucement, que j'ai cru que c'était Iris qui venait vérifier si je dormais bien. Mais quand la porte s'est refermée, j'ai reconnu son souffle. Le rythme régulier de sa respiration que j'avais si souvent étudié pour tenter de m'y adapter, persuadée que ça nous rapprocherait. J'ai entendu le son de ses vêtements qui se froissaient puis qu'il déposait sur le sol. J'ai ressenti la fraîcheur de la nuit lorsqu'il a légèrement soulevé le drap. Tout comme j'ai ressenti le matelas qui s'est affaissé quand il s'est glissé dans le lit à mes côtés. Alors j'ai fermé les yeux. J'ai su à cet instant. Précisément. J'ai su ce qu'il allait arriver.

Et tout s'est passé comme je m'y attendais. Malheureusement. Il s'est collé, tout contre moi. Imitant parfaitement la position du fœtus dans laquelle je me trouvais. M'enveloppant, telle une couche chaude et protectrice. Son torse contre mon échine. Les battements de son cœur cherchant à s'accorder aux miens. Ses bras s'immisçant tantôt sous mon oreiller, tantôt le long de la taille. Sa main posée sur mon ventre. Bien à plat dans un geste apaisant.

Mes yeux se sont fermés. Fort. C'était là. Ou justement, ce n'était pas là. Hormis la douleur et la peur. Mes paupières ont lutté. Longtemps. Tellement longtemps. Mais rien. Pourtant j'ai attendu. Il s'est approché, lentement. Ses lèvres ont frôlé mon oreille. Son parfum a frôlé mes narines. Et ses paroles ont frôlé mon cœur.

— Je m'excuse, Anna. Pardonne-moi. Je t'aime…

Je n'ai pas su répondre. Je n'ai pas pu. Je n'ai pas voulu. Mes yeux sont restés fermés. Mes paupières ont cessé de lutter. Mes larmes ont coulé. Je ne me suis pas retournée. Je l'ai laissé m'enlacer tel qu'il était. Mais quelque part, je savais qu'il ne ferait jamais rien de plus que m'effleurer. Rien de plus. Rien de mieux que ça. Me frôler. Comme la chaleur de son corps qui

frôlait ma peau sans pouvoir la réchauffer vraiment.

Après cette nuit-là, Julian est revenu chaque soir. Et chaque soir, il essaye encore de me réchauffer tandis que moi, chaque matin, je me réfugie au travail, parce que c'est le seul endroit où je me sens apaisée à présent. L'unique lieu où on ne vient pas me déranger. Je prétexte être formée par Odile pour un prochain remplacement de vacances. Et Odile me forme. Véritablement. J'apprends chaque jour en la regardant travailler. Elle ne me pose pas de question sur ma présence à la clinique. Kyu non plus. Chacun à sa place. Chacun son job. Et je le trouve là mon semblant de bonheur. Il n'est pas total. Il n'est pas satisfaisant. Mais il me suffit pour l'instant. Un vague aperçu du bonheur que je pourrais me créer. À aider à soigner des animaux. Dans ma forteresse.

18

Julian

Je m'appuie sur mon cousin, complètement amorphe. Une semaine que je chiale dans mon appartement, qu'Iris m'allume pour mes retards sur mes projets. Elle va finir par m'envoyer au bûcher. Du coup, Virgile a décidé que je devais me prendre une murge historique pour me remettre les idées en place et repartir à *la chasse à la gueuse.*

Je renifle ma chemise, ça fait des jours que j'ai la même. Sans Anna, je suis une loque. Je me traîne, m'écroule sur le tabouret quand nous arrivons au Pandemonium. Virgile me sert une immense bière alors que je m'effondre sur le comptoir.

— Anna, je lâche dans un trémolo.
— Allons, il y a pire dans la vie, philosophe Ethan.
— Genre quoi ?
— Genre Cassandre qui est à des centaines de kilomètres de moi !

Et voilà, Cassandre est dans un rayon supérieur à dix mètres d'Ethan et plus rien ne va. C'est pas possible ce couple, vraiment pas… Bordel ce que j'aurais rêvé de ça avec Anna.

— J'ai fait tellement d'effort pour elle. Des fleurs, je lui ai envoyé des fleurs ! Plein de fleurs !
— Tu lui as envoyé des fleurs pour te faire pardonner de l'avoir oubliée à cause de Mémé, me rappelle douloureusement Virgile en essuyant un verre.

Je roule des yeux, écoute Ethan qui persiste à ronchonner.

— … Et Marlène a encore fait une crasse. Obligé de cacher ma Cassandre dans mon appartement à la campagne. Puis y a le Comte de mes couilles là qui lui tourne autour…

Je hausse un sourcil, il est dans un sacré merdier lui aussi. Entre son ex et sa nouvelle qui se fait courtiser par un mec haut placé. Je fixe ma chope, retrouve la blondeur d'Anna dans la pression fraîche. Je pourrais encore la regarder dormir, voir ses lèvres entrouvertes laisser échapper un léger ronflement, puis admirer ses yeux chocolat s'ouvrir.

J'aimerais la presser contre moi, lui faire l'amour encore et encore. Sentir sa poitrine sous mes mains, pincer ses tétons durcis et la pénétrer langoureusement. Rien qu'à cette idée, mon cœur se serre.

— … Alors le Comte de mes couilles la flique, elle a dû lui dire qu'elle gardait mon appartement pour surveiller mes toiles. Je suis sûr que ce connard passe la voir à l'improviste, putain que ça me fait chier…

Virgile lance un regard désabusé à son cousin, j'en peux plus d'entendre parler de Cassandre. Elle est adorable, merveilleuse, incroyable, totalement intégrée à notre famille. Mais putain ce qu'il nous saoule avec ! Moi j'étais pas aussi chiant avec…

— Ann-a-a-a, je larmoie dans ma chemise sale.

Je pue. C'est dingue, j'ai jamais chlingué comme ça de ma vie. Je vide ma chope, Virgile m'en ressert une immédiatement.

— Je comprends pas où j'ai merdé, je soupire, le nez dans la mousse.
— Réfléchis bien. Quand vous avez été au cinéma…
— Quand on a été au ciné, on a emmené Coco et Maturine, les gamines voulaient voir un dessin animé. On n'allait pas les laisser seules dans une salle de cinoche ! je proteste.
— C'est un peu moyen pour un rencard, non ?

Je le fusille du regard, il ne comprend rien à rien. J'ai été super romantique, attentionné et… Et je suis un super coup ! Vraiment, je ne comprends pas comment ça a pu foirer. Bon, OK, c'est vrai que les déjeuners en famille c'est parfois un peu lourd. Et peut-être que j'aurais pu un peu moins penser à la famille.

— … Enfin je vous raconte pas le merdier avec le lycée, on est obligés de se planquer. Bon, c'est excitant de jouer au prof et à l'élève coquine, poursuit Ethan, pas plus perturbé que ça.
— Cassandre ? Jouer à l'élève coquine ? La blague ! s'esclaffe Virgile.
— Eh bien tu serais surpris des jeux qu'elle me propose ! C'est la femme parfaite, un point c'est tout !

Non, la femme parfaite c'est Anna. Anna que j'ai perdue, comme un gros con.

Une blonde se ramène au bar dans une robe toute en transparence, outrancière. Mon regard coule sur ses ondulations miel qui me rappellent ma douce Anna, s'égare sur ses tétons insolemment pointés sous la mousseline et retourne à ma bière. Rien ne sera jamais mieux qu'Anna.

Mon cousin se fait siffler, il fait le show avec des cocktails complexes et allume des filles d'un simple regard. Au fond je sais qu'il ne dirait pas non à une autre nuit avec Iris. Quand les deux ont baisé ensemble, il nous en a parlé pendant des mois. Il a été presque aussi chiant qu'Ethan avec sa Cassandre. Sa muse. Son inspiration. Son monde.

Je l'envie ce con d'avoir une relation aussi idyllique, il me gonfle à se plaindre alors qu'il a une nana adorable à ses pieds. Et une nana qui nous comprend, nous, les Cassel-Garian.

— Je pourrais l'amener au théâtre pour tenter de recoller les morceaux, je lance, déjà un peu plus gai grâce à l'alcool.
— Ah ! Tu remontes un peu là, m'encourage Virgile.
— Cassandre, la première fois…
— TA GUEULE ! je hurle. Va lui écrire un livre à ta Cassandre et arrête de nous saouler avec !

Les narines d'Ethan se pincent, Monsieur va aller bouder. Il se détache du comptoir et remet son chapeau avant de nous tourner le dos.

— Je m'en vais, comme un prince ! persifle-t-il, vexé.

Virgile m'en sert une troisième, explosé de rire. Je me noie littéralement dans la mousse, ignorant l'ambiance lascive du bar.

— Alors, tu l'amènes au théâtre ? relance mon cousin avec bonne humeur.
— Oui, tatie et tonton jouent un truc sympa…

Je m'interromps en le voyant claquer de la langue, désapprobateur. Mes sourcils se froncent, il me file un shot, sans doute pour m'aider à être bourré plus vite. Demain je vais avoir une super gueule de bois, ça sera formidable.

— Tu recommences. Je te rappelle qu'elle t'a dégagé parce que tu colles trop à la famille.

Eh merde, il a raison !

Comment je vais me sortir de ce merdier moi maintenant ? Non. Non, je dois arriver à me faire pardonner. À la reconquérir. Et… Et il y a l'agression. J'en ai pris plein la gueule, mais faut pas croire, je m'en veux. J'ai eu envie de les castrer les mecs, les retrouver et leur arracher la bite.

Anna l'a mal vécu, forcément. Quelque part c'est de ma faute. J'ai pas assuré. J'ai même grave merdé. La rage remonte, me brûle les tripes avec la bile. Je revois son air éteint, le bras de l'autre connard de véto sur son épaule et ses larmes quand elle m'a tout raconté.

Mes doigts compriment le verre, menace de le briser.

Je dois être moins con.

19

Iris

Je triture mon tour de cou, guette de tous les côtés la venue de Gauthier. Mon cœur tambourine, voilà des semaines que je n'ai pas côtoyé Vincent, que je me tiens soigneusement à l'écart. Une foule se presse, les bras alourdis de cartons. Je reste en retrait, observe les bousculades quand mon portable tinte. Je découvre deux petites enveloppes fermées sur l'écran avec le nom de Gauthier et Hayden.

Mâchoire crispée, mon doigt glisse sur l'écran pour découvrir le texto de mon pilote :

[Je pense à toi, j'ai hâte de te revoir.]

Mon cœur s'envole, un sourire étire mes lèvres avant que tout n'explose avec le SMS de Gauthier :

[Désolé, je ne peux pas venir
j'ai un empêchement.]

Merde !

Je me retiens de claquer mon téléphone par terre. Colère mêlée à l'angoisse, je me fonds dans cette faune littéraire, me faufile entre chaque visiteur jusqu'à un vigile. Docilement, j'ouvre mon sac à main, une mesure à laquelle chacun s'est accoutumé depuis les attentats. Il hoche la tête, je m'engouffre dans le gigantesque cube de verre qui constitue le bâtiment principal du salon.

Un homme à peine sorti de la puberté et ravagé par l'acné me tend un prospectus. Je le remercie du bout des lèvres et découvre que le stand de Vincent est idéalement placé à côté des lieux de restauration. Les stands prennent doucement forme. On devine sans mal les budgets de chacun, des tables nues jusqu'aux grandes bibliothèques estampillées au nom de l'éditeur.

Les battements de mon cœur se répercutent dans mes oreilles, au plus j'approche de son stand, au plus j'ai le sentiment de marcher sur une surface instable. Je déglutis, le stand de Scripturam est tout simplement incroyable, comme à son habitude. Avec sa grande arche qui l'encadre et ses bibliothèques noires très chics, tranchent avec les nappes pourpres sur lesquelles sont mis en valeur les plus grands titres de sa maison.

Lentement, je m'approche, plaque le prospectus contre mon buste, il se retourne, nos yeux se croisent, s'attachent, se possèdent, et ne se quittent plus. Les lèvres entrouvertes, mon corps frissonne de tous mes souvenirs avec lui. De toutes nos étreintes interdites. De tous nos instants. Ses yeux d'acier, un rien bleutés, s'emparent de mes sentiments, m'enivrent jusqu'à en avoir le vertige.

— Monsieur Chevalier, je souffle, la poitrine écrasée d'une timidité que je m'ignorais.
— Mademoiselle Diavolo.

Sa voix est douce et chaude. Je secoue la tête, tente de penser à Hayden, seulement à Hayden. Je ne dois pas retomber dans les filets de Vincent, c'est hors de question !

Raphaël sort de la petite réserve, je lui adresse un sourire presque complice au souvenir de cette histoire d'ascenseur. Il me fait une bise amicale, me demande des nouvelles d'Anna.

— Elle est en couple, j'informe pour couper court à tout espoir qu'il pourrait nourrir.
— Je suis content pour elle, c'est une chouette nana.

Je perçois bien son regret, mais je n'ai pas à m'en occuper. J'aide à disposer les livres restants, admire le soin apporté à la mise en valeur de chaque auteur. Des cadres au nom de chacun sont disposés tout du long de la tablée, des fauteuils confortables les attendent avec une réserve de stylos.

Du champagne remplit les flûtes, l'ensemble du staff trinque. Je m'égare dans les bulles, louche dessus.

— À la réussite ! lance Vincent avec assurance.

Je fixe à présent le sol. Les portes du salon sont ouvertes et je peux sentir les effluves en provenance des points de restauration prêts à accueillir les visiteurs désirant déjeuner avant de se lancer dans la visite.

Je m'éloigne, sélectionne Hayden. Portable à l'oreille, j'observe à nouveau la concurrence, en particulier les petites maisons érotiques. Clairement, on sent le manque de moyen, le désir de vouloir à tout prix être là sans en avoir le budget.

— Mademoiselle, Hayden est occupé, aboie une voix particulièrement antipathique.

Ma poigne se raffermit sur le mobile, c'est un coup de poignard violent.

— Forcément… Dites-lui que j'apprécierais qu'il dîne avec moi ce soir.

Sans me répondre, il raccroche. Je ferme les yeux, me retiens de tout envoyer balader.

Je hais son manager. Je le hais, je le hais !

Quand je reviens vers le stand de Vincent, les fans se pressent pour faire signer leur bouquin face à des auteurs surpris de leur succès. Les chiffres sont une chose, la réalité en est une autre. Le pas contraint par ma robe fuseau, je me faufile derrière la brochette d'auteurs, observatrice. Je compose le numéro de Gauthier, m'impatiente durant la tonalité avant de m'agacer en tombant sur sa messagerie. Je raccroche furieusement, Vincent me tend un emballage en papier.

— Restaure-toi, l'après-midi sera longue.

Le tutoiement me chatouille l'estomac, j'ai des papillons. J'accepte son sandwich, lorgne la place qui aurait dû être celle d'Eva des Plaisirs.

— Paraît-il que tes chiffres sont à la hausse, poursuit-il avec gentillesse.
— Oui, j'en suis heureuse.

Une douce complicité renaît, je la sens dans mon cœur et prends un réel plaisir à discuter avec lui de ses projets, de ceux de Stuprum et des découvertes de plumes que nous avons faites. Le temps file, se fait oublier alors que je me sens aussi légère qu'au temps où j'étais sa stagiaire.

Nous laissons à Raphaël le soin de garder le stand alors que nous allons faire le tour du salon pour prendre des contacts professionnels. Je prends en pitié les stands pauvres en aménagement, et m'arrête devant celui des Éditions du Loup Coquin. On croirait voir un véritable boudoir rouge, où les auteurs sont assis sur des canapés, très proches des lecteurs venus faire signer leurs livres.

Le concept me parle, me donne envie et finit même par éveiller ma jalousie. Je contourne les divans, m'attarde sur un mur rempli de portraits. Je reconnais les auteurs présents immortalisés dans des clichés en noir et blanc extrêmement chics.

Mon cœur s'arrête quand je découvre Eva des Plaisirs. Je suffoque, fixe la photo à la recherche d'un détail qui me détromperait. Vincent se rapproche, retient son souffle également avant de froncer les sourcils.

— Je vois que vous vous intéressez à Monica Libertine, lance une femme en tailleur.
— Monica Libertine, je répète.

Monica Libertine… C'est une plaisanterie ?

Les mains de Vincent enserrent mes épaules, sa bouche chaude contre mon oreille me commande de m'apaiser immédiatement. J'écoute son conseil, me détends pour ne pas laisser voir mon trouble.

— Monica Libertine est une nouvelle auteure chez vous ? questionne mon mentor avec un calme admirable.
— Oh non ! Voilà six mois qu'elle cartonne littéralement ! C'est notre auteure phare, vous savez.

Non… Non je ne savais pas.

Je lutte contre la colère et mes envies de meurtre. Voilà qui explique tout. Absolument tout ! Cette salope nous a trahis, bouffait à deux râteliers. Elle n'a pas voulu venir, car elle ne pouvait pas être sur deux stands à la fois. Car elle ne voulait pas que je découvre son secret. Je force un sourire qui se veut aimable, me nourrit de la force que me communique Vincent.

— À quelle heure est sa dédicace ?
— Dans une heure ! s'enthousiasme son éditrice.

Parfait, dans une heure elle va perdre sa place et sa collection chez Stuprum.

Je patiente, fais le tour du salon avec Vincent jusqu'à revenir au stand où tout le monde se presse pour voir Monica Libertine. Comme tout le monde, je fais la queue. Plus les minutes défilent, plus mon regard s'endurcit et foudroie mon auteure dès que mon tour arrive. Elle rougit sous son loup, bégaie, mais je ne suis pas faible. Et je ne suis pas décidée à pardonner.

— Je ne veux plus jamais entendre parler de toi, je lâche durement. Ta rupture de contrat partira lundi.

Je tourne les talons sous les airs médusés de chacun. Maintenant, chacun sait qu'on ne se moque pas impunément de moi.

***

Je vaporise du parfum au creux de mon cou, l'écran de mon portable s'illumine sur la coiffeuse. En voyant le nom d'Hayden, je souris, avant que celui-ci ne s'évanouisse à la lecture d'un message s'excusant de son indisponibilité ce soir.

Mon cœur se serre, je ne supporte pas l'abandon. Je le hais ! Je ne veux plus être délaissée ! De colère, je jette mon portable et me lève avec la rage accrochée à l'âme. Je descends au restaurant de l'hôtel, un étoilé réputé. Sans un mot, je me laisse guider à une table loin du tumulte, l'estomac noué par l'absence d'Hayden.

Face à moi, la chaise est tirée. Vincent s'installe, le plus naturellement du monde. J'ai comme une sensation de déjà vécu, une nostalgie qui m'envahit.

— C'était une bonne journée, commente-t-il.

Je me sens projetée des années en arrière, à mon premier jour chez Scripturam. Je me sentais si grande, si importante, si adulte. Et ce soir, je revis ça. Je ressens cette douce sensation, cette impression de liberté et de responsabilité. Tout ça certainement grâce à mon mentor, à sa présence qui me place au même niveau que lui. Il me regarde comme un égal, comme une patronne.

— Tu as rentabilisé le stand ?
— Bien évidemment, dès la fin d'après-midi, confirme-t-il avec bonne humeur.

Nous choisissons le même menu, je discute avec lui des retombés d'un tel salon et des investissements qu'il est judicieux de faire. Je note tout soigneusement dans mon esprit grave cette expérience. L'an prochain, c'est Stuprum qui sera la star du salon.

Cet entretien me donne envie de trouver des auteurs géniaux, des plumes exceptionnelles. Dès que je rentrerai, je vais me plonger dans le flot de manuscrits et dénicher ceux qui feront la gloire de notre maison.

Avec Vincent, nous évoquons la fin de sa collection érotique, la réorientation des auteurs vers Stuprum. Enfin, les choses avancent et je vois un avenir radieux se dessiner pour la maison d'édition.

À la fin du repas, j'accepte la veste de Vincent qu'il pose sur mes épaules. Nous nous rendons sur les quais, prenons l'air. Il est un véritable gentleman qui ne cherche pas à abuser de moi ou même à me séduire. Il est seulement là, comme un mentor, comme un allié. Et ça, c'est ce qui me manquait cruellement ces derniers temps.

20

Kyu

Je ne prends pas la peine de me garer sur la place miraculeusement disponible le long du trottoir. Aussitôt après m'être arrêté au milieu de la route, j'enclenche mes feux de détresse. Un coup d'œil dans mon rétroviseur, la voie est libre. Aucun abruti ne viendra me klaxonner pour l'avoir retardé de trente secondes dans son planning serré. Ici les gens sont dingues. Toujours pressés, même quand ils ne le sont pas. C'est un mode de vie. Une façon de se fondre dans la masse de cette immense ville. Jusqu'à en oublier de vivre. D'être.

Ma famille m'a élevé selon mes origines, les traditions sud-coréennes auxquelles mes parents sont extrêmement attachés. Enfant, j'ai souvent passé les étés dans ma famille, là-bas. Un doux mélange de simplicité, de campagne, d'urbanisme et de modernité. Je suis beaucoup moins conformiste que les anciens, mais mon respect n'en est pas moins sans faille. C'est peut-être pour ça qu'ici, je regarde la foule sans m'y mêler totalement.

Le bruit de sa boucle de ceinture qu'elle détache me ramène à l'instant présent. Je la vois prendre soin de fermer le dernier bouton de son manteau, prête à sortir de ma voiture. Avant d'attraper son sac à main, posé à ses pieds, elle se tourne vers moi.

— Merci. Bonne soirée et bon week-end à vous, Kyu.

Je ne lui accorde qu'un signe de tête accompagné d'un timide sourire en coin. Elle n'aura pas plus de moi, j'en suis incapable. Cela n'a pas l'air de la déranger. Elle m'offre un sourire à son tour, bien plus expressif que le mien, puis elle descend et se précipite à l'intérieur de son immeuble. Je n'avais pas envie de faire plus et je ne sais pas me forcer. On m'a souvent reproché d'être trop franc, sec et froid aussi, parfois. Mais je ne vois pas l'intérêt de m'obliger à prendre des pincettes ou de faire des politesses aux gens qui ne m'intéressent pas. Ceux qui m'importent vraiment, me connaissent, m'acceptent ainsi parce qu'ils savent lire dans les actes plutôt que dans mes paroles.

Je ne lui ai pas souhaité de bonne soirée, un bon week-end, mais j'ai souri, un peu. C'est déjà pas mal. Et puis je la raccompagne tous les soirs cette pauvre fille. Depuis son agression, elle a un comportement bizarre. Le choc, très certainement. Il lui faudra du temps pour encaisser. Je n'ose pas imaginer ce que ces ordures lui auraient fait si je n'étais pas intervenu. Ces lâches ont pris la poudre d'escampette dès que j'ai ouvert la porte de derrière. Si seulement, ils avaient eu le courage de rester quelques secondes de plus, j'aurais pu voir leurs visages, les identifier peut-être. C'est pour ça qu'on ne les a pas retrouvés. Les souvenirs d'Anna sont trop pénibles et trop flous pour permettre de remettre une description détaillée à la police.

Si Marie ne m'avait pas trahi, je n'aurais pas été au studio et cette fille aurait très

probablement subi un double viol…

Le pied sur l'accélérateur, je reprends la direction de la clinique en lâchant un souffle dépité à l'évocation de ce constat. Mes parents m'ont toujours dit de croire en la vie. Que rien n'arrive jamais par hasard. Qu'il faut se satisfaire de notre destinée. Mais pourquoi a-t-il fallu sacrifier *MA* vie pour soulager celle d'une inconnue qui n'a absolument rien à voir avec moi. Elle bosse pour moi, et alors ? Nous sommes dans la même clinique, avons affaire aux mêmes patients, échangeons dans le cadre du travail uniquement hormis quelques paroles minimales de politesse se limitant aux « bonjour » et « bonsoir ». Je ne suis pas sans cœur, loin de là. J'ai pitié d'elle et elle ne méritait pas ce qui lui est arrivé. Sans compter qu'elle m'a bien dépanné en débarquant au bon moment pour prendre en charge le service d'après-midi à la clinique. C'est une fille bien, une personne authentique, ça se ressent, mais ça m'aurait arrangé qu'on foute un autre gars sur son chemin pour la sortir de son agression. Pendant ce temps-là, j'aurais été chez moi, en dînant sur mon canapé confortable. Et pas dans un studio qui me rappelle amèrement mes années d'étudiant. Le cul assis sur une banquette clic-clac qui me sert de lit et en attendant que mon eau boue pour les foutre dans mes nouilles déshydratées.

Quand je pense que comme un con, j'ai tout laissé à Marie : l'appartement, les meubles. Tout. J'ai juste embarqué mes fringues et je me suis cassé. Une fois sur le palier, j'ai capté que j'avais nulle part où aller. Mes potes m'auraient obligé à me prendre une murge en traitant la femme que j'aimais de tous les noms, pensant que ça me soulagerait. Et vu la façon dont ma mère s'est effondrée à l'annonce de la rupture, je doute qu'elle aurait survécu à le vivre en direct. C'est comme ça que j'ai débarqué au studio au-dessus de la clinique. Celui que j'ai occupé pendant tant d'années. Celui que j'ai quitté quand je me suis mis en ménage avec Marie. Celui que je n'ai pas voulu relouer en reprenant la clinique de mes parents parce qu'il y a un accès libre entre les deux et je n'aurais pas confiance en un locataire. Et ça me permettait de faire mes gardes de façon plus confortable.

On était bien, on avait tout. Je lui offrais tout. J'étais fou d'elle. Tellement fou d'elle. On avait notre clinique, notre appartement. Et il a fallu qu'elle ait envie de refaire la décoration complète. Je lui ai dit d'engager un des meilleurs décorateurs d'intérieur de la ville. Je voulais lui faire plaisir, la combler, que notre nid douillet la satisfasse. On se serait mariés, on aurait eu un enfant, pour commencer. Ma mère aurait pleuré de joie, depuis le temps qu'ils attendent que je fonde une famille. Ils avaient vu d'un mauvais œil le fait que nous vivions ensemble depuis un an sans être passés officiellement devant le maire. Et pour pleurer, ça, c'est certain, ma mère a pleuré en apprenant que j'avais surpris Marie au lit avec ce connard de décorateur qui venait de me vendre l'idée que notre chambre devait absolument être rose. Je déteste le rose. Je déteste ce mec et je déteste Marie.

Quand elle a débarqué l'autre jour pour me réclamer ses parts de la clinique, j'ai cru rêver. Comment après ce qu'elle m'a fait, elle pouvait encore oser venir me voir pour ça ? Comme si l'appartement ne lui suffisait pas. Après tout ce qu'on a vécu. Tout ce qu'on s'est aimés. On ne connaît jamais vraiment les gens. On finit toujours par être déçu. Au final, je ne suis pas sûr que même les couples heureux ne soient pas surpris par leur partenaire à un moment donné. Ça me fait penser à ce couple qu'on a surpris la nuit où j'ai ramené Anna à son appartement. Ils avaient l'air heureux ces deux mecs dans le hall de l'immeuble formant un couple improbable. Un jeune beau

gosse latino et un homme plus âgé avec un côté pincé, limite anglais. Anna n'était pas en état de les remarquer et vu leurs airs soulagés quand ils s'en sont aperçus, il me semble qu'ils n'avaient pas intérêt à ce qu'elle soit au courant. J'aurais dû être gay, j'aurais pas eu à m'emmerder avec les femmes. Malheureusement, on ne choisit pas son orientation sexuelle ! Mais je ne suis pas près de rechoisir une nana, c'est certain ! Surtout quand on voit ce que ça a donné avec Marie ! Mais quel abruti je suis !! Je m'en veux tellement de n'avoir rien vu !

Enfin apparemment, je ne suis pas le seul à me planter quand il s'agit de tomber amoureux. Étant donné la réaction du mec de cette malheureuse Anna, elle n'est pas gâtée non plus. Elle manque de se faire violer, survit à une nuit mouvementée par une agression, des examens médicaux et des interrogatoires policiers. Et son unique réconfort c'est un bellâtre qui surfe sur la vague hipster pour faire tomber des jeunes femmes naïves comme elle. Comment on peut se tirer en claquant la porte tout en abandonnant une fiancée désespérée comme elle l'était. Mon bras autour d'elle c'était pour la soutenir, uniquement pour la soutenir. Au moins, son amie avait compris. Une personne qui me paraît plutôt intelligente. Et encore heureux ! Je ne sais pas ce que j'aurais fait d'Anna si elle avait été seule. Un peu lâchement, j'ai refilé le paquet à la belle brune et j'ai tourné les talons. J'avais assez donné et fait ma part.

Mais j'ai vite culpabilisé en la voyant débarquer un matin, alors qu'elle ne travaille que l'après-midi. Je lui ai dit de rentrer, de prendre les quelques jours que lui avait accordés le médecin des urgences, mais elle a refusé, catégoriquement. Et Odile m'a fait la morale comme quoi « la pauvre petite devait vivre son traumatisme comme elle le pouvait et que nous devions être compréhensifs ». Je suis compréhensif ! Mais je n'ai rien dit à Odile, parce que je l'aime beaucoup trop pour me rebeller contre elle. Un peu comme avec ma mère. Elle m'a connu gamin et je ne serai jamais à cent pour cent son patron.

Du coup, Anna vient. Chaque matin. Odile la forme à m'assister. Je les laisse se démerder entre elles. Je ne suis même pas sûr d'avoir mon mot à dire d'ailleurs. Et moi, je la ramène en voiture le soir. Par sécurité. Même célibataire, les femmes trouvent le moyen de me mener par le bout du nez. Ma grand-mère, ma mère, Odile et maintenant Anna. Qu'on ne vienne pas me rabâcher encore une fois que je suis froid ou sans cœur. Qu'on me traite de crétin, ça, j'accepterais de l'encaisser…

21

Iris

Le salon a été une délicieuse expérience. Vincent m'a appris toutes les ficelles sans détour et sans sous-entendu. Notre relation professionnelle m'a fait un bien fou. Même si une légère douleur aux sentiments persiste, j'entrevois un avenir plus stable, loin de la guerre avec sa femme.

Julian referme son ordinateur portable, son travail est de mieux en mieux. Nous allons revoir toutes les chartes graphiques et supprimer la collection d'Eva des Plaisirs. Gauthier a les yeux comme des billes quand je lui raconte notre découverte avec son père. Comme un poisson hors de l'eau, sa bouche s'ouvre grand et cherche de l'air.

Le graphiste nous salue, Gauthier retrouve son air abattu. Je l'observe sous mes cils, il se décompose. Je referme le manuscrit que j'ai à la main pour saisir amicalement la sienne, une rareté de ma part.

— On en parle ? j'interroge avec délicatesse.

Je ne lui en veux pas. Du moins, je ne lui en veux plus. Gauthier ne m'avait jamais lâchée avant, et aujourd'hui je le sens au fond du trou. Il expire longuement, baisse la tête.

— Ma mère ne va pas bien.

Oh… Comme c'est triste…

Je jubile intérieurement, même si c'est moche. Très moche. Mais c'était ma rivale alors je ne peux que me réjouir de son malheur. Elle m'a tellement pourri la vie que je lui souhaite les pires des douleurs.

— Qu'est-ce qu'elle a ? je fais mine de m'inquiéter.

Malgré ma satisfaction de savoir mon ennemie à terre, j'ai de la peine pour Gauthier. Il porte le verre de vin blanc à ses lèvres, les yeux dans le vague.

— Mon père a demandé le divorce. Les avocats sont sur le coup et… elle ne le supporte pas.

C'est un véritable coup sur la tête. Je suis assommée, le mot divorce se répète sans cesse dans mon esprit. Mes paupières papillonnent, je n'en crois pas mes oreilles. Il divorce alors que je ne suis plus libre. Il tient sa promesse maintenant qu'il est trop tard pour nous. J'ai envie de vomir, et de pleurer. C'est étrange. Très étrange.

Il n'en a même pas profité. Il n'a pas cherché à me séduire avec cet argument. Il a seulement été un mentor, quelqu'un en qui je peux avoir confiance.

— Et tu veux savoir le pire ? grommelle-t-il.
— Eh bien… Je t'écoute.

Il se tourne vers moi, complètement désabusé. À cet instant, j'ai un coup de flip. Et s'il savait tout pour son père et moi ? Pour notre relation passée. Je croise les chevilles, appuie mon menton sur mon poing fermé. J'appréhende chaque mot, chaque petit mouvement de ses lèvres.

— Il n'est pas heureux. Il est à la ramasse. Amorphe. Apathique.

Mes yeux s'écarquillent. Nous avons passé un bon moment. Malgré le coup bas d'Eva des Plaisirs, le salon a été très profitable aux éditions Scripturam. À mon tour, je bois quelques gorgées de vin pour me redonner de la contenance.

Pourquoi avoir divorcé ? Pourquoi ne pas avoir tenté de me récupérer ? Est-ce par respect pour ma relation avec Hayden ?

— Ce divorce était inévitable, souffle-t-il. Au fond de moi je le savais, mais je ne comprends pas la réaction de mes parents. C'est comme si ça ne suffisait pas à leur bonheur…

Nous sommes interrompus par le petit chat qui chasse un bout du ruban dégoté Dieu sait où. Il s'empêtre dans nos pieds, part se réfugier sous la table. Il nous scrute de ses deux grands yeux verts, prêt à nous attaquer.

— Il est dans sa période « j'attaque tout ce qui bouge », sauf qu'il n'a pas encore compris que les pieds étaient reliés à un humain très grand, je précise alors qu'il bondit sur celui de Gauthier.

Il s'amuse à embêter le félin avec ses orteils alors que mon portable sonne. La photo de Vincent s'affiche, mon cœur rate un battement, maintenant que je sais qu'il divorce, j'ai le sentiment que tout change. Entre ça et Hayden qui est plus insaisissable qu'un fantôme, je ne sais plus quoi penser. Je décroche, fébrile.

— Monsieur Chevalier ?
— Mademoiselle Diavolo, souffle-t-il de sa voix délicieusement sensuelle.

Je me mets une gifle mentale, impose l'image d'Hayden dans mon esprit.

— Je souhaiterais que tu m'apportes les dossiers avec les manuscrits que tu as sélectionnés.

Mes sourcils se froncent, mon air contrarié n'échappe pas à Gauthier qui se met à gesticuler dans tous les sens.

— Il me semblait que le choix des manuscrits éditables était de mon ressort et celui de Gauthier,

je rappelle avec fermeté.
— En tant que protecteur de Stuprum, j'exige un droit de regard.

Vincent le dominant est de retour. Je pose ma paume sur le micro et souffle à Gauthier les exigences de son père.

— Accepte, sinon il va être chiant, murmure-t-il en grimaçant.

Je lui fais les gros yeux, je m'en fiche un peu que son père soit désagréable avec lui. Ce n'est pas mon géniteur, alors je n'en ai que faire.

— Pitié !

Mais quel pénible !

Il me rend dingue. Je voudrais dire à Vincent d'aller se faire voir, mais je ne peux pas faire ce coup-là à Gauthier. Il me fait signe qu'il s'éclipse pour un besoin urgent et me plante seule avec son père au téléphone.

— Bien, je capitule.
— Tu me le portes chez moi ?
— Plutôt me crever les yeux que de me retrouver avec ta future ex-femme, je persifle entre mes dents.

Amélie doit encore régner sur l'hôtel particulier, je refuse de me retrouver face à elle et sa jalousie maladive. Je suis certaine que malgré la notoriété de mon couple avec Hayden, elle est toujours persuadée que je veux Vincent. Ce qui est faux, totalement faux.

— En fait, je parlais de mon appartement, corrige-t-il avec un rire nerveux.

Sa phrase me percute, entraînée dans un tumulte d'images de nos corps transpirants et des soupirs qui imprègnent les murs. Nos coïts bestiaux, mes hurlements de jouissance, ses rugissements de plaisirs. Je ferme les yeux, passe mes doigts chargés de bagues sur ma peau douce, effleure ma gorge.

Je voudrais voir Hayden, ne penser qu'à mon pilote, mais mon cerveau se souvient que trop bien des muscles de Vincent, de sa bouche chaude, de ses coups de reins délicieux. Mon bas-ventre se crampe, je sens bien que je retombe entre ses griffes. Mais il ne faut pas.

Hayden. J'ai Hayden maintenant. Mon fantasme. Mon désir. Mon avenir.

Douloureusement, je m'arrache aux souvenirs, m'enveloppe d'un froid glacial, protecteur, pour le repousser.

— Nous savons tous les deux ce qui se passe dans ta *garçonnière*.
— C'est mon appartement officiel. Je sais que Gauthier t'a mise au courant et je t'informe que

nous ne sommes plus en ménage.

Un frisson parcourt mon échine, remonte le long de ma colonne, saisit ma poitrine et emprisonne ma gorge dans un étau de désir et de remords. Il a quitté Amélie. Il l'a quittée alors que je ne suis plus libre.

Vincent, pourquoi tu n'as pas bougé avant ? Pourquoi…

La tristesse m'inonde, balaie tous les autres sentiments. Et c'est au bord d'un torrent de larmes de colère que je lui annonce froidement que Gauthier se chargera de porter le dossier.

22

Anna

J'entre dans l'appartement, perturbée par ma rencontre avec Georges tout à l'heure. Depuis mon agression, j'ai l'impression qu'il m'évite. Son comportement étrange me peine, je dois bien l'admettre. Je referme la porte derrière moi et remarque les chaussures de Gauthier. Il doit bosser avec Iris, je ne souhaite pas les déranger. Et je suis vannée alors je me contente de passer devant le salon et de les saluer de loin en esquissant un petit sourire tout en me dirigeant vers la cuisine. Mon geste de la main s'immobilise en l'air lorsque mon regard croise celui de Julian. Il est là lui aussi. Assis sur le canapé en face d'Iris et Gauthier.

— Hey Anna ! Salut ! se force mon ami.

Gauthier garde le nez sur son écran d'ordinateur portable. Je ne lui en veux pas, lui aussi a ses soucis. Mes yeux sont attirés par Julian, son torse qui se gonfle plus que nécessaire, sa respiration qui s'accélère, son regard suppliant. Nous ne nous sommes pas revus depuis que je lui ai annoncé que je ne pouvais pas continuer cette relation. Et la situation semble aussi délicate pour lui que pour moi.

Iris se lève pour venir m'embrasser sur la joue. Un prétexte pour couper court au malaise ambiant. Un bras autour de mes épaules, elle m'accompagne à la cuisine en simulant de devoir me parler du coup de fil de ma mère. Maman n'a pas appelé. Je l'ai eue au téléphone ce midi.

— Je suis désolée, mais on devait bosser, s'excuse discrètement ma meilleure amie.
— Non, non, ce n'est rien. Ça devait arriver, il va falloir qu'on s'y habitue. Le temps fera les choses, je tente de me convaincre.
— On finit rapidement et ensuite on dîne toutes les deux, d'accord ?
— Bien sûr !

La voir ne pas rechigner devant le fait de passer à table me fait énormément plaisir. Elle ne s'en aperçoit même pas, mais je veille toujours. Et depuis quelques semaines, je devine qu'elle ne compte presque plus les calories. Nous avons évité le pire et c'est un tel soulagement. Je la vois rejoindre ses collègues et plonge le nez dans le frigo afin de trouver une idée de repas pour ce soir.

— Bonsoir Anna.

La voix de Julian me surprend. Je ne pensais pas qu'il viendrait me voir directement.

— Bonsoir, je le salue en fermant le frigo.
— Comment vas-tu ?
— Bien. Je te remercie, je mens tout en me tournant vers lui.

Il grimace légèrement, je devine qu'il ne me croit pas, ou que ma réponse ne le satisfait pas. Je tente de dévier la conversation sur lui.

— Et toi ? je reprends.

Il ne répond pas de tout de suite. Il baisse la tête, soupire, pose ses mains à plat sur l'îlot central qui nous sépare, puis se lance.

— C'est encore lui qui t'a ramenée ?

Kyu.

— Cela ne te regarde plus Julian, je souffle difficilement.
— Cela ne me regardait pas non plus avant que tu me quittes.

Il est amer. Je peux comprendre et je l'accepte. Mais moi aussi je le suis, amère. C'est pourquoi les mots m'échappent.

— C'était ton choix de ne pas te sentir concerné à chaque fois que je t'ai attendu.

Ses yeux s'écarquillent. Il ne s'attendait pas à ce que la douce Anna ose lui reprocher un jour ce qui s'est passé ce soir-là. Mais je ne veux pas reparler de ça, pas maintenant, plus maintenant. Je lui tourne le dos, me plaçant face à l'évier pour couper court à la conversation. Je plonge mes mains sous l'eau du robinet pour les laver en espérant qu'il ait disparu lorsque j'aurai fini.

Quand je coupe le robinet, je devine qu'il est toujours là. Plus près encore que tout à l'heure. Je sens sa présence dans mon dos, son nez qui respire mes cheveux, ses mains se poser sur mes épaules, puis descendre le long de mes bras avant de m'enlacer la taille. Il pose son menton sur mon épaule, et je ne suis pas loin de fléchir, de défaillir.

— Je t'aime, Anna, susurre-t-il à mon oreille.

Mon cœur se serre tandis que ma poitrine se gonfle. Je ferme les yeux pour me battre contre cette envie de me retourner, de l'embrasser, de le supplier de me faire tout oublier. J'ai envie de le toucher. Ses mains. Sa joue. Sa barbe. Ses pectoraux. Son dos. Je rêve de glisser mes mains dans ses cheveux, de jouer avec ses lunettes. Mais nous avons essayé. Et ça n'a pas fonctionné. Le pouvoir de guérison qu'il a sur moi n'est qu'éphémère. Ce n'est qu'un soulagement. Temporaire. Et je sais que si je cède, je me retrouverai à attendre. Encore.

Mes doigts agrippent doucement les siens et les forcent à se détacher de mon ventre. Il se redresse, me lâche. Je me retourne, mais il ne recule pas. Nous sommes près. Tout près. Trop près. Il coince une mèche de mes cheveux derrière mon oreille. J'aurais dû l'arrêter, mais je ne l'ai pas vu arriver. À moins que je n'aie pas souhaité voir. Il me rend confuse et je ne peux pas me le permettre. Mon combat intérieur prend fin à l'instant où il pose ses lèvres sur les miennes. Toujours identiques. Si chaudes. Si douces. Si agréables. Je ne lui rends pas son baiser, mais je le laisse faire. Une seconde,

peut être deux. Deux de trop. Deux secondes qui m'anéantissent. Deux secondes durant lesquelles il frôle mon cœur et réveille mon âme. Deux secondes pour réaliser qu'il ne saurait pas me soulager. Mes paumes sur son torse, je le repousse délicatement. Je ne souhaite en aucun cas revivre ce qui s'est passé au Pandemonium le soir où il s'est déclaré à moi. Je ne veux pas revivre cette culpabilité, cette violence qui n'est pas moi. Julian ne lutte pas et recule d'un pas.

— Je ne peux pas. C'est fini, Julian. On a déjà parlé de ça.

— Anna, écoute-moi, me supplie-t-il en me prenant les mains. J'ai fait le con, je sais parfaitement que je n'aurais jamais dû partir comme ça en te voyant avec ton patron. Je n'aurais jamais dû te laisser après ce que tu venais de vivre. Mais je ne savais pas ! J'étais jaloux. Je suis toujours jaloux. Je ne supporte pas qu'il ait été là. C'est moi celui qui est censé te sauver, pas ce connard !

— Ce n'est pas un connard, je rectifie calmement pour ne pas envenimer les choses.

— Tu vois, tu le défends bec et ongles alors qu'il essaie de t'éloigner de moi !

— Il n'essaie rien du tout, Julian. Il n'y a rien entre lui et moi, on se parle à peine. C'est juste un pauvre mec qui n'a pas eu de bol de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. Mais sa malchance m'a certainement sauvé la vie, je commence à m'emporter.

— Alors pourquoi il te raccompagne TOUS les soirs ? me provoque-t-il.

— Parce que tout le monde sait que je suis tellement conne que je serais encore capable de t'attendre si tu me le demandais ! je hurle.

Au-dessus de l'épaule de Julian, je vois au loin Iris et Gauthier qui se sont levés, prêts à intervenir si la situation dégénère de trop.

— Tu n'auras plus jamais besoin de m'attendre, Anna. Je te le promets, m'assure-t-il, désespérément. Mais ne le laisse pas s'immiscer entre nous.

Il ne comprend pas. Il ne veut pas comprendre que Kyu n'a strictement rien à voir là-dedans. Que je suis indifférente face à lui, comme il l'est face à moi. Nos comportements sont humains. Juste humains.

— C'est moi ! je murmure, lasse. Julian, c'est moi qui ne veux plus attendre. Et même si c'est toi. Tu te souviens de ce que tu m'as demandé le premier soir ? Une chance d'essayer. J'ai voulu, vraiment voulu. Mais au fond, ce n'est pas moi qui n'étais pas prête. C'est toi ! Tu n'es pas prêt pour t'impliquer avec quelqu'un comme moi. Parce que moi, j'étouffe Julian, depuis des années j'étouffe, je suffoque, je meurs à petit feu. Et quand ces mecs m'ont étranglée en me tripotant, j'ai compris que c'était ce que je vivais avec Yann, à Gravillons-sur-Rivière, et aussi ici avec toi et ta famille. Je suis désolée, mais je ne le supporte plus, Julian. Je dois avancer. Seule. Vraiment seule.

Les larmes coulent, c'est plus fort que moi. Ils savent maintenant. Tous. Lui, Iris, Gauthier, à quel point je suis minable. J'ai honte et mal. Mal d'être ça, mal de devoir le blesser pour qu'il accepte de tourner la page, mal de l'image que je leur donne de moi.

— Je crois qu'il est temps d'y aller, amorce Iris qui s'avance vers nous.

Julian ne bouge pas. Il me fixe. Inlassablement. Quand j'ai enfin le courage de le regarder, la main de Gauthier se pose sur l'épaule de mon ex-petit ami pour lui signaler de laisser tomber. Mais Julian n'accepte de partir qu'après m'avoir adressé ces dernières paroles : « Je n'abandonnerai pas. »

23

Iris

Je touille mon petit noir, souris à Anna qui rentre dans l'appartement. Elle a l'air de passer au-dessus de son agression, même si elle a refusé de consulter le Docteur Murez, un excellent psychologue. Julian lui a proposé de voir le psy de son cousin, mais son seul remède a été de se faire raccompagner par son boss, initiative que j'ai particulièrement saluée malgré les ronchonneries de Julian.

Naturellement, à chaque fois qu'il râlait, je lui ai remis dans les dents l'agression de ma meilleure amie et la chance qu'il avait d'avoir toujours son pénis rattaché à son corps. Julian joue au jaloux, mais s'il ne veut pas définitivement perdre Anna il a plutôt intérêt à changer de comportement.

— Tu es radieuse, je constate avec bonne humeur.

Immédiatement, son visage vire au rubicond. Mon nez se plisse, je sais qu'elle a quelque chose à avouer.

— Disons que Kyu a une conversation fascinante. Il m'a appris à faire les sutures en surjet ! Et ce soir, nous avons longuement discuté de l'évolution de Choupi.

Je jette un coup d'œil au chaton qui est vautré sur ma superbe cape Dolce & Gabbana abandonnée sur le canapé. Monsieur a des goûts de luxe. Il est étalé, son petit bidon tout rond largement exposé aux grattouilles de ma meilleure amie.

— Et il ne t'a pas dit que ce prénom était complètement débile ?

Elle me tire la langue, je réplique immédiatement, gamine.

— Non, il trouve ce prénom très bien. Il n'y a que toi qui n'aimes pas.
— Il n'y a que moi qui ai bon goût, voilà la vérité.

Je l'entends ronronner, à sa place je grifferais Anna pour m'avoir affublé d'un patronyme aussi con. Elle lui fait un « bisou-truffe » pendant que je lui prépare son thé aux agrumes du soir.

— Et… Et si tu invitais Kyu à monter la prochaine fois ? je suggère, conspiratrice.

Ses yeux s'écarquillent, j'accentue mon sourire.

— Mais pourquoi je ferais une chose pareille ?!
— Oh… Je ne sais pas… Peut-être pour que je le supplie de te convaincre de changer de nom

pour Choupi.

Et pour que tu me présentes réellement ton chevalier servant.

Elle s'apprête à répliquer, quand son portable sonne. Elle hésite devant l'identifiant de Julian. Je l'encourage d'un signe de tête à décrocher et à mettre le haut-parleur. De la musique nous parvient, un air d'ukulélé. Anna soupire, ses prunelles chocolat se tournent vers le plafond.

— Anna, ma chérie, je t'aime comme de la mirabelle, comme de la cannelle, comme de la molletonnelle…

J'étouffe un rire, Julian s'égosille. Elle pose sa tasse, blasée, et écoute les rimes particulièrement minables du chanteur improvisé. Julian viole le pauvre instrument, jusqu'à ce qu'un autre prenne l'appareil.

— Anna, Julian il t'aiiiiime, baragouine Virgile.

Nous échangeons un regard avec Anna, ils sont complètement blindés.

— Oui, Anna, écoute la chansooon. C'est moi qui ai trouvé les paroles, se vante Ethan, tout aussi aviné.

Il est plus doué pour la peinture… Et Julian ferait mieux de se la fermer pour se cantonner au design.

— Anna-a-a-a, tu es plus belle qu'un chihuahua, qu'un drap, qu'une tablette de chocolat…

Le chaton feule le musicien, je dois admettre que je suis relativement d'accord avec lui. Je récupère mon petit démon dans mes bras, vois ma meilleure amie enfouir son visage dans ses mains. Malgré tout, on devine que ses traits luttent entre fou rire et envie de l'égorger.

— Anna, tu es plus douce que de la soupline, plus coquine qu'une quille…
— Ça ne rime même pas, gémit-elle. Je t'en supplie Julian, arrête de torturer cette pauvre guitare…
— C'est un ukulélé ! Ethan me l'a prêté, annonce-t-il fièrement.
— Julian, je pense qu'il serait opportun que tu raccroches… Toi et ton… ta guitare miniature, j'interviens, appuyée par un miaulement du chaton.

Anna me souffle un « merci » muet, et raccroche au nez de son soupirant. Je sais qu'elle a besoin d'autre chose ce soir, et surtout pas d'un prétendant qui lui chante des trucs débiles. Je sais que je suis en partie responsable de leur relation, mais je n'aurais jamais imaginé que Julian ferait passer sa famille d'abord, et ça, je ne lui pardonne pas.

***

Voilà une semaine qu'Hayden ignore mes messages. Il était à l'étranger, pour un Grand Prix. J'ai espéré un salut, un signe, peut-être un bonjour à la caméra, mais rien. Alors, ce soir, Anna me laisse le duplex pour que je puisse mettre les choses à plat avec mon pilote.

Quand il toque à la porte, mon cœur rate un battement. Je me lève, prends le temps de lisser ma jupe et de me prêter à mon fameux rituel de retouche maquillage avant d'ouvrir. J'agrandis mon regard avec un mascara allongeant mes cils, mets mon rouge à lèvres et ouvre, lentement, comme si je n'attendais pas que lui depuis des jours.

Ma main tremble légèrement, je lui ouvre et m'efface immédiatement pour le laisser entrer. Il me considère avec étonnement, je demeure froide.

— Pas de baiser ?
— Écoute, Hayden, non. Pas de baiser. Et… Plus de tout ça.

Il s'avance dans le salon, le pas incertain. Je me poste face à lui, prête à en découdre. La petite Iris hurle au fond de mon cœur, réclame justice. Elle ne veut plus d'homme qui l'abandonne. Non, plus jamais. Alors, j'inspire. Longuement. Très longuement, m'emplis d'air au maximum.

Il est tendu, je me mordille la lèvre. Je sais déjà que je suis le Vésuve, prête à tout ravager sur son passage. Mon sang bout, semblable à de la lave.

— Je passe toujours après, je commence, à mi-voix.

Mes cordes vocales sont nouées, figées. J'ai tant à lui dire. Tant à lui reprocher. Tant d'absence que je ne peux plus supporter. Les larmes me brûlent les yeux, roulent sur mes joues.

— Tu m'oublies. Tu m'ignores. Tu me laisses dans un coin. Il y en a toujours que pour toi, pour ton foutu manager, pour ta carrière ! j'explose.

Il accuse le coup dans un mouvement de recul. Mais je ne m'arrête pas là.

— Oui, tu es un pilote reconnu. Oui, tu es très demandé. Oui… Oui tu as mille choses à traiter plus importantes que moi, mais je ne veux pas. Je ne peux pas. Je…

En deux enjambées, il rompt cette barrière entre nous et m'étreint avec une passion brutale en écrasant ses lèvres sur les miennes. Je tente de me débattre, mais il me presse jusqu'à en avoir mal. Nos langues se mêlent, je fixe ses deux prunelles, m'y égare un instant, jusqu'à ce qu'il me relâche.

— Viens vivre avec moi en Australie, s'essouffle-t-il.

À cet instant, je suis littéralement sonnée. Je recule, jusqu'à me laisser tomber dans le canapé. La phrase se répète, encore et encore. Son portable sonne, il y jette un œil puis se tourne vers moi.

— En Australie, il n'y aura plus de ça. Ce sera toi et moi, juste nous et l'adrénaline, promet-il.

Lui et moi. Juste nous, juste une idylle. Oublié le manager harceleur.

Je pourrais enfin être aimée à temps plein et non plus entre deux portes ou dans un bureau. Je pourrais ne plus être l'Iris abandonnée. À nouveau il me prend dans ses bras, dépose un baiser chaste sur mes lèvres et me souffle qu'il s'en va pour mieux revenir alors que je me sens planer.

Quand on toque à la porte, je relève la tête surprise. Je me sens encore dans un autre monde, prise dans l'écho de la demande d'Hayden. Je me relève, marche d'un pas traînant jusqu'à l'entrée. J'ouvre à Gauthier qui a les bras chargés de manuscrits, sur le premier je vois le tampon « rejeté ». Vincent a fait sa sélection.

Vincent…

Gauthier me parle, mais je ne l'entends pas. C'est un bruissement, largement couvert par la voix d'Hayden.

Partir. Partir en Australie. Partir à l'autre bout du monde pour l'avoir tout à moi.

— Iris, tu m'écoutes ?

Je le dévisage, secoue la tête et observe les manuscrits étalés sur la table basse.

— Oui je… Ton père a refusé beaucoup de manuscrits.
— Il a une exigence très élevée pour Stuprum, d'autant plus que nous reprenons le pôle érotisme.

J'acquiesce, fais la nouvelle sélection de manuscrits avec Gauthier, silencieuse jusqu'à ce qu'Anna rentre.

— Quel temps ! peste-t-elle en secouant son manteau trempé. Ah, ça bosse dur.

Gauthier lui fait la bise, je fixe le vide. Ma meilleure amie s'installe à mes côtés, glisse sa main dans la mienne. Je tourne lentement la tête vers elle, sens les mots s'agglutiner contre mes lèvres comme un vase prêt à déborder.

— Tu peux tout me dire, souffle-t-elle avec tendresse.

Je force un minuscule sourire, n'arrive pas à faire la part des choses.

— Hayden… Hayden m'a proposé de vivre avec lui.

Elle pousse un petit cri enthousiaste, sincèrement heureuse pour moi alors que Gauthier me fait des yeux de hibou.

— Mais c'est génial ! Tu vas vivre une grande histoire d'amour, et avec ton fantasme en plus ! Ton fantasme qui ne te joue pas d'ukulélé au téléphone…

Sa réflexion parvient à me dérider, je crois que je n'oublierai jamais la sérénade foireuse de Julian et ses cousins. Mes doigts pressent les siens, fort, jusqu'à la limite de la douleur.

— Anna… Il me propose de vivre avec lui, mais… en Australie.

D'un coup, elle devient livide. Aussi livide que Gauthier. Je sais que c'est à l'autre bout du monde. Et je sais qu'ils vont devoir envisager une vie loin de moi. Mais si c'est le prix à payer pour avoir un véritable couple, une famille, un avenir, alors je pourrais être tentée de le payer.

24

Vincent

J'applique le tampon « refusé » sur le dernier manuscrit, devant mon fils. La sélection d'Iris me laisse songeur. Elle ne vise pas assez haut dans ses exigences, il faut que Stuprum soit l'élite. Cette maison doit refléter les mœurs de Scripturam si elle veut persister dans le milieu et survivre au cap des trois ans.

Je remets la pile à Gauthier qui grimace.

— Un problème, fils ?
— Iris avait eu un coup de cœur sur ce dernier manuscrit, j'appréhende sa réaction.

Je hausse un sourcil, l'opinion d'Iris ne m'effraie pas. Je sais ce qui est bon pour elle et sans doute même mieux qu'elle. Mais ça, elle finira par s'en rendre compte. Je ne doute pas que son pilote n'est qu'une passade, une sorte de petite crise d'immaturité pour me faire payer le retard de mon divorce.

— Je saurai la convaincre au besoin. Nous nous retrouvons ce soir pour dîner ?
— Bien sûr, mais je devrai rentrer tôt pour…

Il laisse sa phrase en suspens, je devine qu'il s'agit de ne pas laisser sa mère seule. Elle vit mal la séparation, mais je ne pouvais plus partager le lit d'une femme pour qui ma passion s'est éteinte. Je ne pouvais plus vivre dans un simulacre, dans une grande pièce de théâtre.

— Comment va-t-elle ? je m'inquiète, malgré tout.
— C'est pas la joie. Elle ne vit pas bien du tout… *ça*. Elle me dit que tu es parti pour une autre, alors je lui réponds que tu n'as personne. Et, dans ces moments-là, elle rentre dans une colère incontrôlable.

Je hoche la tête, conscient de la jalousie maladive de mon ex. Qu'en sera-t-il lorsque j'officialiserai avec Iris ? Et Gauthier ? Comment le prendra-t-il ?

Avant de t'en soucier, il faudrait déjà la reconquérir.

— J'y vais, Iris m'attend.

J'approuve d'un léger signe de tête et me plonge dans les dossiers de Scripturam, plus particulièrement sur la sélection de mes deux futurs stagiaires. C'est une centaine de C.V. qui trônent sur mon bureau, l'élite d'une présélection réalisée par Raphaël.

Gauthier cède sa place à mon assistant, il est de tradition que je choisisse un homme et une femme par souci de parité. Hélas, les profils masculins s'avèrent majoritairement décevants, bien loin des attentes que j'ai pour mon entreprise.

— Cette année, ce sera deux femmes, je finis par céder face à la médiocrité des parcours de la gent masculine.

Deux curriculums se détachent, démontrent un véritable potentiel que je serais bien bête de laisser passer. C'est à la main que je rédige le précieux courrier qui ouvrira à ses deux jeunes femmes les portes de ma maison d'édition, un véritable tremplin qui leur assure un emploi dès la fin de leurs études, chez moi ou ailleurs.

Raphaël s'empresse de descendre au service courrier, je guette son départ et ouvre le premier tiroir, celui où je dissimule un cliché d'Iris pris lors de mon anniversaire. Ses yeux transpercent littéralement l'objectif, les plumes de sa robe soulignent avec grâce ses courbes. Je m'égare sur ses longues jambes fuselées qui n'en finissent pas, regrette amèrement qu'elle m'échappe.

D'un geste rageur, je referme le tiroir et m'éloigne un instant du meuble d'acajou pour aller me servir un whisky d'âge. Mes prunelles se perdent dans le liquide ambré, je me laisse tomber sur le fameux canapé qui a connu tant d'étreintes avec *elle*.

Je vais la récupérer. *Je dois* la récupérer. Maintenant que j'ai enfin dégagé Amélie, ce n'est plus qu'un jeu de temps et de patience.

***

J'ai commandé chez le traiteur. Le plat tout juste réchauffé est au milieu de la table, deux couverts sont mis. La sonnette tinte dans tout l'appartement, j'ouvre à mon fils qui a les bras plein de nouveaux manuscrits. Je me doutais bien qu'Iris aurait fait une nouvelle sélection, elle n'est que trop pressée de signer de nouveaux auteurs. Il faut qu'elle apprenne la patience, qu'elle se précipite moins sur les sorties. Mais je lui enseignerai tout ça, dès qu'elle aura de nouveau cédé à mon charme.

— Je constate que notre reine des enfers ne t'a pas dévoré, je plaisante en lui servant un verre de vin blanc.

Il fait la moue, je perçois un malaise.

— Disons qu'elle n'était pas en état de faire grand-chose.

Étonnant de sa part.

Je l'invite à poursuivre silencieusement, il se vautre sur mon canapé dans un long soupir. Voilà longtemps qu'il ne m'avait plus fait ça, la dernière fois c'était en terminale quand Debby l'a plaqué pour un rugbyman. Je l'avais consolé, même si je ne connaissais rien sur cette fille hormis sa taille de soutien-gorge que mon très cher fils me répétait à longueur de journée. À se demander qui l'a élevé

comme ça.

— Hayden est passé voir Iris, commence-t-il, vaguement dépité. Et je flippe pour la maison d'édition.

Mes sourcils se froncent, j'ai du mal à saisir le rapport entre Hayden et Stuprum.

— Pourquoi est-ce que tu *flippes* pour la maison d'édition ? Elle ne compte pas embaucher ce… pilote, tout de même ?

Il enfouit sa tête dans un coussin et grogne d'un désespoir que je trouve passablement exagéré. Je me sers du vin, patiente en attendant que Monsieur daigne me fournir une explication à son mélodrame.

— Il lui a proposé de vivre en Australie. Avec lui. Définitivement.

Le verre que je tenais se brise sur le sol, l'horreur et l'effroi font s'arrondir mes yeux. Je n'en reviens tout simplement pas. Gauthier semble également sous le choc, mais j'ignore si c'est à cause de ma réaction ou de cette histoire de fou.

Non, c'est impossible, j'ai dû mal entendre.

— Tu sais, elle a pas dit non tout de suite. Elle envisage sérieusement la question, vu sa façon de nous l'annoncer à Anna et moi. Et ça, c'est bizarre venant d'Iris…

Iris n'a pas dit non. Iris n'a pas rué dans les brancards. Iris n'a même pas pensé à sa maison d'édition. Iris n'a pas songé à moi…

Un spasme agite mon corps halluciné, tout se répète dans un écho que je me refuse à comprendre et à entendre. C'est impossible. Juste impossible.

— Iris ne peut pas avoir déjà un pied en Australie, je souffle, effaré.

Gauthier m'observe, désabusé.

— Elle est avec un pilote canon sur lequel elle fantasme depuis des lustres, qu'est-ce qui pourrait bien la retenir ? me rappelle-t-il douloureusement.

J'explose, frappe dans le mur pour expulser ma rage.

— ELLE NE PEUT PAS ! je hurle à plein poumons. ELLE NE PEUT PAS, CAR ELLE EST AMOUREUSE DE MOI !

C'est comme un acouphène assourdissant. Un bruit strident dans le temps suspendu. Gauthier ne bouge pas, pas tout de suite. Je réalise à peine ce que je viens de dire. Je réalise à peine la portée de mes mots. Je réalise à peine que j'ai peut-être détruit mon fils.

Tremblant, il se relève du canapé et s'écarte, me jauge comme si j'étais un étranger. Je déglutis, péniblement.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? articule-t-il difficilement.

Ma bouche s'ouvre à de multiples reprises, des mots tentent de se former, mais c'est le néant. Alors, il se rapproche, la fureur au fond des rétines.

— TU T'ES TAPÉ IRIS ?

Son cri venait du fond du cœur, m'assomme et me fait vaciller. Mes doigts se contractent, je ne dois pas perdre la face.

Il est temps d'assumer, Vincent.

Je prends une profonde inspiration, surveille sur coin de l'œil le poing menaçant de mon fils.

— Je l'aime. Elle est devenue toute ma vie. Toute mon existence. Tout…

Sa bouche se déforme d'horreur, comme si je venais de lui révéler le plus sordide des crimes. Mon sang pulse à mes oreilles, il fixe sa main, puis mon visage, avant de se retourner.

— Je peux pas croire que tu as fait un truc aussi ignoble à Maman. Je peux pas croire que tu aies couché avec une nana de mon âge ni que tu puisses me faire un plan comme ça. Non… Tu n'as pas pu…

Si, j'ai fait un truc ignoble aux deux femmes qui ont gouverné ma vie.

Il remet sa veste, me repousse quand je tente de l'approcher. Je voudrais lui expliquer, lui dire que ce n'est pas qu'une histoire de cul. Mais rien ne parvient à sortir, je suis rendu aphone par ma peur qu'elle parte en Australie, par ma terreur de tout perdre.

— Tu n'es plus mon père, lâche-t-il en claquant la porte.

Me voilà réduit à l'état de poussière.

25

Gauthier

C'est comme si tout mon corps était vide, comme si j'avais plongé dans le néant. Un trou sans fond, des abysses dans lesquels aucune lumière ne parvient à m'atteindre, à me donner l'envie d'avancer ou, au moins, un peu d'espoir. Je marche comme une ombre. Comme un mort qui ramperait hors de sa tombe.

J'ai claqué la porte. J'ai dévalé les escaliers. J'ai fui la source de ce mal qui vient me bouffer, planter ses crocs dans ma chair alors que j'étais devenu asthénique, complètement incapable de penser.

Mes pieds traînent sur le béton trempé, la pluie s'abat sur mon visage. Je ne rentre même pas le cou dans ma veste, je me fous de ça. Je n'ai plus que la trahison devant le visage. Je tangue, un peu, encore sonné.

Comment il a pu faire ça ? Comment il a pu baiser avec elle ? Comment ils ont pu me le cacher, faire comme si de rien n'était. Comme s'ils ne me prenaient pas pour un con. Mes poings se serrent, un frisson court sur mon échine. J'ai du mal à y croire, à réaliser. C'était la pire gifle de ma vie, le pire mensonge de mon père.

Il a des dizaines de femmes à ses pieds. Alors pourquoi elle ? Pourquoi mon associée… mon amie. Je crispe ma mâchoire, comme pour encaisser une droite, cette pensée me percute, m'assomme un peu plus comme un uppercut. Je me plie, expire, effleure une façade colorée.

Ici, j'ai ma famille de cœur. Des gens honnêtes, francs, chez qui on peut débarquer n'importe quand. Je pousse la porte, elle n'a jamais été verrouillée. Parait qu'ils ont jeté la clé, comme la maison bleue adossée à la colline dans la chanson.

Je me laisse tomber comme une merde dans l'ascenseur, passe la main dans mes cheveux dégoulinants de flotte. J'ai le cœur qui cogne, fracasse ma cage thoracique. Il y a tant de choses que je *vois* maintenant. Tant d'indices. Tant de foutages de gueule. Rien qu'à l'anniversaire de mon père, les regards entre ma mère et Iris trouvent un tout autre sens.

Elle aussi, elle savait.

Mes deux parents m'ont pris pour un con. Pour le roi des cons. Je préfère encore me barrer, squatter l'escalier des Cassel-Garian. Je ne demande rien de plus qu'un toit, juste du temps pour ne plus tomber, pour arrêter de sombrer.

C'est Julian qui me sort de l'ascenseur, me traîne jusqu'à l'appartement de Virgile. La famille est

là. Elle me regarde, pas comme un étranger. Juste comme un membre arrivé à la bourre. Alors, je m'assois. Silencieusement, je les remercie et fixe mon assiette.

— On peut te servir quelque chose ? propose Zola avec bonne humeur.

J'aimerais ouvrir la bouche, mais j'ai trop peur de dégueuler. Je secoue la tête, refuse, repousse l'assiette en porcelaine vieillotte. J'en aurais tellement eu à dire à mon père. Mon *traître* de père. Virgile enserre mon épaule, me glisse un coup d'œil inquiet.

— Vieux, tu peux pas rester sans bouffer…
— En plus c'est le ragoût de grand-mère, ajoute une nana aux cheveux rouges blottie contre Ethan.

Je la dévisage, j'en ai tellement entendu parler que je n'aurais jamais pu croire la voir en vrai. C'était devenu comme un mythe, une histoire à la con pour se distraire, le délire d'Ethan.

— Cassandre, je t'ai déjà dit de m'appeler Mémé.

Bah tiens, Mémé Cassel va mieux.

Quand je vois Ethan embrasser le front de sa belle, tout se déforme. Iris et mon père enlacés m'apparaissent, me révulsent, tordent mon estomac. Je dégage de ma place aussi vite que possible et rends la bile dans la salle de bains, à l'abri des regards. Mon corps convulse presque.

Putain !

Le palpitant s'emballe encore, me fait un mal de chien et toute ma rage se déverse dans ce que je rends. Virgile, en vrai pote, me soutient, passe une main rassurante dans mon dos. Pourtant, tout mon corps se met en tension, la réalité de mon état me revient en pleine gueule et me dégoûte.

— Qu'est-ce qui te fout dans cet état ?

Il me lance un gant humide pour me rafraîchir, je me laisse tomber à côté des chiottes et prends mon visage dans mes mains.

— Mon père… Iris…
— Eh bien quoi ? Ton père… Iris…

Je relève le visage, juste parce que je n'ai pas la force de le dire. Je lui fais les gros yeux, il lit en moi comme dans un livre ouvert.

— Ils sont adultes, tu sais…

Un choc de plus ! C'est pas mon pote, on me l'a échangé ! C'est pas lui, c'est pas Virgile.

— Insurge-toi un peu, merde ! je tempête en lui balançant son gant à la gueule. Ma pote, mon associée, qui s'envoie mon père ! Y a que moi qui trouve que c'est malsain ? Pas normal ?

Dégueulasse ?

Il hausse les épaules, la rage revient encore, me prend dans ses bras et serre fort à me faire exploser.

— C'EST DÉGUEULASSE ! Il a un terrain de chasse grand comme le monde ! Il a le choix… Il a le choix…

Je crois que c'est ce qui m'écœure le plus. Savoir qu'il avait parfaitement le choix, l'opportunité de se trouver une autre jolie brune et foutre la paix à Iris qui pourrait être ma sœur.

Qui pourrait être sa fille…

— Tu sais, dans la famille on n'est pas trop regardant sur l'écart d'âge… justifie-t-il. On se

contente d'aimer. Parce que c'est une chance de trouver l'amour, le vrai.

Mes yeux s'arrondissent, je suis complètement ahuri, pris de court par sa réaction.

— Y a des limites, tu sais.

Ma voix tremble, je voudrais juste qu'il voie les choses comme moi, qu'il les voie

comme tout le monde doit le voir.

— Et alors ? Iris est majeure, ton père aussi. T'as pas idée de ce que je donnerais pour connaître plus qu'un coup d'un soir. Avoir une nana qui m'attend à la place du stock de bières que j'ai au frais, pouvoir *réellement* parler. Elle serait là, à s'inquiéter de savoir comment je vais… Tu sais à quand remonte la dernière fois qu'on m'a demandé si j'allais bien ?

Son regard est douloureux. Je percute que même moi je m'intéresse pas tant que ça à sa vie finalement.

Tu parles d'une famille de cœur, pas foutu de me soucier des gens qui m'accueillent.

Le silence s'installe, pèse sur ma poitrine. Je ne sais plus. Je suis paumé. Complètement paumé.

26

Iris

Trois semaines plus tard…

La main sur la poignée du caddie, je m'égare dans la contemplation des avions anciens suspendus dans le hall principal de l'aéroport. Ça me distrait, m'éloigne un peu de ce qui m'amène réellement ici. Les valises sont lourdes, très lourdes, plus lourdes que toute une vie. J'écoute à peine l'hôtesse du guichet de la compagnie aérienne haut de gamme choisie par Hayden.

L'Australie. L'Australie. L'Australie.

Ce simple mot tourne dans ma tête, l'inonde, la submerge de tous mes souvenirs. De tout ce qui était ici et appartenait à mon histoire. C'est un changement, une nouvelle page que je vais tourner dans la douleur. Anna a voulu m'accompagner, j'ai refusé, sans doute trop froidement.

C'est immobile qu'elle m'a regardée partir, monter dans la limousine venue me chercher en bas de l'immeuble. Je ne me suis pas retournée, j'ai eu peur de ne pas avoir le courage de descendre pour rejoindre Hayden. Je m'accroche à son bras, presse son biceps. Il a maigri depuis sa dernière course, je pose ma tête sur son épaule, un geste tendre que je ne me suis accordé que trop rarement.

C'est le chaos, un brouhaha que la raison ne parvient pas à faire taire. Pourtant, c'est bien elle qui m'a poussée à prendre cette décision, à aller jusqu'au bout malgré mon cœur qui allait se briser encore une fois alors qu'il se remettait à peine de la fin de mon histoire avec Vincent.

Qu'il est dur de dire adieu. De quitter quelqu'un qui a compté, avec qui on a vu son futur. Pourtant, je m'avance vers le contrôle des bagages à main. L'appréhension est là, menace de déborder en larmes sur mon visage que je cache sous un masque faussement serein.

Une Diavolo ne saurait s'effondrer. Les larmes sont pour les faibles.

La voix de ma mère s'invite dans mon crâne, hante mes souvenirs et ma résolution. Je me tends, fais face à Hayden. Nos prunelles s'accrochent, et nos lèvres se scellent. Dans ce baiser, j'y jette tout ce que j'avais comme amour pour lui. Tout ce que je lui aurais réservé pour l'avenir.

Mais *nous* ça n'existe pas au futur. Pas pour notre couple.

Ses lèvres chaudes caressent les miennes, prolonge cette dernière étreinte, l'ultime d'une relation qui aura laissé une plaie dans mon cœur.

Il est dans l'intérêt de chacun de passer à autre chose.

Je me croyais de marbre, persuadée d'avoir un cœur de diamant. Rien n'atteint le diamant. On le taille, on le plie à la beauté décidée par l'homme, mais rien ne le blesse.

J'ai un cœur de papier que les hommes déchirent encore et encore.

Je pose la main sur son pectoral, incapable de parler. Il effleure ma joue, cherche encore à capturer mes iris pour tenter sans doute une veine négociation. Mais ma décision est prise, et c'est la bonne décision. C'est la chose à faire, pour le bien de chacun.

Abandonner Anna. Planter Gauthier. Dire définitivement adieu à Vincent. Trois choses dont je sais maintenant que je suis incapable. Alors, d'un pas, je recule. Je brise silencieusement le lien, tourne le dos à l'Australie et à l'avenir avec lui. Et j'avance, le menton haut. Je traverse le hall en effaçant chaque sentiment, dans un silence glaçant.

J'ai appris depuis mon plus jeune âge à faire *ça*. J'ai appris à tout camoufler, à jouer la comédie de l'assurance. Et tout le monde y croit. Tout le monde sauf Anna. Car elle sait, elle connaît la véritable Iris, celle qui l'a maintes fois suppliée de dormir avec elle car elle était terrifiée dans ce manoir trop grand pour une enfant.

Ne te retourne pas.

Toute seule, je me convaincs de ne pas faire le seul geste qui pourrait me faire douter. Une discipline de fer, une contrainte.

Voilà. C'est fait.

***

Trois jours. C'est le temps qu'il a fallu pour que je réalise pleinement qu'il ne franchirait plus jamais la porte. Pour que je passe de l'assurance au déni avant d'accepter. L'amour s'est éteint, vite, trop vite. Pendant un instant, j'ai même douté qu'il ait existé, j'ai même douté de ma relation.

Anna a été là, comme une sœur. Elle a écouté mon silence, séché les larmes que je n'ai pas versées. C'était une étrange léthargie, comme si le contrecoup m'avait tuée avant que je ne renaisse de mes cendres.

Le premier jour, j'ai pensé à lui. Tout le temps. À notre rencontre, à nos échanges, à Monaco, à sa tendresse.

Le deuxième jour, j'ai encore pensé à lui. Mais je me suis souvenu de toutes ces fois où il m'a plantée pour X ou Y raisons. Toutes ces fois où je l'ai espéré sans jamais le voir arriver.

Le troisième jour, j'ai pensé à mes désirs. Il m'a fait miroiter une relation tendre et dans la compréhension de l'autre. Mais tout ça n'était qu'une douce illusion dans laquelle je me berçais.

Aujourd'hui, je me relève. Aujourd'hui, je bois mon café au comptoir, face à Anna et avec mon petit démon qui chasse les lacets de ses Converses. J'ai horreur de ces chaussures, j'espère même qu'une nuit le petit diable arrivera à les lacérer pour l'obliger à mettre la superbe paire de Prada que je lui ai offerte un jour de bonté. C'est ce même jour que j'ai laissé Timmy manger des crêpes à la maison.

Anna me couve du regard, je consulte mon mobile. La vie me rattrape, la réalité aussi. Gauthier est fâché. Il m'a jeté à la gueule qu'il savait pour Vincent et moi. J'ai répliqué que je faisais un peu ce je voulais de mon vagin. Chose qu'il a très moyennement appréciée.

Mais ça ne peut plus durer. Nous avons une maison d'édition à faire tourner. De ce fait, je le convoque, prétexte des dossiers à récupérer pour le coincer. Anna laisse faire, ne se mêle pas. Je pense qu'elle a d'autres chats à fouetter avec son vétérinaire-chevalier servant.

En milieu d'après-midi, il se pointe. Je suis seule avec le truc miniature qui nous sert de chat. C'est qu'il a pris l'habitude de dormir sur l'autre oreiller de mon lit la nuit et de vivre autour de mes chevilles la journée. Il peut passer des heures lové sur moi alors qu'il snobe Anna, on croit rêver !

Gauthier s'avance, fermé. Je l'invite à s'asseoir, il refuse.

— Je me permets d'insister, j'appuie sur un ton où personne ne s'amuserait à me contrarier.
— Tu ne peux pas obtenir tout ce que tu veux.

Bien, il attaque.

— Parfait. Alors, que faisons-nous ? On arrête là ? On ferme Stuprum ? C'est à ça que tu veux arriver ? je persifle, cinglante.
— Bien sûr que non !
— Alors, assieds-toi.

Il s'exécute, se met le plus loin possible de moi. Mais je sais déjà comment je vais opérer. Je le sais déjà, car je le connais mieux que sa propre famille. Mieux que Virgile.

— Toi et moi, pendant cinq ans on a été ensemble. Du premier jour de fac, jusqu'au stage chez Scripturam. Toi et moi, on a traversé la sélection sans pitié, on a été pris dans l'un des masters les plus sélectifs…
— T'as pas besoin de me rappeler ce qu'on a traversé, je le sais et je comprends d'autant moins ce qui a pu te prendre, soupire-t-il avec une déception qui me poignarde les entrailles.

Longuement, je fais tourner ma tasse entre mes doigts, le mot est juste là, au bord de mes lèvres.

J'ai cru avoir du courage en prenant mon indépendance. J'ai cru avoir du courage en laissant Vincent. J'ai cru avoir du courage en tournant le dos à Hayden. Mais tout est là. Tout est *juste* là, dans une phrase minuscule. Dans une réalité que j'ai du mal à admettre, à formuler, à assumer.

Pourquoi… Pourquoi a-t-il fallu que ce soit lui ?

J'inspire, lève les yeux au plafond et puise dans ce qu'il me reste de ressources.

— Parce que… je l'aime.

Voilà. Je l'ai dit. C'est sorti dans un souffle à peine audible. Mais Gauthier a parfaitement entendu. Et j'appréhende sa réaction. Je vois chacun de ses muscles se tendre, il semble prêt à bondir. Mais il ne bouge pas. Non. Il encaisse avec un rire nerveux.

— Il était marié…
— Il m'avait promis que le divorce était en train d'être fait. Gauthier, s'il te plaît… Toi et moi, notre amitié elle est au-dessus de ça. Tu n'as pas le droit de m'en vouloir parce que mes sentiments ont décidé que ça serait *lui*…

Lui… Ce doit être lui. Mais je l'ai perdu, je l'ai repoussé comme une idiote en pensant faire le bon choix.

Toutes les larmes que je n'ai pas versées pour Hayden roulent maintenant sur mes joues. J'ai perdu. J'ai tout perdu.

Vincent. Hayden. Gauthier.

Je ne suis qu'une conne ! Si je n'avais pas volé si près du feu, si je n'avais pas eu cette soif de l'amour d'un homme. Si je n'avais pas voulu combler cet énorme trou que j'ai au cœur. Si je n'avais pas eu besoin d'un homme mature pour me montrer que j'existais dans son monde. Si j'avais eu plus dans ma vie que des cartes ou des appels de mes parents. Si…

Soudain, on m'enlace. Gauthier me presse fort contre lui, tout mon regret imbibe sa chemise, mes sanglots semblent impossibles à tarir. Mais il est patient. Il me caresse le dos, me chuchote que ça va aller.

Comment ça pourrait aller ?

Et comme une réponse à la petite Iris qui a peur, il murmure au creux de mon oreille :

— Ça ira, tout ira bien.

27

Anna

Iris est détruite. Hayden est parti. Elle ne l'a pas suivi. Et c'est la meilleure de toutes les décisions qu'elle a pu prendre dans sa vie. Je souhaite son bonheur et en aucun cas je n'aurais voulu influencer son choix, alors je n'ai rien dit. Je ne suis pas intervenue. Mais je l'aime et je la connais. Hayden n'était pas celui qu'elle voulait. Il devait l'aider à panser ses blessures et il vient involontairement de l'obliger à arracher le pansement d'un coup sec.

Elle n'est pas partie. Ce n'est pas pour moi, pour sa maison d'édition, pour Gauthier, ou même pour Vincent. Elle est restée pour elle. Parce qu'au fond, tout au fond, bien caché, la véritable raison de ce choix est son bonheur. Celui qu'elle pourrait vivre. Le seul qui pourrait la satisfaire. L'unique.

Elle souffre trop encore pour l'admettre. Elle se bat trop encore pour l'envisager. Mais seulement deux choix s'offrent à elle. Retrouver Vincent ou se guérir de lui. Si elle opte pour la guérison, elle devra user de patience, comme j'apprends à le faire moi aussi.

À l'heure actuelle, nous sommes toutes deux aussi brisées l'une que l'autre. Toutes deux aussi déterminées à tourner cette fichue page pleine de ratures. On a pleuré. Beaucoup. Mais on se tient la main et on ne se lâchera pas. Jamais.

Elle a voulu aller passer la journée au Spa. Alors j'ai souri et me suis enthousiasmée pour cette activité entre filles. Intérieurement, je suis loin d'être à l'aise avec tout ça. Je n'aime pas vraiment qu'on me touche, me trimballer en peignoir devant des personnes que je ne connais pas. Iris me propose de choisir par quoi nous pourrions commencer. Par élimination j'ai pris le bain à remous pour deux personnes dans l'espoir de nous retrouver un moment sans croiser qui que ce soit. Ce que je n'avais pas prévu c'était que ce truc était un bain de boue.

— Hors de question que je rentre là-dedans, c'est dégueulasse, Iris !
— Anna, arrête un peu, ce sont des algues ! Tu verras ça fait un bien fou, s'amuse-t-elle face à mon dégoût.

Je la regarde un instant patauger à l'intérieur et réalise qu'elle ne m'a pas ordonné de la rejoindre. Ça me convainc de le faire, parce que ma meilleure amie a besoin de moi. Je glisse un pied, une jambe, puis l'autre et m'assois à ses côtés.

— Ça ressemble assez à la porcherie de Monsieur Sanson, je murmure en pensant au vieux voisin de Gravillons-sur-Rivière.
— Sauf qu'ici ça ne pue pas.

Nous nous détendons un instant, yeux fermés, mais rien qu'à l'idée de laisser vagabonder mon

esprit, je ne cesse de gesticuler d'angoisse.

— As-tu fini ? me rouspète-t-elle.
— C'est cette pseudo-musique d'ambiance zen qui me stresse, je me justifie.
— Bien ! Discutons… Qu'en est-il de Julian ?

Je soupire avant de répondre. Julian, un sujet que j'aurais préféré éviter.

— Ce n'est pas facile.
— J'avais remarqué ! Je te rappelle que je suis présente à chacune de ses interventions foireuses pour te déclarer son amour.
— À vrai dire, je parlais de moi. Ce n'est facile pour aucun de nous deux et il ne me facilite pas la tâche en ayant cette attitude.
— C'est pourtant toi qui l'as plaqué.

Son affirmation résonne comme une question. Douce, timide, inquiète.

— Parce que j'ai compris que notre histoire ne finirait pas bien. Que mes sentiments pourtant bien présents ne suffiraient pas à justifier le mal qui nous attendait. Parce que s'investir comme nous voulions le faire demande plus d'amour, plus de passion et d'engagements que nous ne pourrions jamais nous donner.

Elle ne me répond pas. Son regard baissé se fixe sur ses mains qu'elle ressort tout juste de la boue dans laquelle nous trempons. Elle sait. Elle comprend. Et j'ose parce que je ne veux pas qu'elle traverse ce que j'ai traversé récemment.

— Comme ton histoire… avec Hayden.

Pas un mot, juste une réaction, un souffle. Ironique ? Blessé ? Approbateur ? Je ne parviens à l'identifier. Ce qui me pousse à l'éclairer sur mon raisonnement.

— Iris, je ne veux pas que tu aies mal comme j'ai eu mal. On n'a jamais vécu dans le même monde, on n'a pas la même histoire. Nous vivons nos vies en parallèle sans jamais qu'elles ne se croisent. Leur seul lien c'est la main que l'on se tend régulièrement depuis l'enfance et que l'autre attrape sans prendre le temps de la réflexion.

Le visage toujours baissé, elle m'accorde un regard curieux en coin. Je ne perds pas l'occasion de m'emparer de ses prunelles et m'y accroche pour qu'elle prenne conscience de ma bonne intention et de ma sincérité, tout en reprenant mon monologue.

— Je ne suis jamais intervenue dans ta vie pour mettre le doigt sur tes erreurs ou te pousser dans une direction. Mais ne vois-tu pas que nos histoires avec Julian et Hayden sont quasiment identiques ? Des amours tremplins qui n'étaient destinés qu'à nous faire rebondir de nos histoires si difficiles à affronter. Vincent et Yann sont à l'opposé l'un de l'autre et pourtant nous sommes ressorties tellement blessées de ces relations, après des années à attendre le bonheur dont nous

rêvions.

Ma meilleure amie bascule la tête en arrière pour retenir ses larmes. À tâtons dans le bassin, je cherche sa main pour me réconforter en toute discrétion. Lorsque je la tiens, j'entrelace mes doigts dans les siens et elle laisse couler sa peine le long de ses joues.

— Vincent est un homme bien qui est fou de toi. Gauthier m'a dit que son père avait entamé la procédure de divorce. Il l'a fait pour toi. N'en doute pas, c'est évident.

— C'est trop tard ! murmure-t-elle.

— Il m'a fallu combien de temps avant de quitter Yann ? J'aurais pu vivre quelque chose avec Raphaël, mais je n'ai pas réussi…

— Tu aurais dû ! s'empresse-t-elle d'ajouter, pleine de rancœur envers mon ex-fiancé.

— Mais c'était compliqué, difficile, douloureux pour tout un tas de raisons autres que l'amour. J'imagine que ce n'était pas plus simple pour Vincent.

Les paupières closes, je la laisse assimiler mon raisonnement.

— Vous êtes faits l'un pour l'autre, Iris. Et rien que pour ça, il ne sera jamais trop tard…

La porte s'ouvre et l'esthéticienne trop enthousiaste à mon goût s'avance vers nous.

— Mesdames, êtes-vous prêtes pour un masque corporel au chocolat maintenant ?

— Vous nous prenez pour un gâteau ? je l'interroge, surprise.

La jeune femme s'offusque, mais je n'y fais pas attention, me tournant vers mon amie lorsque j'entends son rire éclater. Les traces encore humides de ses larmes brillent sous les reflets de la lumière artificielle, mais son sourire est sincère. Je me promets donc de faire mon maximum pour être superficielle le reste de la journée !

— Dis, Iris, tu crois qu'on pourra le manger son glaçage au chocolat à la dame ? je chuchote à ma meilleure amie en sortant de la vase à cochons.

28

Iris

Je referme la boîte mail et me tourne vers Gauthier qui raccroche à l'instant avec une toute nouvelle auteure que j'ai repérée. Cette plume est pleine de promesses, amoureuse du genre érotico-historique, elle sera certainement un véritable atout pour notre maison.

Suite à ma journée au Spa avec Anna, j'ai vu ma vie sous un nouveau jour. Tout ça, tout ce qui a bouleversé mon existence ces derniers temps est une chute, une chute dont je me relève pour avancer. Alors je vois tout différemment. Et j'aide Anna à tourner sa page en ne convoquant Julian que lorsqu'elle travaille. C'est un coup de pouce, une façon de lui montrer que je suis là pour elle.

— Bon. Julian, tu peux rentrer chez toi et Gauthier tu vas chez l'imprimeur faire le point sur les nouvelles maquettes, j'ordonne avec autorité.

Les garçons ne cherchent même pas à contredire, je prends la pochette réservée aux contrats et attrape le minuscule démon par la peau du cou alors qu'il vient de filer mon bas avec ses petites griffes.

— On ne file pas les bas de Maman, c'est mal ! je réprimande avant de le reposer.

Gauthier et Julian me dévisagent avant d'exploser littéralement de rire à s'en tenir les côtes.

— Tu viens de dire « Maman » à ce truc ! Mais qui êtes-vous, qu'avez-vous fait d'Iris ?
— La ferme ! je persifle. Et ne vous avisez pas de le raconter à Anna sinon je vous mange !
— C'est plus crédible maintenant, *Maman*, pouffe Gauthier avant de s'éclipser.

Je rumine jusqu'à la voiture, ça m'a échappé. Et je n'y peux rien ! C'est la faute d'Anna qui est toujours en train de lui dire que nous sommes ses mamans. Un jour il faudra que j'explique à Choupi que ce n'est pas possible biologiquement.

J'appuie sur l'accélérateur, retrouve le plaisir de la vitesse en filant jusqu'aux éditions Scripturam pour récupérer les contrats de mes tout nouveaux auteurs. Dans le mail, Vincent m'enjoint à venir et à tâcher de ne pas *casser* mes nouveaux auteurs, comme si j'étais du genre à ne pas prendre soin de mes affaires.

C'est sans doute une façon de me faire digérer les frasques d'Eva des Plaisirs que j'ai choisi de baptiser « Eva la grosse connasse » quand j'en parle à Gauthier. Il paraît que ce n'est pas très déontologique, mais je m'en fiche éperdument. Ça me permet de relâcher la pression et d'éviter de commettre un meurtre.

Plus je m'approche de l'immeuble, plus une douce chaleur née dans mes entrailles, comme à *l'époque*. Une vague de nostalgie s'écrase contre mon thorax quand je quitte ma voiture et pénètre dans le hall du prestigieux immeuble. Mes yeux se posent sur l'immense photo, s'attardent sur son air dominant.

Ça suffit, Iris !

Je me mets une gifle mentale et snobe la fille de l'accueil qui me scrute. Vincent sait déjà que j'arrive, c'est certain. Nous n'avions rendez-vous que dans une heure, je lui fais le plaisir d'être en avance. Je bloque l'ascenseur du bout de mon escarpin, le temps pour Raphaël de se ruer à l'intérieur.

— Mademoiselle Diavolo…
— Petit assistant insignifiant, je le nargue avec un sourire en coin.

Il ne le prend pas mal, les bras débordant de dossiers, probablement de nouveaux manuscrits. C'est incroyable la quantité qu'ils en reçoivent au quotidien malgré des critères d'une exigence rare. Il ne suffit pas de faire parvenir son texte, il faut l'accompagner d'une présentation, d'un argumentaire, du profil des personnages… En somme, une technique d'écrémage que j'ai décidé, en accord avec Gauthier, de reprendre.

Aujourd'hui, je me sens d'attaque, d'une humeur guerrière, prête à dévorer le monde. Les portes métalliques s'ouvrent sur l'étage de Vincent, je donne un coup de hanche à Raphaël et lui passe volontairement devant pour entrer dans le bureau de mon mentor. Je ne toque même pas, me retrouve prise d'une nouvelle vague de nostalgie quand mes talons s'enfoncent dans la moquette.

Les murs transpirent encore de nos soupirs, je peux nous voir baiser sur le sol, nous étreindre sur le canapé. Mon cœur se serre, je presse ma pochette contre ma poitrine pour tromper cette immonde sensation alors que, malgré moi, la dentelle de mon sous-vêtement devient humide au contact de mon sexe.

— Iris…

Il souffle mon nom, comme une délicieuse caresse et congédie Raphaël, qui a tenté une entrée, d'un geste de la main. Ses yeux plus sombres qu'un ciel tourmenté saisissent les miens, s'en emparent et me font frissonner jusqu'au plus profond de mon âme. Péniblement, je déglutis, redevenue à cet instant l'Iris en admiration pour cet homme à la réussite incroyable.

Peu de gens savent son véritable parcours. Et moi, malgré notre histoire, malgré cette douleur que j'ai de l'avoir vu tant traîner à divorcer, je ne peux m'empêcher de le respecter. Il m'invite à m'asseoir, mes prunelles passent sur son bureau où sa photo de famille a disparu.

— Puis-je te proposer un espresso ?
— Je ne compte pas rester.

Nos voix se posent, chaudes comme un délicieux vent du sud. Je dépose la chemise cartonnée, entrecroise mes doigts. Il appuie sur son interphone, je patiente en lissant ma jupe qui dévoile mes longues jambes, flirte à la limite de la dentelle qui orne le haut de mes bas.

— Raphaël, les contrats.

Pas de politesse. C'est inutile. Il doit se souvenir qu'il n'est rien, juste des petites mains…

Quand je pense qu'Anna aurait pu finir avec lui plutôt qu'avec l'autre connard de Yann…

Si seulement elle avait écouté son cœur, mis de côté la raison et son village pour vivre sa liberté. Mais ça n'a été qu'un contretemps, qu'une chose qu'il faut oublier. Maintenant, j'ai la conviction que sa prochaine histoire sera grandiose, magnifique, romantique, douce… Tellement Anna, finalement.

L'assistant dépose les papiers entre nous, il est comme un intrus dans cette atmosphère si particulière, cet échange de regards qui en dit long avec Vincent. Il capture mes pupilles, fait bouillir le sang dans mes veines, le fait affluer toujours plus vite vers mon cœur. Mais non ! Je dois résister.

Je romps brutalement ce lien, me focalise sur les contrats. Naturellement, je relis le premier, contrôle chaque clause soigneusement. Vincent a tout fait pour protéger Stuprum, ma gorge se noue lorsqu'il murmure mon prénom. Sa main se pose sur mon épaule, je sursaute, n'avais pas réalisé qu'il s'était levé.

Quelque chose de froid glisse sur ma peau, je me retourne vivement vers lui. Son index glisse sous mon menton, mes doigts effleurent un somptueux collier composé de pierres taillées en poire.

— Vincent, nous ne pouvons pas.

Ma voix aurait dû être plus percutante, mais je n'y arrive pas. Je sais que je ne dois pas replonger, je le sais, mais il est ma flamme, une obsession qui m'enivre dès que j'ai le malheur d'être dans la même pièce de lui. Mais par fierté, au nom de cette douleur qui m'aiguillonne de l'avoir vu mettre tant de temps à divorcer, je retire le bijou qui tombe au sol, juste à ses pieds.

— Iris, je n'ai plus que toi en tête. Tu me hantes ! Tu réalises qu'à chaque seconde je ne songe qu'à toi ? Et…
— Vincent ! j'interromps, à la limite du désespoir. Tout ça… Tout ça tu aurais dû y penser il y a deux ans. Tu aurais dû y penser avant de me perdre…
— JE NE T'AI PAS PERDUE ! hurle-t-il en m'étreignant jusqu'à me faire mal.

Je me débats, lutte contre toute cette dualité en moi et laisse l'orgueil lui donner la gifle qui l'éloigne. À bout de souffle, je saisis les documents et fuis.

Si je reste, je ne pourrai plus jamais être forte… plus jamais…

Une étrange colère m'habite, différente de tout ce que j'ai connu, me possède, me porte, me donne

des ailes. Invincible, je roule à tombeau ouvert jusqu'à l'appartement, m'impatiente dans l'ascenseur et me précipite à l'intérieur. Et là, je la vois. La petite Iris qui a le nez collé à la vitre. La petite Iris en attente d'amour. La petite Iris qui devient la grande. Et la grande sait pertinemment avec *qui* elle a un problème à régler.

Le petit démon me suit jusqu'à mon bureau où je jette sur le clavier tout ce que je peux reprocher à ma mère. En larmes d'avoir tant gardé les choses pour moi, je trouve enfin la force de dire tout ce qui me pèse tout ce qui m'empêche de m'envoler vers mon destin.

Rapidement, les lignes deviennent des pages, et ces pages sont mises dans un mail. Juste un mail. Une chose qu'elle recevra entre diverses invitations à des expositions et galas. Un mail qui, peut-être, touchera plus son cœur que mes sanglots d'enfants ou que mes silences d'adolescente.

Maman…

29

Anna

Kyu et Odile viennent de finir la dernière opération de la matinée. Un chat roux à castrer. La routine selon eux. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de traîner dans le coin afin de m'assurer que notre petit patient soit bien confortablement installé dans sa cage. J'entends des hurlements venant de l'autre côté de la clinique et m'empresse d'aller voir ce qu'il se passe.

— Annaaa, hurle Iris. Anna ! C'est horrible ! Tiens !

Ma meilleure amie tient Choupi, notre chaton du bout des doigts. Par la peau du cou, entre son pouce et son index comme une vulgaire serpillière. Mon cœur se soulève. S'il arrive quelque chose à ce pauvre petit animal…

Sous les regards médusés de mes deux collègues, j'attrape le chaton et… la chaussure qu'Iris me refile au passage.

— Iris ! Calme-toi ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? je tente de l'apaiser.
— Mais c'est ce truc-là. Il a…

Et la voilà qui mime le vomissement avec un air tellement dégoûté qu'elle ne parvient même pas à le dire. Dans la seconde, Odile récupère le félin et file dans la salle d'auscultation, suivie par Kyu. Je réalise à cet instant que j'ai deux nouveaux amis sur lesquels je peux compter, sans aucun doute.

— Il a gerbé dans mes Louboutin, Anna ! chouine Iris. Tu sais combien coûte une de ces merveilles ?

J'examine l'escarpin que je tenais instinctivement jusqu'ici. Peu m'importe ce que peuvent bien coûter ces godasses, ce qui compte c'est que le chaton n'ait pas avalé quelque chose de dangereux ou qu'il soit pris de troubles gastro-intestinaux. Il est encore petit, il n'y survivrait peut-être pas.

— Odile ! Kyu ! je hurle pour interpeller mes amis.

Le talon dans la main, je lève le bras au moment où ils reviennent vers nous. Iris semble soulagée. Elle doit croire que je vais tenter de transpercer le cœur de ce mignon petit chat avec son talon aiguille. Mais il n'en est rien !

— Boule de poils ! j'explique.

Ma collègue explose de rire à tel point qu'elle préfère nous tourner le dos pour se calmer et je crois déceler un sourire au coin des lèvres de mon patron. Très peu amusée par la situation, j'ai

véritablement envie de me fâcher contre mon amie. Elle m'a fichu une de ces peurs ! Mais j'en suis incapable. Je ne peux pas m'énerver, ou même lui dire quoi que ce soit. Ce n'est pas le moment, la vie n'est pas simple pour elle actuellement. Entre Hayden, Vincent, Gauthier et sa mère dont elle n'a plus aucune nouvelle malgré le mail qu'elle lui a envoyé dernièrement.

Je m'approche de Kyu et lui chuchote à l'oreille que je vais revenir dans quelques minutes. Ensuite je m'avance vers Iris, passe mon bras autour de ses épaules en l'attirant vers la sortie.

— Viens, on va prendre l'air, je l'invite.

Une fois à l'extérieur, nous nous adossons contre le mur, l'une près de l'autre. Un petit silence s'installe au fur et à mesure que je me sens impuissante pour aider ma meilleure amie.

— Je vais te racheter des chaussures, je souffle. On fera une journée shopping et tu choisiras la paire qui te plaira, n'importe laquelle.

Je tourne la tête dans sa direction pour lui offrir un sourire réconfortant, mais ses yeux restent accrochés au bitume du trottoir.

— Je suis désolée, Iris ! j'ajoute.

Un murmure. Simple. Léger. Sincère. Ma main se pose sur la sienne et mes doigts enserrent sa paume. Pour qu'elle sache que je suis là. Que je ne la lâche pas.

— Ce ne sont que des chaussures, admet-elle.
— Je ne parlais pas de ça…

Elle inspire profondément en relevant le visage et fermant les yeux avant de me regarder vraiment, enfin. Elle comprend. Ces mots que je n'ai pas prononcés. Elle les a entendus malgré tout. Après quelques secondes d'hésitation, elle se lance.

— Comment fais-tu, Anna ?
— Comment je fais quoi ? je m'étonne.
— Tout ! Être ici, là. Après ce que tu as vécu à un mètre de là. Pour revenir chaque jour en ces lieux, les affronter. Rester à côté de lui, ton véto, sans lui sauter dessus pour le baiser et oublier ?

Un soupir mêlé d'un sourire m'échappe. Elle me demande une recette miracle, une formule magique dont je n'ai ni recette ni secret. Elle me pose une colle, une question sans réponse, mais je n'ai pas le cœur à ne pas lui en donner. Alors je tente de formuler quelque chose de vrai, de réconfortant, sans mentir.

— Je te regarde toi ! J'admire ce que tu as fait de ta vie toutes ces années, ta façon d'affronter ton destin, de me pousser en avant et je tente de prendre exemple. Alors tous les matins, je me lève et je me dis que ça va bien se passer, que je dois avoir confiance et qu'un jour ma vie se construira tout naturellement.

— Ma vie n'est pourtant pas glorieuse actuellement…

— La mienne non plus et pourtant on est toujours là, toutes les deux, ensemble. On a aussi Papa, Maman, Jonas. Et on y gagne chaque jour, tu as retrouvé Gauthier, et moi j'ai eux, j'énumère en désignant la porte de la clinique.

À son tour, elle serre ma main tout en posant sa tête sur mon épaule. Elle a besoin de moi. Et je me jure en cet instant de trouver une solution pour lui rendre le bonheur qu'elle mérite.

Après une petite minute à nous remettre de cette conversation éprouvante pour nos cœurs, nous nous redressons et entrons à l'intérieur de la clinique où Odile nous attend.

— Je vais ramener le chat à la maison, conclut Iris.

J'interroge Odile du regard, elle m'indique que Kyu est tout de même parti l'examiner. Je lui demande de tenir compagnie à ma meilleure amie, le temps que j'aille récupérer l'animal. Lorsque je reviens accompagnée du vétérinaire, Iris m'informe qu'elle a invité Odile à dîner et lance une invitation à Kyu. Ce dernier n'a pas le temps de répondre que son assistante accepte à sa place.

***

Après le travail, Odile et moi sommes montées dans la voiture de notre patron qui nous a conduits jusqu'à la maison. Iris avait préparé un véritable festin et je dois bien admettre que son traiteur fait des merveilles.

La soirée se passe parfaitement bien, même si l'évidente complicité qui s'installe entre ma collègue et ma meilleure amie pour jouer les entremetteuses entre Kyu et moi devient pesante. Cependant de constater qu'Iris rit depuis notre arrivée, qu'elle a prévu à manger pour un régiment et qu'elle ne se rend pas compte des quantités qu'elle avale, suffit à me faire oublier ce désagrément.

À la fin de la soirée, nos invités nous remercient avant de prendre congé. Après les avoir raccompagnés jusqu'à l'ascenseur, je reviens dans l'appartement. Je surprends Iris dans la cuisine à débarrasser avec bonne humeur. C'est bien la première fois que je la vois faire ça !

— Tu es infernale ! je la gronde en m'approchant pour l'aider dans sa tâche.

— Développe…

— Ohhh parce que tu crois que je n'ai pas vu ton petit jeu avec Odile ? Vous vous prenez pour quoi ? Des marieuses ?

Elle ose rire aux éclats alors que je me fâche contre elle. J'avoue que je n'y mets pas du mien, je ne veux pas vraiment la disputer, mais je vais devoir redoubler de sérieux malgré tout.

— Iris Diavolo ! Je ne plaisante pas ! Il ne se passera rien entre lui et moi. C'est comme… comme…

— Tu vois t'es incapable de l'expliquer ! Il vous faut un coup de pouce, décide-t-elle.

— NON ! Je ne veux pas, il ne veut pas. Je l'aime énormément, mais ça n'est pas de l'amour, ni de

l'attirance, c'est… mon Gauthier. Tu voudrais que je te pousse dans les bras de Gauthier ?

— Non. Évidemment que non, reconnait-elle.

— Alors tu comprends ? je m'assure.

— Parfaitement. Tu as raison. Je te promets de vous laisser tranquille.

— Merci.

Elle a bien eu le message et je sais que l'exemple de Gauthier était parfait pour lui faire comprendre que parfois, entre deux personnes de sexes différents, une amitié peut se créer. Juste une amitié, voulue par les deux parties. Quelque chose de sain, de simple. Le moment est idéal pour lancer le sujet.

— Dans ce cas… je crois que je peux te parler de quelque chose…

Elle sent une information croustillante et s'approche de moi avec son air si curieux qui me manquait ces derniers jours.

— Kyu possède un chalet à la montagne. Il a invité quelques amis pour le week-end prochain. Et il m'a proposé de venir également, accompagnée si je le souhaite. Tu veux bien y aller avec moi ? je tente.

— Oui, oui, ouiiiiiiii, se réjouit mon amie en sautillant sur place.

— J'étais certaine que l'idée te plairait, je jubile.

Nous nous installons à table avec un verre de vin afin que je lui détaille un peu le programme prévu. Tout le monde se retrouve là-bas le samedi. Kyu et moi ferons la route ensemble après la fermeture de la clinique afin de retrouver le groupe. Je suggère à Iris de prendre la route dès le matin afin de nous dégoter une des meilleures chambres du chalet, ce qu'elle trouve génialissimement stratégique. Et elle n'imagine pas encore combien elle va aimer la montagne !

30

Iris

Je vide mon dressing devant le regard désabusé d'Anna qui tente vainement de grattouiller le chaton. Je savais bien qu'il finirait par lui en vouloir de l'avoir affublé d'un nom aussi idiot.

— Ne me regarde pas comme ça, j'ai tenté de la convaincre de changer ton prénom, je rappelle alors que le félin me toise.
— Choupi c'est très bien ! Et je te fais remarquer que tous tes vêtements que tu me sors là ne sont ni chauds ni couvrants.

Je hausse les épaules, je n'ai pas l'intention de ressembler à une boule de noël en tricotin. Je lui présente une robe fuseau en laine qui m'arrive à mi-cuisse, elle lève les yeux au ciel.

— C'est aussi épais que ma nuisette…
— Mais c'est en laine ! je proteste. Tu ne veux pas non plus que je mette une cagoule ?
— Ce serait indiqué, pourtant.

Je me coiffe d'une sublime chapka, Anna me fait les gros yeux.

— C'est de la fausse fourrure, panique pas. Vincent avait fait son radin sur ce coup-là.

Je me fige. C'est sorti naturellement, si naturellement que ça m'a terrifiée. Une pointe s'enfonce dans mon cœur, je secoue la tête.

Tourner la page. Je dois tourner la page.

— Tu devrais prendre des pulls, des leggings à mettre sous des pantalons…
— Des *panta-quoi* ? je répète, outrée.
— Tu sais, ces trucs que tu mets et qui couvrent les jambes… T'en portais des immondes au collège.
— Pitié ! Ne me rappelle pas les pantalons pattes d'eph'.

Nous échangeons un regard et pouffons de rire comme deux adolescentes. Il y a certaines périodes stylistiques de ma vie que je préfère oublier.

— Je porterai des collants, et des bottes fourrées, ce sera suffisant… Anna ?
— Oui ?
— Ce pull avec une tête de renne au nez rouge, tu comptes… le porter pour de vrai ? Dans la vraie vie ?

Narines pincées, je jauge sa tenue du jour. Un jean brut accompagné d'un pull qui ne devrait exister que dans les téléfilms de Noël qu'on nous balance juste avant les fêtes.

— Bien sûr ! Il est super ce pull, en plus le renne est trop chou, argumente-t-elle.
— Si le Docteur Choi te voit débarquer avec ce truc chez lui, il va te licencier *et* t'abandonner sur le trottoir.

Elle lève les yeux au ciel. Si cet homme a un minimum de respect pour ses rétines, il ne l'autorisera pas à monter en voiture avec ça sur le dos.

— J'espère que tu as prévu un truc sexy en dessous.
— Je te rappelle que nous faisons seulement le trajet en voiture ensemble, peste-t-elle, bras croisés.
— D'abord le trajet en voiture, puis…
— Puis rien ! Je ne veux plus d'histoires. Je veux juste vivre, et me relever, à mon rythme. Souviens-toi de notre conversation d'hier !

Anna sort de ses gonds. C'est rare, mais je ne vais pas la titiller davantage. Après tout, son docteur nous invite dans son chalet avec des amis, c'est bien qu'elle doit compter un minimum pour lui. Je fais mine de capituler en levant les mains et passe aux nuisettes. Je n'aurai pas assez d'une valise pour ce week-end.

J'ai été heureuse de l'initiative du Docteur Choi, quand Anna m'a annoncé ce petit break à la montagne, j'ai littéralement sauté sur l'occasion pour m'éloigner de tout ce qui me blesse, me fait mal, m'intoxique.

— Tu devrais prendre une doudoune…
— Inutile, j'ai ma cape Dolce & Gabbana, si ton chat daigne ne plus la prendre pour son lit.

Le petit démon a des goûts de luxe. Jamais je ne l'ai vu poser ses fesses ailleurs que sur un tissu terriblement cher. Et ne parlons pas du second oreiller dans mon lit qu'il s'est approprié.

— Iris, tu vas mourir de froid !
— Il y a le chauffage dans le chalet, non ?
— Et quand tu vas skier ?

J'éclate de rire. Moi ? Skier ? Et risquer d'abîmer l'une de mes superbes jambes ? Elle est folle !

— Non. Je compte seulement parader en ville, faire les boutiques de luxe… Oh, et me trouver un Spa. Je ne peux pas vivre sans un Spa.

Je boucle mes bagages Louis Vuitton, un ensemble de valises auquel je tiens particulièrement qui m'a été offert pour mes dix-huit ans. Satisfaite, je pousse un long soupir d'aise.

— Voilà… Je n'ai plus qu'à prendre le volant et à te retrouver là-bas.

Je n'ai plus qu'à fuir, loin d'ici et respirer le grand air. Un peu comme le jour où j'ai débarqué à Gravillons-sur-Rivière.

— Sois prudente, me souffle-t-elle dans une étreinte.

Je la serre, plus fort, un remerciement silencieux à cette opportunité qu'elle m'offre de prendre le large.

— Promis.

***

Je roule depuis plusieurs heures. La station de ski s'offre enfin à moi, mon GPS me guide dans les rues enneigées jusque dans les hauteurs où de fabuleux chalets rivalisent de grandeur et de luxe. Émerveillée, je prends le temps d'admirer les architectures alliant à la perfection le rustique avec le modernisme.

Je me stationne dans l'allée d'un chalet entièrement éclairé, prends la peine de m'extasier devant le luxe.

Ce Docteur Choi me semble de plus en plus être un bon parti…

Je donne quelques coups au heurtoir en forme de gueule de lion et pousse la lourde porte d'entrée, presque surprise qu'il n'y ait pas du personnel pour se précipiter et m'ouvrir. J'entre dans une immense pièce avec une mezzanine en bois massif. Un feu ronfle dans une impressionnante cheminée en pierres sombres.

Soudain, une sensation douloureuse vient m'oppresser, faire résonner toute cette souffrance que j'ai en moi. C'est comme si ces lieux m'étaient familiers, comme si je les connaissais déjà.

— On dirait le bureau de Vincent, je murmure, effarée.
— Je sais.

Je fais volte-face et *le* découvre juste à côté de l'entrée. Mon cœur s'emballe, un acouphène vient m'assourdir. Nous ne sommes pas du tout chez le Docteur Choi. Non. C'est le fameux chalet de Vincent. Comme une proie, je cherche où fuir, comment lui échapper. Mais avant que je ne puisse bouger, ses grandes mains enserrent mes épaules.

— Iris…
— Non.

Non ! Non, il ne peut pas être là ! Je ne peux pas être tombée dans un piège… Surtout pas dans un piège tendu par Anna.

Je me déchire de l'intérieur, mon estomac se retourne face à cette trahison de ma meilleure amie,

ma sœur de cœur. Je me débats, me fais violence pour me détacher, m'enfuir.

— Je ne veux plus de toi, Vincent ! Je ne veux plus…

Les pleurs, un trop-plein d'émotion qui me prend à la gorge et me fait exploser.

— J'ai divorcé, Iris. Je l'ai quittée ! Tu m'entends ? Quittée ! Amélie, c'est fini, elle n'existe plus pour moi…
— NON ! Non… Tu as tellement traîné, tellement attendu…

Tu m'as tuée à petit feu.

Je prends ma tête entre mes mains, saisie de vertiges. Il vient me soutenir, c'est comme si ses mains me brûlaient, pire que de l'acide qui coulerait sur ma peau.

— Tu aurais dû la quitter avant. Tu aurais dû penser à moi, à *nous*, je suffoque.

Il me presse contre son torse, les larmes dévalent mes joues, me noient.

— Iris, je suis désolé. C'était une procédure compliquée…
— Et pour moi ? Tu crois que ce n'était pas dur d'être seulement la maîtresse ? Celle qu'on cache, qu'on n'assume pas ?

Il m'assoit sur le canapé, je n'arrive pas à croire qu'Anna ait pu me piéger comme ça. Je ne peux pas croire qu'elle m'oblige à voir la vérité en face. Il me souffle des mots doux, s'excuse mille fois et moi ? Et moi, je cède, fonds, laisse tous les sentiments enfouis refaire surface.

Je reviens des mois en arrière, à la genèse de notre histoire, à ce désir ardent devenu une véritable source de vie, une raison d'exister et de traverser le quotidien. Un pansement pour mon cœur lacéré par mes parents. Une douce chaleur m'enveloppe, me rappelle *pourquoi* ça a été lui.

— Iris, je ne peux pas vivre sans toi, confesse-t-il à voix basse.

Il me faut du temps. Quelques secondes qui sont une éternité. Un moment en suspens jusqu'à ce que la réalité de ce que j'éprouve vienne sur mes lèvres.

— Moi non plus.

31

Anna

Le paysage défile et depuis une bonne heure déjà, je reconnais tout. Les moindres virages jusqu'aux parcelles d'herbes, avec les récoltes ou les animaux. On y arrive. On est tout près. Inconsciemment, mes mâchoires se serrent, je comprends que la peur commence à m'envahir. Le panneau encadré de rouge nous indique que nous entrons dans Gravillons-sur-Rivière. On y est. Je ne ferai pas marche arrière.

Pour me donner la force et le courage, je tourne la tête vers Kyu, installé derrière le volant. Il me lance un regard compatissant. Le pauvre n'a pas conscience de la galère dans laquelle il s'est foutu lorsqu'il m'a proposé de participer à mon déménagement. Cela partait d'une bonne intention. Nous discutions lorsque j'ai glissé que ce dimanche je retournais à mon village pour récupérer ce que j'avais laissé là-bas. Il m'a assuré que si j'avais besoin de bras, il serait disponible pour donner un coup de main. J'ai accepté volontiers, car seul Gauthier était dans la confidence. Je souhaitais profiter du piège tendu à Iris pour qu'elle retrouve Vincent afin qu'elle n'apprenne pas mon intention de retourner au village. Elle m'en aurait empêchée. Alors, j'ai fait appel à Gauthier, qui lui-même m'a fait la surprise de demander à Virgile sa camionnette du Pandemonium. Le hipster a vu ça comme l'occasion parfaite de se faire un week-end entre potes.

Et maintenant, je reviens chez moi, dans mon petit pays natal avec mes trois amis. Je jette un œil dans le rétroviseur pour veiller à ce que Gauthier et Virgile nous suivent toujours avec le camion. Je ne me retiens pas de glousser en voyant Virgile s'époumoner en chantant. Vu la mine déconfite de Gauthier, je suis ravie d'être montée dans la voiture de Kyu.

— Où se trouve la maison de tes parents ? me questionne-t-il pour anticiper le petit rond-point droit devant.

— J'aimerais autant récupérer mes affaires avant, me débarrasser du plus dur, si ça ne te dérange pas.

— On est là pour ça, tous les trois. On te suit. Profites-en, s'amuse-t-il pour me décontracter.

Je lui indique rapidement le chemin assez simple pour rejoindre la maison. Puis j'attrape mon téléphone dans mon sac à main posé à mes pieds et compose un message que j'envoie à Gauthier afin de l'informer. Je surveille encore une fois dans le rétroviseur qu'il le reçoit bien, je le vois fixer son portable, lever les yeux dans notre direction. Nos regards se croisent et il me fait signe que c'est d'accord en levant un pouce en l'air. Je me penche pour ranger mon mobile et me fige au bruit des pneus sur le gravier. Je me redresse. Le moteur de la voiture s'arrête, suivi de celui de la camionnette.

Je regarde par la fenêtre et malgré la nuit qui vient tout juste de tomber en cette fin d'après-midi,

je reconnais la cour, le jardin, la jolie maison. À travers les fenêtres, la lumière me confirme qu'il est là. Je sors de la voiture de Kyu en fixant la porte d'entrée de la maison. Les portières de mes trois amis claquent à leur tour. J'entends vaguement Virgile proposer de préparer les véhicules à embarquer le matos. J'avance sans me retourner, les voix des garçons s'arrêtent, tandis que les grincements et autres bruits métalliques me signalent qu'ils se mettent à l'ouvrage. Ils sont formidables. Volontaires, prévenants face à la situation, je sais que je suis bien entourée. Ils me protégeront quoi qu'il arrive, mais ont suffisamment de recul pour faire face à la situation avec calme. Ce qui n'aurait pas été le cas si j'étais venue avec Iris, ou Jonas, ou Papa. Et cette pensée me donne suffisamment de force et de courage pour presser mon index sur la sonnette.

La clenche de la porte s'abaisse. Il est venu m'ouvrir. Très rapidement. Trop rapidement. L'espace d'une toute petite seconde, je vois dans ses prunelles la surprise qui le traverse. Il ne s'attendait pas à me revoir. Mais il reprend bien vite du poil de la bête.

— T'es revenue ! Et tu crois que je vais reprendre une pute comme toi ? crache-t-il, méprisant. Même en te mettant à genoux, je ne te laisserai pas une autre chance.
— Je n'en veux pas, Yann, je tranche en serrant les poings.

À mes simples paroles, je vois la rage sur son visage. L'affronter est horriblement difficile, je peine à lutter, à le regarder en face, à ne pas m'excuser et me mettre en boule, de peur qu'il ne s'acharne sur moi.

— Je suis venue récupérer ce qui m'appartient, je reprends pour conclure.
— Parce que tu t'imagines qu'il reste quoi que ce soit qui soit à toi ici ? éclate-t-il d'un rire haineux.
— C'est ce qu'on est venus vérifier, tranche Kyu.

Gauthier et Kyu font leur apparition à mes côtés, j'ignore où se trouve Virgile, mais je suis certaine qu'il n'est pas bien loin. Le teint de Yann passe du blanc au rouge.

— Alors t'es venue avec tes mecs ? Tu fais ménage à trois ? siffle-t-il entre les dents.
— Ce sont mes amis ! je ne peux m'empêcher de me justifier.
— Il n'y a qu'avec moi qu'elle a accepté de coucher, lance Virgile avec un naturel qui blase toute l'assemblée.

Cette famille est infernale ! Ils m'auront tout fait !

Cependant, l'apparition de Virgile, si grand et musclé, associé à son intervention, aura eu le mérite de rendre Yann si pâle et si vert, que j'ai cru qu'il allait nous faire un malaise sur place. Sans un mot, il s'écarte, s'assoit dans les escaliers près de la porte, et nous entrons faire le tour de chaque pièce.

Beaucoup de mes affaires ont disparu. Yann avait raison. Mais j'ai pu récupérer quelques vêtements qu'il avait laissés dans une penderie et une commode qui appartenait à Maman lorsqu'elle était adolescente et qu'elle m'avait offerte avec le bureau assorti, pour mes dix-huit ans.

Au moment de partir, Gauthier a la merveilleuse idée de vérifier le garage et nous y découvrons le bureau d'ado de Maman et environ six cartons fermés sur lesquels il est écrit « traînée » au marqueur rouge. Personne ne rebondit, nous faisons tous semblant de ne pas avoir vu l'inscription insultante et embarquons le bureau et la moitié des cartons dans la camionnette maintenant pleine. Les trois cartons restants trouvent leur place dans le coffre de la voiture.

Gauthier et Virgile montent dans la camionnette. Kyu s'installe en voiture alors que je me dirige vers la portière passagère afin de monter en voiture. Par chance, je claque la porte juste avant que Yann hurle toute la haine qu'il ressent envers moi. Je l'entends, mais sa voix est atténuée par l'habitable. Kyu a le réflexe de mettre la musique suffisamment forte pour couvrir totalement les cris de Yann. Nous l'ignorons et sortons de sa propriété tranquillement, suivis de nos compères en camionnette.

En dix minutes, nous rejoignons la maison de mes parents. Maman se précipite à l'extérieur pour nous accueillir. Je mettrais ma main à couper qu'elle guettait notre arrivée derrière le rideau de la cuisine.

— Je suis si contente de vous rencontrer, les garçons ! s'enthousiasme-t-elle.

Elle embrasse Gauthier, Kyu puis Virgile avant de se jeter sur moi pour m'enlacer avec son amour infini. Jonas se charge de prendre le relais en saluant le trio. Gauthier fait naturellement les présentations entre Kyu et mon frère.

— Rentrez, il fait froid ! On va boire un coup pour se réchauffer, intervient mon père.

Jonas s'approche de moi pour m'embrasser. Je suis estomaquée devant l'intervention de mon père. Cet homme qui ne prend quasiment jamais la parole.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? j'accuse mon frère.
— Nous, rien ! Tu reviens à la maison après être partie sans dire au revoir. T'es accompagnée de deux de tes amis que j'ai rencontrés et vantés auprès des parents. Et avec ton patron, en plus ! D'ailleurs il était temps que vous arriviez, ça fait trois heures que Maman trépigne et que Papa tourne en rond d'impatience.
— Dis-moi que Maman a fait un super dessert, je le supplie, gourmande.
— On a à bouffer pour trente et elle n'a pas fait un dessert, mais quatre !

Le bras autour de mes épaules, Jonas me fait entrer à l'intérieur de cette maison qui sera toujours mon chez-moi, même si je n'y vis plus. Mon regard balaye la pièce et mon sourire s'illumine à cette vision. Maman qui dépose des petits fours salés et du saucisson sur la table, non sans rouspéter sur Gauthier qui ne peut s'empêcher de piocher dedans, tandis que Papa sort quelques bouteilles du bar en pleine discussion avec Virgile sur ce qui semble être une bouteille de whisky.

J'y vois mon bonheur se rapprocher tout doucement, ma famille, mes amis, de bons moments de partage en toute simplicité. Ce qui me conforte dans mes récentes décisions.

32

Iris

Nos lèvres se trouvent, je l'embrasse avec une dévotion rare. Je ne veux plus vivre sans amour. Je veux savoir que quelque part, un homme pense à moi, m'aime. Il me fait basculer en arrière, nos souffles se mêlent, mais je ne suis pas prête à ça.

— Non, Vincent…

Ses sourcils se froncent, l'inquiétude passe sur son visage.

— Tu as peur ?

Mes doigts remontent le long de ses bras, je déglutis péniblement.

— Non, juste… J'ai besoin d'autre chose. Pas de sexe…

Ses lèvres se posent avec douceur sur mon front, ses mains effleurent mes joues, je le sens sourire.

— Nous avons deux jours pour nous, rien qu'à nous.

Le silence s'impose naturellement. Blottie contre Vincent, je soigne chacune de mes plaies sentimentales. Le feu m'hypnotise de ses superbes volutes rouge et jaune, des quelques étincelles jaillissantes du bois qui craque.

Il s'écarte de moi lentement, je l'interroge du regard.

— Viens, nous allons faire quelque chose d'inédit.

Ma curiosité s'intensifie alors que je le suis jusqu'à une grande cuisine. Il ouvre un frigo dissimulé derrière une façade en bois sculpté. Sur le plan de travail, il dépose une énorme dinde. Je m'étrangle d'étonnement et de dégoût face au cadavre du volatile.

— Mais qu'est-ce que tu vas en faire ?
— Nous allons cuisiner ensemble… Comme un vrai couple.
— Je refuse de toucher à cette chose !

Il rit, tandis que je reste le plus en retrait possible pour être certaine de ne même pas effleurer l'animal. Toujours hilare, il ouvre un livre de recettes et s'applique à suivre scrupuleusement chaque indication.

— Tu attends des invités ? je présume face à la taille de la bête.

— Non. Juste toi et moi.

Mes yeux s'écarquillent, il y a à manger pour quinze, c'est à croire qu'Anna le possède. Je n'aurais jamais imaginé voir Vincent faire la cuisine avant. Il a toujours commandé chez des traiteurs ou dîné au restaurant. Il met la dinde au four, s'approche de moi avec ses mains sales, je serre les dents.

— Tu ne me touches pas ! Je te signale que tes mains ont été dans cette… *chose*.

Il roule des yeux, un léger rire m'échappe devant la cocasserie de la situation. J'en avais besoin. J'ouvre la cave à vin, débouche pour nous un Petrus qui coule dans deux verres ballon. Les iris fondus les uns dans les autres, nous trinquons à ce nouveau départ, à cette vie qui nous tend désormais les bras.

Nous n'avons pas besoin de parler, nous nous satisfaisons de la présence de l'autre, profitons de chaque seconde qui s'égrène et nous rapproche un peu plus. Les corps se frôlent, la peau se couvre d'une chair de poule, et ma poitrine se soulève davantage, dans une respiration plus courte, plus intense.

Nous savons tant l'un sur l'autre, nous n'avons jamais eu de secrets. Mon cœur percute ma poitrine, comme s'il voulait aller à la rencontre du sien, fusionner.

Comment ai-je pu faillir renoncer à tout ça ? À cette certitude qu'il est mon avenir ?

***

Nous n'avons même pas dîné. La dinde a brûlé dans le four, car aucun de nous n'a voulu lâcher les lèvres de l'autre quand la minuterie a sonné. Puis, ensemble, nous nous sommes endormis dans la plus luxueuse des chambres, un feu de cheminée crépitant dans l'âtre. Sentir nos peaux l'une contre l'autre, sa chaleur m'envelopper, me protéger du monde, a été sans doute le plus merveilleux des moments.

Au matin, je suis réveillée par des caresses chastes, pleines de tendresse. Je souris, me tourne vers lui et viens mordiller le lobe de son oreille.

— Bien dormi ? susurre-t-il en capturant mes hanches.

Je peux sentir son érection presser contre mon ventre, mes doigts suivent les sillons de ses muscles, s'égarent sur son bas-ventre et effleurent son membre. Ma poitrine écrasée contre son torse, ses mains sur mes fesses, le désir me consume, fait de moi de la lave en fusion.

À califourchon sur lui, je caresse de mes lèvres sa gorge et embrasse ses pectoraux, jusqu'à être interrompue par des hennissements. Mes sourcils se froncent, l'amusement se lit dans les prunelles de Vincent.

— Va voir à la fenêtre, suggère-t-il en déposant un baiser sur l'un de mes seins.

Péniblement, je m'arrache au lit et enroule le drap autour de moi. Je m'avance jusqu'à la fenêtre où le givre forme de superbes arabesques glacées. Mon nez s'y colle, et je découvre en bas du chalet une calèche attelée de deux magnifiques chevaux.

— Comme une princesse, je souffle, ébahie.

J'ai tant rêvé d'un tour en calèche dans mes excès de romantisme. Comme une enfant, je trépigne et me précipite pour m'habiller sous les rires de Vincent.

Et ça a été ainsi tout le week-end. Des instants de rêve, des attentions pour nous rapprocher toujours un peu plus jusqu'à ce que l'amour achève d'inonder nos veines et d'envahir nos cœurs. Je n'étais plus la maîtresse. Non, j'étais la seule et unique, celle pour qui il veut exister.

***

Encore dans un état de plénitude absolu, sa main sur ma taille, nous passons ensemble la porte des éditions Scripturam. Je souris en songeant à la première fois où je suis entrée ici. À la première fois où j'ai vu l'impressionnant Vincent Chevalier.

— Monsieur Chevalier. Une personne vous attend dans votre bureau.
— Je n'avais pas de rendez-vous aujourd'hui, proteste-t-il.
— *Elle* s'est imposée.

La manière dont elle appuie sur le *elle* ne présage rien de bon. Nous prenons l'ascenseur, ma main se glisse dans la sienne et la serre fort. J'appréhende un retour d'Amélie, que tout ce séjour à la montagne n'ait été qu'un mirage.

Le cœur battant fort, bien trop fort pour que son rythme puisse être supporté, j'entre en première dans le bureau. D'un coup, mon sang afflux jusqu'à mes joues, puis les quitte brutalement et laisse mon cerveau dans un étrange brouillard.

— Ton concierge m'a dit que je te trouverai ici.

Sa voix claque, plus autoritaire et sévère qu'un coup de fouet. Ma mère se lève du fauteuil, s'approche lentement. Avec horreur, je constate qu'elle et moi avons ce même déhanché, cette même séduction dans la gestuelle. Nos yeux, nos prunelles parfaitement identiques, s'affrontent.

— Tu me déçois, Iris, lâche-t-elle, pincée.

Son parfum capiteux me donne des haut-le-cœur, je ravale ma salive.

— Tu n'as été que ça, toute ma vie. Je méritais mieux comme enfant, largement mieux.

La main de Vincent qui me soutenait m'abandonne. J'ai peur de vaciller, m'accroche à cette force

que je puise loin, très loin, dans mon enfance à Milan. Mon protecteur se place devant moi.

— Iris est une femme incroyable, persifle-t-il.

Elle éclate d'un rire cruel, lisse son tailleur beige du plat de la main. Je baisse le regard, comme si ça pouvait me protéger de sa méchanceté, de cette haine qu'elle nourrit envers moi depuis toujours et qui n'a jamais cessé de me tourmenter.

— Et vous êtes… ?
— Vincent Chevalier, son compagnon.
— Compagnon, glousse-t-elle. Iris, tu achèves de me faire honte en te mettant en couple avec un homme en âge d'être ton père. Je ne pensais pas que tu tomberais si bas. Il est étonnant de voir à quel point la médiocrité de ton existence se révèle de plus en plus avec les années.

Je fixe mes doigts, chaque mot est un coup de poignard, une infinie douleur. Mais je ne peux plus. Et je ne veux plus endurer ça. Je ne mérite pas ça. Non… Non. Je suis Iris, quelqu'un de bien malgré ma carapace. Je ne suis pas une catastrophe. Je ne suis pas un échec. Je suis moi, seulement moi. Une jeune femme qui réussit, qui avance dans une vie compliquée.

Ma tête se relève à mesure que je réalise combien ma mère se trompe, à quel point elle peut être dans le faux. La petite Iris me pousse, me chuchote ce que j'aurais dû dire il y a longtemps, ce qui a besoin d'éclater. J'inspire, romps définitivement un lien, me libère d'une entrave.

— Je n'ai plus de mère.

Ma phrase explose malgré mon ton étrangement posé. Elle fait l'effet d'une bombe, abasourdit ma génitrice. Sa bouche s'ouvre et se ferme, incapable de formuler une réponse alors que je bombe ma poitrine, redresse mon buste.

J'ai Vincent. J'ai Anna. J'ai les Séraphin. J'ai Gauthier. Alors, je ne crains pas de perdre une personne qui n'a su que me rabaisser tout au long de ma vie. Non. Je ne le redoute plus car aujourd'hui j'ai des gens qui sont là pour moi, pour me protéger et s'inquiéter de mon existence. Mon mentor m'étreint alors que je m'apprête à donner le coup final.

— Je ne veux plus te voir. Plus jamais.

Je suis sonnée, réalise à peine ces mots qui sont sortis de ma bouche, ces propos qui ont si longtemps attendu d'être révélés. Mais je ne m'effondre pas, car j'ai un soutien de poids et l'amour d'un entourage mille fois plus sain qu'elle. Mille fois plus aimant que ma propre famille.

Aujourd'hui, la petite Iris bafouée et rejetée s'éteint, à tout jamais.

33

Vincent

Quelques mois plus tard

Les deux flûtes de champagne arrivent lorsque les premiers pilotes franchissent la ligne d'arrivée. Depuis notre loge VIP, nous admirons le sacre d'un nouveau champion du monde de formule 1. Iris rêvait d'assister à ce Grand Prix décisif, voilà des semaines que j'ai organisé notre séjour à Abu Dhabi. Suite luxueuse, restaurants de rêve et, maintenant, une coupe de champagne à savourer en amoureux.

J'admire les yeux d'Iris qui pétillent autant que la boisson lorsqu'elle découvre la bague qui flotte à l'intérieur.

— Vincent…

Je pose un genou à terre, récupère la bague en or ornée d'un imposant rubis taillé en cœur. Sa main délicate dans la mienne, je la trouve plus belle encore que les autres jours de ma vie. Ses prunelles de chat malicieux, ses joues légèrement rosies, sa lèvre qu'elle mordille.

— Iris, tu es la seule femme à laquelle je pense à chaque instant de mon existence. Tu es mon oxygène, ma raison de vivre, les battements de mon cœur…

Une larme perle à ses longs cils noirs, je presse ses doigts, mes oreilles bourdonnent et l'émotion vient déborder de mes lèvres.

— Me ferais-tu l'honneur de devenir Madame Chevalier ?

Son regard se trouble, se voile de tristesse et un « j'ai besoin de réfléchir » s'échappe de sa bouche dans un souffle à peine audible. Toute mon âme m'échappe, s'extirpe de mon corps pour ne laisser qu'une ombre.

— Je suis désolée, Vincent. Je ne peux pas être Iris Chevalier. Pas… Pas comme ça.

Mon monde tout entier ne devient qu'obscurité. Elle tourne les talons, quitte la loge avec cette grâce dans la démarche qui la fait être supérieure à toute autre femme. Je l'admire comme une œuvre, une déesse, malgré mon cœur qui se déchire douloureusement. Je ne m'attendais pas autre chose qu'un énorme « oui ». Je saigne, m'essouffle, découvre une sensation de noyade.

Nous étions si fusionnels. Nous étions si bien. Pourquoi ? Qu'est-ce qui a pu se passer ?

***

Le retour à notre quotidien a été rude. Je vomis littéralement ma colère sur les autres. Chacun en prend plein la figure. Il n'y a pas de raison que je sois le seul à être un champ de ruines. Chaque inspiration dans cette vie sans elle est un supplice et chaque expiration devient la promesse d'une fin que j'attends et espère maintenant que je suis privé de son amour.

Mon fils entre dans le bureau sans taper. C'était la manie d'Iris, ça. Pas la sienne. Cependant, je fais l'effort de ne pas lui cracher ma haine et l'invite à s'asseoir.

— Alors, quelles sont les nouvelles ? je grommelle.
— Elle est retournée vivre à son duplex.
— C'est Anna qui doit être contente…

Gauthier retient difficilement un petit rire, je presse mon stylo jusqu'à ce qu'il se brise entre mes doigts et que l'encre inonde mes doigts.

— Du coup tu gardes Choupi ? poursuit-il, hilare et, probablement, inconscient.

Je désigne le canapé d'angle où le chat est installé sur le plaid. Quand j'ai emménagé avec Iris, nous avons convenu que la bestiole viendrait ici, où désormais les bureaux de Stuprum sont installés à la place de l'ancien service de la collection érotique. Mais depuis le fiasco d'Abu Dhabi, elle a choisi de travailler chez elle pour m'éviter une situation qui devient purement insupportable.

— La bague était parfaite. La situation était parfaite, je rumine.

Ma colère déteint sur toute la maison d'édition. Les couvertures sont sombres, tout comme les nouveaux manuscrits sélectionnés. Le plan était clair dans mon esprit, et tellement simple. Je la demandais en mariage et elle répondait oui. Je sais qu'au plus profond de son être c'est son désir. Elle ne veut que moi, nous nous sommes suffisamment prouvé notre amour. Nous savons que nous existons l'un pour l'autre.

— Tu sais, ton divorce avec Maman n'a que quelque mois… Tu ne crois pas que tu t'es précipité ? se hasarde mon fils en prenant le soin de s'éloigner.

Je le foudroie consciencieusement du regard. Je n'ai pas besoin de me souvenir de cet épisode douloureux.

— Elle est amoureuse de moi, elle aurait dû me dire oui ! je m'emporte dans un geste qui envoie tout valser sur mon bureau. Je ne comprends pas son hésitation, son « pas comme ça ».

La mâchoire crispée, je me lève et m'approche de la fenêtre. D'ici, je vois son immeuble au loin. Je la devine en train de scruter la ville à travers la baie vitrée, de dominer son monde. A-t-elle seulement conscience de cette plaie qu'elle a ouverte ?

— Laisse-moi…

Je ne veux pas de public pour voir ma chute vertigineuse intérieure ni pour me voir m'effondrer. Elle est la seule à pouvoir me faire ça, à avoir le pouvoir de me détruire. Je me laisse tomber sur le canapé, les yeux dans le vague.

Comment la récupérer ?

***

Une semaine plus tard, je suis une loque. À tel point que mon fils a jugé utile d'intervenir en m'organisant un dîner avec Iris dans la mesure où elle ignore toutes mes tentatives de prise de contact. J'ignore si je dois le remercier ou le maudire. L'écrin de la bague est toujours dans ma veste, ne l'a pas quitté depuis notre séjour et semble peser une tonne. Quand elle arrive, j'ai le cœur au bord des lèvres. Je lui tire la chaise, l'invite à s'asseoir. Elle est tellement belle.

Mes yeux coulent sur ses épaules dénudées, sont accrochés par les strass sur sa poitrine et suivent ses courbes parfaites. Immédiatement, elle plonge dans le menu. Je n'ai pas faim, j'ai seulement le désir de l'avoir à nouveau pour moi seul. J'observe chacun de ses gestes graciles, tombe amoureux une bonne centaine de fois avant qu'elle ne m'accorde un regard.

Alors, je n'ai qu'un mot, qu'une seule chose à lui demander.

— Pourquoi ?

Deux syllabes, deux battements plus violents de mon cœur. Mes yeux se fondent dans les siens, son menton se pose sur ses mains entrecroisées.

— Je ne veux pas que les choses se passent ainsi. Je ne serai pas une mascarade. Je ne serai pas… Je ne veux pas que tu reproduises avec moi ces mêmes… ces mêmes choses qu'avec elle.

Dévasté par l'évidence, je me renfonce dans mon siège. Oui… Il est vrai qu'Amélie a eu une bague énorme et qu'Iris a déjà eu l'occasion de voir lors des réceptions. C'était un cœur également, mais de saphir.

— Je trouvais que ce rubis était parfait pour toi, je rétorque. Je trouvais que *tout* était parfait.
— Non… Non. Je ne veux pas épouser un homme qui s'accroche à ce qu'il a déjà vécu avec une autre. Je veux… Je veux être ton nouveau départ, je veux que nous prenions notre envol ensemble et ne pas être qu'une coquille, une sorte de mensonge où il ne manquerait plus qu'à m'appeler Amélie.

Chaque mot me percute, comme un violent crochet dans l'estomac. Elle se penche en avant, cherche à saisir mes mains, la lèvre inférieure tremblante.

— Toute ma vie n'a été faite que d'apparences et… et j'ai toujours été obligée d'être une autre, jusqu'à ce que je coupe les ponts avec ma mère, continue-t-elle, la voix nouée par un sanglot. Et je ne

veux plus de ça. Je veux juste… toi. Le véritable toi… et la véritable moi.

—Je n'exige pas de toi d'être une autre ou un simulacre. Je pensais te combler avec ce faste.

— Vincent !

Sa voix qui me supplie achève ma garde, brise cette armure que nous créons, nous les gens de la haute société. Je deviens Vincent, seulement Vincent.

— Je ne pourrai jamais être heureuse en n'étant que la *remplaçante*. Alors… Alors, ou tu acceptes de repartir de zéro avec moi, avec nous, ou je te quitte.

Je devine toute la douleur que cette menace provoque dans sa voix qui éclate comme du cristal jeté au sol. Ses mains viennent presser les miennes, les étreindre plus fort que l'espoir. Et moi, je réalise qu'elle est sans doute la seule à m'aimer réellement, sincèrement, du plus profond de son cœur au point d'être passée outre ce devoir que je m'étais fait d'exécuter les choses en grand.

Je me penche par-dessus la table, l'embrasse jusqu'à perdre mon souffle, laisse nos lèvres se chercher, avant de se caresser et s'écraser l'une contre l'autre dans un baiser passionné. Plus jamais je ne pourrai la lâcher, plus jamais nous ne serons séparés.

Quand nous nous séparons, je suis sourd au monde. Je ne vois qu'elle, que son désir d'être liée à jamais à moi, au véritable moi. Je capture son doux visage entre mes paumes, savoure cet instant que je sais être crucial.

— Alors, me feras-tu l'honneur d'être Iris Chevalier ? Ma nouvelle vie, cette essence qui fait battre mon cœur.

— Oui… Oui… OUI !

Nous nous levons, je l'entraîne jusqu'à la balustrade d'un balcon qui domine la ville sous les regards curieux des autres clients. Elle éclate d'un rire libérateur et un rien enfantin quand je me débarrasse de la chevalière offerte par mon ex-femme pour la jeter aussi loin que je le peux. Tendrement, j'embrasse le dos de son annulaire, une façon d'y promettre un engagement solennel et empreint d'une simplicité dont elle a, finalement, tant besoin.

— Je te confie mon cœur, prends-en soin, murmure-t-elle.

Iris Chevalier, elle est mon présent, je serai son avenir.

34

Iris

Quelques mois plus tard

La coiffeuse fixe le voile à mon chignonpap, Zola applique une dernière touche de doré sur mes paupières. Le miroir me renvoie une image que je n'aurais jamais espéré voir : celle d'une jeune femme qui n'a pas besoin de se cacher sous des tonnes de maquillage et sous un masque pour plaire à son futur époux. Je suis très naturelle, je suis telle qu'on m'aime.

Anna couine, applaudit avec entrain, une douce euphorie gouverne cette superbe journée de septembre. Je remercie la coiffeuse qui me prend discrètement en photo, sans doute pour montrer à tout le village. Je pousse la porte vitrée, savoure les rayons d'un doux soleil de fin d'été.

Mes deux amies s'esclaffent, partagent sûrement de drôles d'anecdotes autour d'un monospace qui a déjà bien vécu.

— Je conduis, je lance avec bonne humeur.
— Ah non ! C'est la voiture de Maman, si tu la fais aller à 180 km/h elle meurt ! rétorque Anna, clé à la main.

Je roule des yeux, monte côté passager un peu de mauvaise grâce, j'ai toujours préféré tenir le volant et ça n'a pas changé. Anna esquive soigneusement le manoir, de toute façon je n'ai plus rien à y faire. Les rues de Gravillons-sur-Rivière défilent, certains commerces de mon enfance ont disparu, d'autres persistent. Mais qu'ils soient des anciens du village ou des nouveaux venus, je sais qu'aujourd'hui mon nom est sur toutes les lèvres. Que tout le monde espère me voir en robe blanche et usera de tous les subterfuges pour m'apercevoir par-delà la haie des Séraphin.

Je sais que Vincent attend au petit hôtel du village qu'on vienne le chercher. Dans le jardin, les garçons s'activent pour préparer la cérémonie. Je détourne le regard, me réserve la surprise pour tout à l'heure. Dans la maison, Françoise est aux fourneaux pour nous préparer un de ses fameux plats de banquet. Je reconnais l'odeur de son fabuleux coq au vin.

— Iris ! Il faut aller te changer, s'alarme-t-elle. J'ai bien cru que la coiffeuse t'avait gardée en otage.
— J'y vais !

Malgré tout, une pointe de stress commence à pincer mon estomac vide. Nous nous retrouvons dans la chambre d'Anna dans laquelle subsistent quelques posters de groupes dont nous étions fans adolescentes. Un petit rire m'échappe, on ne peut pas dire que nous avions bon goût à l'époque. Je peux nous entendre nous esclaffer, nous voir refaire les chorégraphies des clips et entretenir cette

amitié qui nous a toujours dépassées. J'enlace Anna, elle étouffe un hoquet de surprise face à mon geste inhabituel.

J'enfouis ma tête dans son cou, lutte pour ne pas me laisser submerger par les émotions.

— Tu es ma sœur, pour toujours, je souffle avant de la relâcher.

Ses yeux brillent et ses doigts tremblent tant que c'est Zola qui doit prendre le relais pour m'aider à enfiler ma robe. Les plumes blanches caressent mes jambes, on ne voit même plus mes pieds tant le plumage reproduit par Zola est dense et duveteux. Un bustier aux reflets dorés, qui ne se dévoilent qu'au soleil, étreint ma taille et ma poitrine. Mon voile est souligné d'une couronne duveteuse qui enserre mes cheveux relevés en un chignon complexe.

Quand je me vois dans le miroir, je cesse de respirer. Anna s'approche à pas de loup, pose son menton sur mon épaule et m'enlace.

— Aujourd'hui, c'est toi l'ange.

Cette phrase, qui pourrait sembler innocente, est en réalité lourde de sens. Je ne suis plus l'exilée du paradis, l'envoyée des enfers. Non. Je suis une Séraphin, j'appartiens à la catégorie des gens remplis de bontés. Ils sont désormais ma véritable famille… avec *lui*.

Je ne porte aucun bijou, laisse seulement le hâle de ma peau contraster avec la robe immaculée. Zola ne peut s'empêcher de verser une larme, rapidement suivie par Anna. Je me crispe, serre les dents.

— Si vous pleurez, je risque de m'y mettre, je menace en retenant à grand-peine mes sanglots de future mariée.
— Les filles, vous devez aller vous installer, nous presse Françoise en ouvrant la porte.

Et la voilà qui fond en larmes en me prenant dans ses bras, comme si j'étais sa véritable fille. Mon cœur se met à marteler, de plus en plus fort. Lorsqu'elle cède la place à son époux, je réalise que ce n'est pas Papa qui me mènera jusqu'à mon futur mari. Il a choisi de soutenir ma mère et a définitivement coupé les ponts. D'après Vincent, c'est une bonne chose. Et jusqu'à cet instant, je l'approuvais.

Je donne le bras à Pierre, un homme qui ne sait pas montrer ses sentiments même si j'ai la conviction qu'il me porte un amour paternel. Son sourire réchauffe mon âme, retient les larmes qui brûlent mes yeux et qui menacent de couler d'un instant à l'autre.

— Tu es très belle, articule-t-il difficilement.
— Merci… Tu es très élégant, je complimente.

Je sais que lui et Jonas sont allés à la grande ville la plus proche pour se trouver des tenues. Ils veulent faire les choses bien, pour moi.

— Je mène une de mes filles devant le maire ! rétorque-t-il.

Je pose la main sur son avant-bras, le presse avec toute ma reconnaissance et cet amour enfantin que je peux lui porter. Lentement, nous traversons la maison, la porte qui donne sur le jardin est grande ouverte. Pour l'occasion, Ethan est présent à la demande de sa sœur, Zola, afin de jouer une douce mélodie italienne au violon pour m'accompagner.

Aujourd'hui, je renais. Mais ce n'est pas pour autant que j'oublie mes racines. Je suis une fleur que Vincent a cueillie et non pas arrachée à sa terre natale. D'ailleurs, je n'ose pas le regarder. Je fixe Monsieur le Maire qui a gentiment accepté d'officier ici au lieu de se cantonner à la triste salle des mariages de Gravillons-sur-Rivière. C'est rarissime, et je suppose que Vincent ne doit pas y être étranger. Sans doute a-t-il fait un don à la commune pour aider à la rénovation de l'aire de jeu vieillissante ou de la salle polyvalente tombée en désuétude.

Il est derrière une petite table, nappée de blanc et sous une arche fleurie. Un vent léger fait bouger les plumes, me donnant sûrement l'air de voler vers celui qui représente mon avenir. L'allée n'est pas longue à remonter, pourtant il me semble que je mets une éternité. Je devine Anna qui est à sa place de témoin, à l'opposé de Gauthier qui fait cet honneur à son père.

Nous nous immobilisons, j'ose enfin regarder Vincent qui est superbe dans son costume au nœud papillon assorti à ses yeux.

— De toi à moi… Si tu lui fais mal, je saurai où te retrouver. Vu ? menace Pierre à mi-voix.

Bien entendu, cela se passe lorsque le violon se tait, ainsi toute la petite assemblée peut dévisager mon père de cœur qui n'a sûrement jamais prononcé autant de mots à la suite.

— Eh bien quoi ? s'offusque-t-il quand Françoise vient gentiment le tirer par le bras pour le faire asseoir.

Je rosis, prends les mains de Vincent et revis chaque pas qui m'a menée à lui. Mon enfance à Milan, mes déménagements consécutifs et l'arrivée dans ce village perdu, suite au caprice de ma mère pour acheter un manoir. Puis, ma rencontre avec les Séraphin, mon adoption par cette famille incroyable jusqu'à la déchirante séparation pour les études. Ma licence, mon master et ce premier jour dans sa maison d'édition. Mon cœur cogne plus durement quand je songe à notre flirt devenu une relation interdite, à cet aveu fait à Anna après cette terrible soirée au Pandemonium. Amélie, son anniversaire, ces actes manqués, cette rupture et pour enfin nous retrouver.

Et, alors que le chant des oiseaux égaie cette cérémonie très protocolaire, je fais l'ultime pas vers lui, celui vers cette nouvelle vie. Je lui dis « oui ».

Son « oui » résonne jusqu'au fond de mon âme alors qu'il m'embrasse à en perdre son souffle. C'est sous les applaudissements et une pluie de pétales de roses que nous traversons le jardin, main dans la main et plus amoureux que jamais.

Vincent ne me quitte plus, va jusqu'à partager mon assiette en riant de bon cœur avec tous les invités. Les Seraphin, Gauthier, Virgile, Zola et Kyu sont tous là pour nous… Sans oublier Ethan qui nous fait danser jusqu'au bout de la nuit. Jusqu'à ce qu'Anna me présente le fameux vase à briser.

— Qu'est-ce que c'est ? questionne Vincent tandis que je l'invite à tenir l'objet avec moi.

— En Italie, à la fin de la réception il faut briser un vase. Chaque morceau représente une année que l'un est destiné à passer avec l'autre, j'explique à voix basse.

— Alors, j'espère qu'il se brisera en mille fragments.

Je lui souris, et lâche le vase prometteur d'une éternité l'un avec l'autre.

35

Kyu

Trois ans plus tard

Belle. Tellement belle. Je ne peux détacher mes yeux d'elle. Son visage fatigué après l'effort, ses cheveux blonds décoiffés encore un peu humides après avoir transpiré. Et son sourire resplendissant de bonheur. Parce que ce qu'on vient de vivre là, ce moment qu'on n'oubliera jamais, restera gravé pour toujours. Un échange de regard entre nous a suffi pour qu'on sache que nos vies seront à jamais unies. Peu importe le temps perdu, la peur, les disputes, les promesses ou les déclarations devant Monsieur le Maire. Tout ça n'aura jamais plus aucune valeur maintenant. En une fraction de seconde nous venons de conclure le plus grand engagement de notre existence. C'était évident. On a su.

Les quatre dernières années repassent en avance rapide dans la tête. Anna a débarqué dans ma vie en s'imposant involontairement. Le comble pour une femme d'une telle fragilité. Douce, naïve, perdue, au fond je savais qu'elle se ferait dévorer tout entière par ce monde. Mais elle n'a jamais abandonné. À sa façon, elle a lutté. Mon admiration n'a fait qu'accroître de jour en jour. Et puis, peu à peu, elle s'est endurcie, affirmée. Une amitié s'est installée. Juste de l'amitié.

Je me souviens de l'époque où son ex était jaloux, où Odile et Iris souhaitaient nous voir concrétiser une relation que ni Anna ni moi ne voulions. Nous avions dû mettre les points sur les « i » avec elles afin d'avoir la paix. Qu'elles doivent être satisfaites aujourd'hui de nous savoir en couple, plus amoureux que jamais. On aura mis le temps. Plus d'un an exactement. C'est long pour certains, mais c'était nécessaire pour nous finalement. Du temps pour guérir, du temps pour grandir, du temps pour l'envie, le désir, accepter et oser. Nos amis ne l'avoueront jamais, mais je suis certain qu'ils pensaient qu'au final, il ne se passerait rien entre Anna et moi, mis à part cette amitié.

Et puis ce qui devait arriver arriva. Naturellement. Si naturellement que nous avons été surpris l'un comme l'autre. Elle était restée après le boulot. Comme bien souvent, on avait prévu de se regarder un film en bouffant indien dans mon studio que je traînais à quitter. Ça arrivait régulièrement, c'était facile, un coup de fil à passer au resto du coin, et une fois notre dîner livré, on s'installait dans le canapé en lançant un DVD.

Mais je n'ai jamais regardé le film. Anna avait faim et je me rappellerai toujours lorsqu'elle avait voulu piquer discrètement dans une des boîtes du sachet de livraison. Elle ne s'attendait pas à tomber sur un truc aussi épicé. Je serais bien incapable de dire ce que c'était, mais sa tête quand elle a réalisé l'erreur qu'elle venait de commettre, ça, ça me restera en mémoire. Je l'ai charriée pendant un moment, elle n'en finissait pas de pleurer. Pour une fois, elle n'était pas rouge écarlate par gêne ou timidité. J'ai tellement ri qu'elle avait fini par rire aussi malgré la douleur dans sa bouche. On était appuyés sur la table-bar de ma petite cuisine américaine. J'étais penché en avant, et moi aussi mes

larmes coulaient, mais de rire, contrairement à elle. Et c'est là que c'est sorti de ma bouche, comme si on était un vieux couple après cinquante ans d'union.

— T'es terrible, mais je t'aime, révélais-je autant à elle qu'à moi.

Nos gloussements se sont arrêtés instantanément. Et à moins d'avoir un miroir pour me voir, je ne sais pas lequel de nous deux a été le plus choqué par mes mots. J'ai eu peur. Vraiment peur de la perdre. On était bien comme ça. Tous les deux. En potes. Ça suffisait. Une seconde, j'ai regretté mes paroles parce que j'avais la trouille de l'effrayer, de la perdre, qu'elle me fuie. Et j'ai compris que si je flippais autant c'est que mes sentiments étaient bel et bien là. Je ne les avais pas vus se développer et ce n'est pas plus mal, car j'aurais tout fait pour les arrêter.

Je suis persuadé que j'avais l'air d'un imbécile pendant ce petit silence durant lequel, chacun dans notre monde, nous prenions la décision de savoir quoi faire, comment gérer cette situation que l'on n'attendait pas. J'allais me raviser, m'excuser, mais elle a souri. Un petit peu. Un sourire presque imperceptible, mais pourtant présent. Elle a déposé un tout petit baiser sur mes lèvres encore entrouvertes de surprise avant de reprendre la vie, là où on l'avait laissée.

— Alors ? On le regarde ce film ? s'impatienta-t-elle, enjouée.

Elle s'est dirigée vers le canapé pour s'y installer. J'ai chopé le sac de bouffe et les deux bières qu'on avait préparées, avant de la rejoindre. J'ai mis le DVD en route, l'ai regardée manger, réagir face aux rebondissements de l'histoire. Mais pas une fois je n'ai posé mes yeux sur l'écran.

Il ne s'est rien passé de plus ce soir-là. On n'en a pas vraiment reparlé, on ne s'est pas plus dévoilés. On a tout bêtement laissé les choses venir et on les a toujours bien accueillies comme nous savions que nous nous apprêtions à vivre quelque chose tous les deux. Au fur et à mesure des semaines suivantes, Anna passa une nuit chez moi, puis deux, puis trois. Et ça va faire presque trois ans qu'on vit ensemble officieusement. Parce que Mademoiselle a son caractère et j'aime ça. Sa façon de refuser de voir son nom sur ma boîte aux lettres, de dépenser la majorité de son salaire pour qu'Iris lui laisse l'appartement même si ni l'une ni l'autre n'y vit plus. Si mon Anna savait que sa meilleure amie mettait tout cet argent sur un compte en banque à son nom, elle serait folle.

Elle avait réintégré son appartement il y a à peine un an. Mes parents sont très respectueux des traditions et nous mettaient la pression pour nous marier. Surtout ma mère. Anna a paniqué. J'étais pris entre deux feux, paumé, je n'ai pas réussi à gérer. On était partis d'une discussion qui a fini en dispute parce qu'on n'a jamais pu correctement s'exprimer l'un et l'autre. On ne s'est pas séparés, mais elle ne restait plus au studio.

Et après deux ans de vie commune, parce que quoi qu'elle en dise, c'était de la vie commune, je n'ai pas supporté. Je suis allé la retrouver chez elle pour lui vider mon sac. Que je ne voulais pas être en couple, ni avec elle, ni avec aucune femme après ma dernière histoire, mais qu'entre nous ce n'était pas prémédité, que tout s'est fait sans qu'on ait un quelconque pouvoir dessus. On était patron et employée et en un rien de temps on s'est réveillés en couple et qu'avant ce jour-là, je n'avais

jamais réalisé que c'était ça ma vie, que c'était ce bien-être que je voulais, celui que je ressentais quand je me trouvais avec elle. Que je m'en foutais de ce que pensait ma mère, de ce que voulaient imposer mes parents, et que moi non plus je ne voulais pas lui passer la bague au doigt parce qu'on n'avait pas besoin de ça entre nous. Et que si ça devait arriver un jour, alors ça se ferait, spontanément, comme tout le reste de notre histoire.

C'était la première fois qu'on parlait vraiment de ce qu'on ressentait. Enfin moi surtout parce qu'elle ne répondait pas. J'ai attendu, les bras ballants. Elle s'est mise à pleurer. Je ne voyais pas pourquoi, hormis si elle avait pris la décision de me quitter. Mon cœur s'est serré tandis que j'avais cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête.

— Ce n'est pas ce que tu aurais souhaité entendre, n'est-ce pas ? j'ai conclu, anéanti.
— Ce n'est pas ça, hoquetait-elle difficilement. C'est moi. C'est… mon corps.
— Anna…, je souffle en l'attirant dans mes bras.
— Je suis enceinte !

Mon cœur a raté un battement, peut-être même deux ou bien dix. Mon corps, mon âme, mon cœur se sont vidés. Mais se sont remplis si vite de ce truc que je ne connaissais pas, que je n'ai pas eu le temps de me sentir mourir. Ce truc, si puissant, qui d'un seul coup, m'a rendu si fier, si fort, si grand et surtout si amoureux de cette nana qui pleurait dans mes bras. À ce moment-là, je pensais vivre la chose la plus dingue de ma vie. Quelle ignorance !

— Dis-moi que tu veux le garder. Dis-moi que tu le veux autant que moi ce bébé, je l'ai supplié, grand sourire aux lèvres en tenant son si doux visage entre mes mains.

Elle a agité sa tête de haut en bas avec une telle énergie que le doute n'était pas permis. C'est là qu'on a appris tous les deux ce que c'est de faire l'amour. Pas juste du sexe, du plaisir avec quelques sentiments. Mais vraiment faire l'amour à la personne qu'on aime du plus profond de notre âme, la personne de notre vie, celle pour qui on accepterait de mourir ou de tuer.

Et maintenant, je la regarde, si nature, si épanouie, si… elle. Et mes pensées sont coupées lorsque la puéricultrice lui dépose notre petite fille dans les bras. En quelques minutes, j'ai deux raisons d'accepter de mourir ou de tuer. Le voilà notre véritable engagement à vie, notre déclaration, notre promesse d'amour éternel. Elle s'appelle Nara.

Épilogue

Anna

Dix ans plus tard

Une main posée sur mon genou me ramène à la vie. Mon esprit s'éveille, mon corps est enveloppé d'une douce chaleur. J'ouvre un œil, puis le second. Instinctivement, je repousse la couverture posée sur ma poitrine et me redresse. Mes yeux balaient rapidement le pare-brise de la voiture arrêtée. Tout ce blanc m'aveugle alors je détourne le regard sur ma gauche. Et il est là. Il me sourit. Tendrement.

— Nous sommes arrivés ! m'annonce-t-il en chuchotant.

Je frissonne lorsque le vent glacé s'engouffre dans l'habitable. En me retournant, je constate que les portes arrière sont grandes ouvertes, la panique m'envahit.

— Où sont-ils ?
— Je n'avais pas mis le frein à main qu'ils étaient déjà à l'intérieur du chalet, me rassure Kyu.

Mes lèvres s'étirent spontanément, de soulagement, tandis que je vois le père de mes enfants descendre du véhicule. C'est toujours une fête de venir ici. Telle une tradition, chaque année, nous nous retrouvons au chalet de nos amis, et ce depuis bientôt dix ans. Le temps d'un week-end, loin de tout, de la folie d'un quotidien qui nous dévore. Juste nous. Iris, Vincent, Kyu et moi avec Nara. Puis Lorys nous a rejoints l'année suivante lorsque ma meilleure amie est devenue maman à son tour. Et enfin, mon petit Jae a complété le tableau.

Ma porte s'ouvre, Kyu m'aide à descendre et nous nous dirigeons, main dans la main, vers l'entrée du chalet. Sur le pas de la porte, Iris nous attend. Elle resplendit totalement. Quelque chose a changé. Derrière elle, se tient un Vincent toujours plus rayonnant. Depuis leur mariage, il n'a pas pris une ride. Ce couple parfait doit être détestable aux yeux des inconnus. Je glousse à cette idée. Leur bonheur m'inspire.

Mon amie m'étreint avec force. Je me recule un instant pour la regarder vraiment en tenant son visage entre mes mains.

— Tu es magnifique, je lui confie avant de déposer un baiser sur sa joue.

Ensuite, je prends Vincent dans mes bras. Il me caresse amicalement le dos. Je demande où se trouve leur fils. En cœur, les parents l'appellent, le petit descend comme une flèche nous embrasser avant de retourner à l'étage jouer avec Nara et Jae.

J'échange quelques mots avec ma meilleure amie, nous ne nous sommes pas vues depuis quelque

temps déjà. Kyu et Vincent posent nos valises à l'intérieur. Je profite du courage que m'a offert ma petite sieste en voiture pour vider nos bagages dans les chambres.

Quand nous rejoignons notre couple d'amis dans le salon au coin du feu, je demande des nouvelles de Gauthier. Nous apprenons que ce dernier sort d'une bonne grippe qu'il aurait vaincu grâce à un remède miracle de Virgile à base de whisky et de gingembre. Cette anecdote amène Vincent à nous proposer de prendre l'apéro. Les hommes se dirigent vers le bar, de loin je les entends se charrier, comme à leur habitude, jusqu'à ce qu'ils trouvent un terrain d'entente sur le meilleur ambré qu'ils aient pu déguster jusqu'à présent.

Naturellement, Iris et moi allons en cuisine préparer les petits fours. Je me lave les mains dans l'évier, puis me retourne afin de m'essuyer avec le torchon propre. Je regarde mon amie, son mari et l'homme de ma vie. Le cadre est idyllique. Et tout est évident. Si évident que je ne saisis pas moi-même pourquoi j'ai mis autant de temps à le voir, le ressentir.

— Iris… je commence la voix mal assurée.

Elle comprend immédiatement que quelque chose va se produire. Comme toujours, elle détecte que nous allons prendre un nouveau tournant important dans nos vies. Sa main cherche la mienne une seconde à peine et j'en profite pour la lui serrer. Fort. Aussi fort que mon amitié peut l'être.

Je devine qu'elle sera sûrement choquée et son état ne me permet pas de prendre de risques inutiles. Alors je lui attrape l'autre main et nous dirige vers les sièges de la cuisine. Même assises, je ne la lâche pas. Et après un sourire rassurant, je me lance.

— Pardonne-moi ! Pardonne-moi, je sais que tu comprendras. Il y a bientôt quatorze ans, Kyu m'a déclaré son amour. Un amour partagé mais tellement inattendu, effrayant, surprenant. Je n'étais pas prête et il a fait preuve d'une patience infinie depuis notre premier baiser jusqu'à ce qu'il se rebelle contre sa famille et que Nara se glisse dans mon ventre. Tu sais, Iris, je me souviendrai toujours de ce qu'il m'a répondu lorsque je lui ai annoncé ma grossesse. « Dis-moi que tu le veux autant que moi ce bébé ». Je lui ai dit oui, mais je crois qu'il était impossible que je le veille autant que lui. Il y avait tellement d'amour et de bonheur dans ses yeux. C'est incommensurable.

Le visage de ma meilleure amie s'illumine, elle réalise que notre fin ne sera pas dramatique.

— C'est de la même voix suppliante que je lui ai demandé de me faire un autre enfant, trois ans plus tard. Et tu sais ce qu'il m'a répondu ?
— Non, m'avoue-t-elle en gloussant.
— Il a dit « J'ai bien cru que je ne me le demanderais jamais »… je me souviens.
— Il n'attendait que ça, constate Iris, malicieuse.

D'un signe de tête, je lui confirme qu'elle suppose bien avant de reprendre mon explication.

— Sur le chemin aujourd'hui, je me suis endormie. Kyu m'avait mis une couverture pour ne pas que j'attrape froid. Il s'est assuré que les enfants ne me réveillent pas brusquement lorsqu'ils sont

descendus de la voiture. Puis, il a fait le tour pour venir m'ouvrir et m'aider à descendre afin que je ne glisse pas à cause la neige. Lorsque j'ai ouvert la valise tout à l'heure, il y avait mes bottes préférées que j'avais renoncé à prendre et qu'il a mises à la place de son pull le plus chaud.

— Il est adorable sous son air impassible, s'amuse-t-elle.

— Il a passé sa vie à m'attendre en veillant sur moi, et je ne veux plus de ça ! Je veux le surprendre, anticiper, le prendre de court, l'émerveiller. Je veux lui offrir ce qu'il désire bien avant qu'il ne le souhaite. Je veux lui offrir ce qu'il m'offre chaque jour depuis le début.

Iris me soulève une main et la porte à ses lèvres. Elle y dépose un baiser pour m'encourager à poursuivre. Poursuivre mon idée, mais ma vie également.

— Nous allons partir quelque temps, peut-être quelques mois ou années, je ne sais pas ce que la vie a prévu pour nous. Ses parents sont installés en Corée du Sud depuis dix ans. Il a besoin de les retrouver, de retrouver sa famille, ses origines. Les enfants aussi en ont besoin.

— Tu lui as dit ?

— Pas encore, j'avoue sincèrement.

— Et la clinique ? s'inquiète-t-elle.

— Timmy est un petit génie, mais il a aussi toujours été très mature pour son âge. Je ne doute pas qu'il saura gérer sans nous, il le fait déjà parfaitement au quotidien. Et Odile sera là.

— Anna, tu n'as pas à t'excuser de vivre ta vie. Surtout pas auprès de moi.

— Je le sais. Mais je veux que tu me pardonnes parce que je ne serai pas présente pour la naissance de ton bébé.

Iris s'esclaffe. La tête basculée en arrière, elle rit vraiment. Et ensemble, durant la même microseconde, nous avons le déclic. Tel le reflet l'une de l'autre, nos bouches forment des O parfaits et nos yeux s'écarquillent.

— Tu ne savais pas ? je l'interroge au moment où elle se met à réfléchir sérieusement, à son cycle certainement.

— Comment as-tu su ?

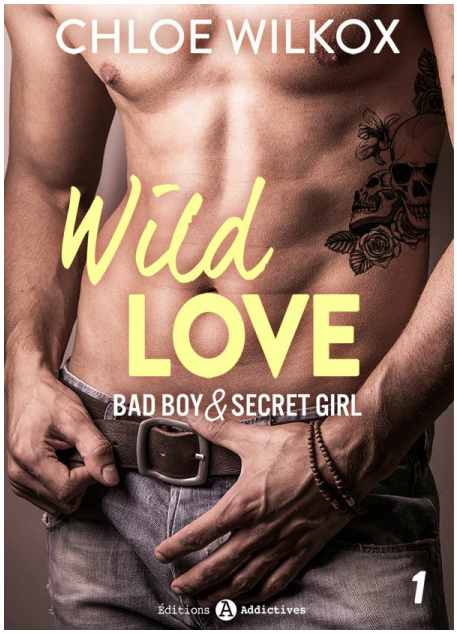
— Tu es ma meilleure amie !

FIN

Également disponible :

Wild Love - Bad boy & secret girl, 1

Casey Lewitt est l'une des plus grandes stars de Hollywood. Enfant terrible aux mille frasques, il se sort de toutes les situations d'un sourire charmeur.
Mais après le scandale de trop, il a désespérément besoin de redorer son image.
Alors il est envoyé contre son gré à Hawaï pour une mission humanitaire : pas d'alcool, pas de drogue et pas de fête. L'enfer !
Et le pire, c'est Alana. Aussi fière que coincée, la jolie bénévole le fusille du regard à chaque instant.
Elle rêve autant de l'embrasser que de le gifler, et leurs affrontements sont électriques.
Tous les coups sont permis !



Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives

sur le catalogue en ligne :

http://editions-addictives.com

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Avril 2017

ISBN 9791025737118